

www.e-rara.ch

Oeuvres Complètes De M. De Voltaire

**Voltaire
Condorcet, Jean Antoine Nicolas de Caritat de
A Basle, 1791-1792**

Zentralbibliothek Zürich

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-78981>

Tome douzième.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

133
145
146
161
167
170
174
176
188
187
229
230
231
243
260
264
278
286
288
290
291
292
299
326

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

M. DE VOLTAIRE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE

O E U V R E S

COMPLETES

D E

M DE VOLTAIRE.

TOME DOUZIEME.

A B A S L E ,

Chez J. J. THOURNEISEN , Imprimeur-Libraire.

1 7 9 1.

O E W I L L E

C O M P L E T E S

M D E V O L T A I R E

T O M S D O C T R I N E

A B A C U S

Chap. 3. Thour...

D O C T R I N E

LA
HENRIADE.
P O E M E.

T. 12. *La Henriade.*

A

HENRI D.

T. 12. 18. 18. 18.

P R E F A C E
D E L A H E N R I A D E ,
P A R L E R O I D E P R U S S E .

LE poëme de la Henriade est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en font faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres , et qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

M. de *Voltaire* , peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre , ne s'est point lassé de corriger ses fautes ; et depuis la première édition où la Henriade parut sous le titre du *Poëme de la ligue* , jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public , l'auteur s'est toujours élevé , d'efforts en efforts , jusqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur : c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable , et qu'on peut toujours s'attendre , sans se tromper , à des beautés nouvelles et à quelque chose de

parfait d'une aussi excellente plume que l'est celle de *M. de Voltaire*.

Les difficultés que ce prince de la poésie française a trouvé à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, et ceux de sa propre nation, qui était du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour *Virgile* et pour *Homère*, et plus que tout cela, une santé faible et délicate, qui aurait mis tout autre homme moins sensible que lui à la gloire de sa nation hors d'état de travailler. C'est néanmoins indépendamment de ces obstacles que *M. de Voltaire* est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune et souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est *M. de Voltaire*, se ferait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations: mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces arts et pour ces sciences aux

avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font : on ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de poète ; mais il est philosophe profond et sage historien en même temps.

Les sciences et les arts sont comme de vastes pays , qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguier tous qu'il l'a été à *César*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le monde entier : il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrain ; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des sciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits souverains se sont partagés ; et ces petits souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des académies ; et comme dans ces gouvernemens aristocratiques il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au-dessus des autres, de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelle* ont été de leur temps, *M. de Voltaire* l'est aujourd'hui ; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphère de

son activité ; et depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poésie , tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent M. de *Voltaire* , malgré ses fréquentes infirmités , et malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux , il a conduit sa *Henriade* à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère* : ses chants et l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres , ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les chants ; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénouement de la *Henriade* est naturel : c'est la conversion de HENRI IV et son entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France ; et en cela le poëte français est infiniment supérieur au poëte latin , qui ne termine pas son *Enéide* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée ; ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme ; on dirait que *Virgile* en a composé les premiers chants dans la fleur de sa jeunesse , et

qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, et le feu de l'esprit, à moitié éteint, ne permet plus aux guerriers d'être héros, ni aux poètes d'écrire.

Si le poète français imite en quelques endroits *Homère* et *Virgile*, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poète français est infiniment supérieur au poète grec. Comparez la descente d'*Ulysse* aux enfers avec le septième chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que *M. de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de *HENRI IV* ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, et ce qui lui est pronostiqué au temple du Destin, vaut seule toute l'*Illiade*; car le rêve de *HENRI IV* ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance, au lieu que le voyage d'*Ulysse* aux enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'*Homère*.

De plus, tous les épisodes de la *Henriade* sont placés dans leur lieu : l'art est si bien caché par l'auteur qu'il est difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, et l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de son imagination, et qui embellissent tous les endroits de ce poème, n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouvez

point de ces petits détails où se noient tant d'auteurs, à qui la sécheresse et l'enflure tiennent lieu de génie. M. de *Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les sujets pathétiques; il fait le grand art de toucher le cœur: tels sont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligny*, l'assassinat de *Valois*, le combat du jeune *Dailly*, le congé de HENRI IV de la belle *Gabrielle d'Estrées*, et la mort du brave d'*Aumale*; on se sent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture: en un mot l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans, et il passe légèrement sur ceux qui ne feraient que grossir son poëme: il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la *Henriade*.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur sensé; tout y est ramené au vraisemblable par le système de la religion; tant la poésie et l'éloquence savent l'art de rendre respectables des objets qui ne le sont guère par eux-mêmes, et de fournir des preuves de crédibilité capables de séduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme sont nouvelles; il y a la politique qui habite au Vatican, le temple de l'amour, la vraie religion, les vertus, la discorde, les vices; tout est animé par le pinceau de M. de *Voltaire*; ce sont autant de tableaux qui surpassent, au jugement des connaisseurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* et du *Poussin*.

Il me reste à présent à parler de la poésie du style, de cette partie qui caractérise proprement le poëte. Jamais la langue française n'eut autant de force que dans la *Henriade* : on y trouve par-tout de la noblesse ; l'auteur s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime, et il ne s'abaisse qu'avec grâce et dignité : quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères et dans les descriptions, et quelle noblesse dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs ; c'est dans cette peinture de coups portés, parés, reçus et rendus, que M. de *Voltaire* a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa langue ; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible. Il transporte le lecteur sur le champ de bataille, et il vous semble plutôt voir un combat qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale, quant à la beauté des sentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de *HENRI IV*, jointe à sa générosité et à son humanité, devraient servir d'exemple à tous les rois et à tous les héros qui se piquent quelquefois mal à propos de dureté et de brutalité envers ceux que le destin des Etats ou le sort de la guerre a soumis sous leur puissance ; qu'il leur soit dit en passant que ce n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste

la vraie grandeur, mais bien dans ces sentimens que l'auteur exprime avec tant de noblesse.

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut aussi être compté parmi les chefs-d'œuvre de la *Henriade*; ce caractère est tout nouveau. Un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai et sans flatterie; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidelle et stoïque ami, à côté de son jeune et vaillant maître, repousser par-tout la mort, et ne la donner jamais! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle; et il est à déplorer, pour le bien de l'humanité, qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs la *Henriade* ne respire que l'humanité: cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est relevée par *M. de Voltaire*; il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où, au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine

la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint , des couleurs les plus vives , l'affreux massacre de la St Barthelemi , et la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX* hâtaït lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes.

La sombre politique de *Philippe II*, les artifices et les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, et les faiblesses que l'amour fit commettre à *HENRI IV*, sont estimées à leur juste valeur. *M. de Voltaire* accompagne tous ses récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, et donner des vertus et des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce poëme que l'auteur recommande au peuple la fidélité pour leurs lois et pour leurs souverains. Il a immortalisé le nom du président *de Harlay*, dont la fidélité inviolable pour son maître méritait une pareille récompense ; il en fait autant pour les conseillers *Brissou*, *Larcher*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion suivante de l'auteur :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.

Le discours de *Potier* aux factieux est aussi beau par la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magistrat dans l'assemblée de la ligue ; il

s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un roi d'entre eux : il les renvoie à la domination légitime de leur souverain, à laquelle ils voulaient se soustraire ; il condamne toutes les vertus des *Guises*, en tant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en faisaient usage contre leur roi et leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours ne saurait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de religion qui fait le sujet de la *Henriade*. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion ; car on a remarqué que par je ne fais quelle fatalité ces sortes de guerres ont toujours été plus sanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées ; et comme le fanatisme et la superstition ont été de tout temps les ressorts de la politique détestable des grands et des ecclésiastiques, il fallait nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poésie, pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait purifier les *camps et les soldats* des

argumens pointilleux et subtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des scholastiques; il voudrait défarmer à perpétuité les hommes du glaive faint qu'ils prennent sur l'autel, et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères; en un mot, le bien et le repos de la société fait le principal but de ce poëme, et c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme et du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion est finie, et ce serait assurément une folie de moins dans le monde; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique, qui prend depuis quelques années beaucoup le dessus en Europe. Plus on est éclairé, moins on est superstitieux. Le siècle où vivait HENRI IV était bien différent; l'ignorance monacale, qui surpassait toute imagination, et la barbarie des hommes, qui ne connaissaient pour toute occupation que d'aller à la chasse et de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Catherine de Médicis* et les princes factieux pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puisque ces peuples étaient grossiers, aveugles et ignorans.

Les siècles polis qui ont vu fleurir les sciences

n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion, ni de guerres féditieuses. Dans les beaux temps de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguste*, tout l'empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille et sans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, et ils préféraient le repos, les plaisirs et l'étude, à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siècle de *Louis le grand*, qui peut-être égale sans flatterie celui d'*Auguste*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureusement fut troublé vers la fin par l'ascendant que le père *le Tellier* prenait sur l'esprit de *Louis XIV* qui commençait à baisser, mais c'est la faute proprement d'un particulier, et l'on n'en saurait charger ce siècle, d'ailleurs si fécond en grands hommes, que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes et moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la société et au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable et douce

se communique insensiblement de ceux qui cultivent les arts et les sciences au public et au vulgaire ; elle passe de la cour à la ville , et de la ville à la province ; on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point affurément pour que nous nous exterminions dans ce monde , mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins ; que le malheur , les infirmités et la mort nous poursuivent sans cesse , et que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos misères et de notre destruction. On reconnaît , indépendamment de la différence des conditions , l'égalité que la nature a mise entre nous , la nécessité qu'il y a de vivre unis et en paix , de quelque nation et de quelque opinion que nous soyons ; que l'amitié et la compassion sont des devoirs universels : en un mot , la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des sciences , et voilà par conséquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent et qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. *M. de Voltaire* , qui embrasse toutes ces sciences , m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public , et d'autant plus qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion , jointe à l'envie que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité , m'a déterminé

16 PREFACE DU ROI DE PRUSSE.

à procurer cette édition au public, que j'ai rendue aussi digne qu'il me l'a été possible de M. de *Voltaire* et de ses lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'estime à cet admirable auteur était en quelque façon honorer notre siècle, et que du moins la postérité se redirait d'âge en âge que si notre siècle a porté des grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens distinguaient du vulgaire et même des grands hommes.

ISSE.
que je
possible de
donner de
uteur est
, et que
e en ég
hommes,
e l'envie
que leur
vulgare

P R E F A C E

P O U R L A H E N R I A D E ,

PAR M. MARMONTEL.

O N ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire, et le public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la *Henriade*, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723; imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. M. de *Voltaire* ne put donner ses soins à cette édition; aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions et de lacunes considérables.

L'abbé *Desfontaines* en donna peu de temps après une édition à Evreux, aussi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il glissa dans les vides quelques vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel écrivain :

Et malgré les *Perraults*, et malgré les *Houdarts*,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI de son édition

T. 12. *La Henriade*.

B

FACE

En 1726 on en fit une édition à Londres, sous le titre de *la Henriade*, in-4°, avec des figures; elle est dédiée à la reine d'Angleterre: et pour ne rien laisser à désirer dans cette édition, j'ai cru devoir insérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On fait que dans ce genre d'écrire M. de Voltaire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands auteurs n'ont pu se dispenser de prodiguer à leurs *Mécènes*, lisent avidement et avec fruit les épîtres dédicatoires d'*Alzire*, de *Zaïre*, etc. Celle-ci est dans le même goût; on y reconnaît un philosophe judicieux et poli, qui fait louer les rois, même sans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

T O T H E Q U E E N .

M A D A M ,

IT is the Fate of HENRY the Fourth to be protected by an *English Queen*. He was assisted by that great *Elizabeth*, who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so well protected, as by her who resembles so much *Elizabeth* in her personal Virtues?

YOUR MAJESTY will find in this Book, bold impartial Truths, Morality unstained with Superstition a Spirit of Liberty, equally abhorrent of

Rebellion and of Tyranny, the Rights of Kings always asserted, and those of Mankind never laid aside.

The same Spirit, in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Consort of a King, who among so many crowned Heads enjoys, almost alone, the inestimable Honor of ruling a free Nation, a King who makes his Power consist in being beloved, and his Glory in being just.

Our *Descartes*, who was the greatest Philosopher in Europe, before Sir *Isaac Newton* appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princess Palatine *Elizabeth*, not, said he, because she was a Princess, for true Philosophers respect Princes, and never flatter them, but because of all his Readers she understood him the best, and loved Truth the most.

I beg Leave, MADAM, (without comparing myself to *Descartes*) to dedicate the *Henriade* to YOUR MAJESTY, upon the like account, not only as the Protectress of all Arts and Sciences, but as the best Judge of them.

I am with that profound respect, which is due to the greatest Virtue, as well as to the highest Rank.

May it please YOUR MAJESTY,
YOUR MAJESTY'S

most humble, most dutiful, most
obliged Servant,

VOLTAIRE,

B 2

M. L'abbé *Langlet du Fresnoy* nous en a donné la traduction suivante.

A L A R E I N E.

M A D A M E,

C'EST le sort de HENRI IV d'être protégé par une reine d'Angleterre ; il a été appuyé par *Elisabeth*, cette grande princesse qui était dans son temps la gloire de son sexe. A qui sa mémoire pourrait-elle être aussi bien confiée qu'à une princesse dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'*Elisabeth* ?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes et bien importantes ; la morale à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté, également éloigné de la révolte et de l'oppression ; les droits des rois toujours assurés, et ceux du peuple toujours défendus. Le même esprit dans lequel il est écrit me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse épouse d'un roi qui, parmi tant de têtes couronnées, jouit presque seul de l'honneur, sans prix, de gouverner une nation libre, et d'un roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, et sa gloire à être juste.

Notre *Descartes*, le plus grand philosophe de l'Europe, avant que le chevalier *Newton* parût, a dédié ses principes à la célèbre princesse palatine *Elisabeth* ; non pas, dit-il, parce qu'elle était princesse, car les vrais philosophes respectent les princes et ne les flattent point ; mais parce que de tous ses

lecteurs il la regardait comme la plus capable de sentir et d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (sans me comparer à *Descartes*) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTÉ, non-seulement parce qu'elle protège les sciences et les arts, mais encore parce qu'elle en est un excellent juge.

Je suis, avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu et au plus haut rang, si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-respectueux,
et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par souscription, a servi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre, mais il a remis dans la bibliothèque du roi, c'est-à-dire sous les yeux du public et de la postérité, des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion : je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il serait long et inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *variantes*.

En 1736 le roi de Prusse, alors prince royal, avait chargé M. *Algarotti* qui était à Londres

d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les lettres, et particulièrement pour la *Henriade*, daigna en composer la préface; et se mettant ainsi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un héros. Récompenser les beaux arts est un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple et les éclairer par d'excellens écrits en est un d'autant plus recommandable dans le roi de Prusse qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du roi son père, les guerres survenues, et le départ de M. *Algarotti* de Londres, interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avait conçu.

La *Henriade* a été traduite en plusieurs langues; en vers anglais par M. *Lokman*; une partie l'a été en vers italiens par M. *Querini*, noble vénitien, et une autre en vers latins par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande littérature. Ce sont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le poëme de Fontenoi. MM. *Ortolani* et *Nenci* ont aussi traduit plusieurs chants de la *Henriade*. Elle l'a été entièrement en vers hollandais et allemands, et en vers latins par M. *Caux de Cappeval*.

Cette justice, rendue par tant d'étrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme ; et puisqu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siècles à venir. On pourrait donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait M. Cocchi, lecteur de Pise, dans une lettre (a) imprimée à la tête de quelques éditions de la Henriade, où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux et des principales beautés de ce poëme, en homme de goût et de beaucoup de littérature ; bien différent d'un français, auteur de feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharsale. Une telle comparaison suppose dans son auteur ou bien peu de lumières ou bien peu d'équité ; car en quoi se ressemblent ces deux poëmes ? Le sujet de l'un et de l'autre est une guerre civile, mais dans la Pharsale *l'audace est triomphante et le crime adoré* ; dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage est du côté de la justice. *Lucain* a suivi scrupuleusement l'histoire sans mélange de fiction, au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des temps, transporté les faits et employé le merveilleux. Le style du premier est souvent

(a) Voyez cette lettre à la suite de cette préface.

ampoulé, défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. *Lucaïn* a peint ses héros avec de grands traits, il est vrai, et il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* et dans *Homère*. C'est peut-être en cela que lui ressemble notre poëte. On convient assez que personne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui suffit quelquefois pour cela, témoin les suivans.

Médecis la (b) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisirs etc.

Connaissant les périls et ne redoutant rien ;
Heureux (c) guerrier grand prince, et mauvais citoyen.

Il (d) se présente aux Seize, et demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (e) marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamner les combats, plaint son maître, et le fuit.

Mais si M. de *Voltaire* annonce avec tant d'art ses personnages, il les soutient avec beaucoup de sagesse ; et je ne crois pas que dans le cours de son poëme on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. *Lucaïn* au contraire est plein d'inégalités ; et s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne souvent dans l'enflure. Enfin ce poëte latin, qui a porté à si un haut

(b) La tête de *Coligny*, Chant II. (d) *Harlay*, Chant IV.
(c) *Guise*, Chant III. (e) *Mornay*, Chant VI.

point la noblesse des sentimens, n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre ou décrire; et j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans la *Henriade*.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer la *Henriade* avec l'*Enéide*. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poèmes; les personnages comme HENRI IV et *Enée*, *Achates* et *Mornay*, *Sinon* et *Clément*, *Turnus* et *d'Aumale* etc; les épisodes qui se répondent, comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage, et celui de HENRI chez le solitaire de Jersey; le massacre de la St Barthelemi et l'incendie de Troye; le quatrième chant de l'*Enéide* et le neuvième de la *Henriade*; la descente d'*Enée* aux enfers et le songe de HENRI IV; l'autre de la Sibylle et le Sacrifice des Seize; les guerres qu'ont à soutenir les deux héros, et l'intérêt qu'on prend à l'un et à l'autre; la mort d'*Euriale* et celle du jeune d'*Ailly*; les combats singuliers de *Turenne* contre *d'Aumale*, et d'*Enée* contre *Turnus*; enfin le style des deux poètes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, et leur goût dans le choix des épisodes, leurs comparaisons, leurs descriptions. Et après un tel examen, on pourrait décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette préface, ne me permettent pas

d'appuyer sur ce parallèle ; mais je crois qu'il me suffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés et sans prévention.

Les rapports vagues et généraux dont je viens de parler ont fait dire à quelques critiques que la *Henriade* manquait du côté de l'invention ; que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Tasse* etc ? Dans l'*Enéide* sont réunis le plan de l'*Odyssée* et celui de l'*Iliade* : dans la *Jérusalem délivrée* on trouve le plan de l'*Iliade* exactement suivi et orné de quelques épisodes tirés de l'*Enéide*.

Avant *Homère*, *Virgile* et le *Tasse*, on avait décrit des sièges, des incendies, des tempêtes ; on avait peint toutes les passions ; on connaissait les enfers et les champs Elysées ; on disait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Ulysse* y étaient descendus pendant leur vie. Enfin ces poètes n'ont rien dont l'idée générale ne soit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles : ils les ont modifiés et embellis suivant le caractère de leur génie et les mœurs de leur temps : ils les ont mis dans leur jour et à leur place. Si ce n'est pas là créer, c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie ; et on ne saurait disputer à *M. de Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est là, dit-on, que de l'invention de détail, et quelques critiques voudraient de la nouveauté

dans le tout. On fe fait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où *M. de Voltaire* exprime le mystère de l'eucharistie :

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Oui, dit-il, ce vers est beau ; mais je ne fais, l'idée n'en est pas neuve. Malheur, dit *M. de Fénelon*, (f) à qui n'est pas ému en lisant ces vers !

(g) *Fortunate senex, hic inter flumina nota
Et fontes sacros frigus captabis opacum.*

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espèce d'anathème au critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'est-à-dire de l'inouï, qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de son poëme, quelque extraordinaires qu'elles soient : il les a puisées dans les poëtes, dans l'écriture sainte. L'idée de son pont, toute gigantesque qu'elle est, n'est pas neuve : *Sadi* s'en était servi avant lui, et l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui a franchi les limites du monde, et peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails et dans

(f) Lettre à l'Académie française. (g) *Virgile*, églogue I.

l'ordonnance, sur-tout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la poésie pour avancer qu'il peut y avoir des poèmes en prose : ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût et de bon sens. M. de Fénelon, qui avait beaucoup de l'un et de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, et jamais sous celui de poème. C'est sans contredit le premier de tous les romans ; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers poèmes. Je ne dis pas seulement parce que les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, et parce que le style, tout fleuri et tendre qu'il est, ferait trop uniforme ; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rithme, la mesure, la rime, les inversions, en un mot rien de ce qui constitue cet art si difficile de la poésie, art qui n'a pas plus de rapport avec la prose que la musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur l'orthographe qu'on a suivie dans cette édition, c'est celle de l'auteur ; il l'a justifiée lui-même ; et puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux mêmes qui le suivent, il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter ; je me contenterai donc, pour faire

voir combien cet usage est pernicieux à notre poésie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poètes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

- (b) Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers,
 Qu'ilstremblentàleurtourpourleurspropres foyers.
 Ma colère revient, et je me reconnois;
 Immolons en partant trois ingrats à la fois.
- (i) Je ne fais que recueillir les voix,
 Et dirois vos défauts si je vous en savois.

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, et que deux poètes si exacts et si heureux dans leurs rimes ne se font contentés de celles-ci que parce qu'elles fatifselaient les yeux : ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *savois*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*.

Dans ces deux vers de *Boileau* :

- (k) La discorde en ces lieux menace de s'accroître;
 Demain avant l'aurore un lutrin va paroître.

L'on prononce *s'accroitre* pour la rime, et cela est assez usité. M^{me} Desboulrières dit :

- (l) Puisse durer, puisse croître
 L'ardeur de mon jeune amant,
 Comme feront fur ce bête
 Les marques de mon tourment.

(h) Mithridate.

(k) Lutrin, chant II.

(i) Le Flatteur.

(l) Céliamène, églogue.

Mais ce qui paraît singulier, c'est que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'accroître*, change lui-même sa prononciation en faveur de *cloître*.

(*m*) L'honneur et la vertu n'osèrent plus *paroître*,
La piété chercha les déserts et le *cloître*.

Une bizarrerie si marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, sans changer l'orthographe qui la représente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. *M. de Voltaire* n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieusement qu'on devait rimer pour l'oreille et non pour les yeux : en conséquence il a fait rimer *François* avec *succès*, etc. Et pour satisfaire en même temps les oreilles et les yeux, il a écrit *Français*, substituant à la diphthongue *oi* la diphthongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots le son de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *soubaits*, etc. *M. de Voltaire* a été d'autant plus autorisé à ce changement d'orthographe qu'il lui fallait distinguer dans son poëme certains mots qui, écrits par-tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation et une signification différente : sous le froc de *François*, etc. des courtisans *Français*, etc.

(*m*) Epître IV, *Boileau*.

T R A D U C T I O N

*D'une Lettre de M. ANTOINE COCCHI,
Lecteur de Pise, à M. RINUCCINI, Secrétaire
d'Etat de Florence, sur la Henriade.*

SELON moi, Monsieur, il y a peu d'ouvrages plus beaux que le poëme de la Henriade, que vous avez eu la bonté de me prêter.

J'ose vous dire mon jugement avec d'autant plus d'affurance que j'ai remarqué qu'ayant lu quelques pages de ce poëme à gens de différente condition et de différent génie, et adonnés à divers genres d'érudition, tout cela n'a point empêché la Henriade de plaire également à tous; ce qui est la preuve la plus certaine que l'on puisse rapporter de sa perfection réelle.

Les actions chantées dans la Henriade regardent, à la vérité, les Français plus particulièrement que nous; mais comme elles sont véritables, grandes, simples, fondées sur la justice et entre-mêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui est celui qui ne se plairait point à voir une rébellion étouffée, et l'héritier légitime du trône s'y maintenir, en assiégeant sa capitale rebelle, en donnant une sanglante bataille, et en prenant toutes les mesures dans lesquelles la force, la valeur, la prudence et la générosité brillent à l'envi?

Il est vrai que certaines circonstances historiques sont changées dans le poëme ; mais outre que les véritables sont notoires et récentes , ces changemens étant ajustés à la vraisemblance ne doivent point embarrasser l'esprit d'un lecteur tant soit peu accoutumé à considérer un poëme comme l'imitation du possible et de l'ordinaire , liés ensemble par des fictions ingénieuses.

Tout l'éloge que puisse jamais mériter un poëme , pour le bon choix de son sujet , est certainement dû à la *Henriade* , d'autant plus que par une suite naturelle il a été nécessaire de raconter le massacre de la *St Barthelemi* , le meurtre de *Henri III* , la bataille d'*Ivry* et la famine de *Paris* : événemens tous vrais , tous extraordinaires , tous terribles , et tous représentés avec cette admirable vivacité qui excite dans le spectateur et de l'horreur et de la compassion : effets que doivent produire pareilles peintures , quand elles sont de main de maître.

Le nombre d'acteurs dans la *Henriade* n'est pas grand ; mais ils sont tous remarquables dans leurs rôles , et extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractère du héros *Henri IV* est d'autant plus incomparable que l'on y voit la valeur , la prudence militaire , l'humanité et l'amour , s'entre-disputer le pas , et se le céder tour à tour , et toujours à propos pour la gloire.

Celui de *Mornay* , son ami intime , est certainement rare ; il est représenté comme un philosophe savant , courageux , prudent et bon.

Les êtres invisibles, sans l'entremise desquels les poètes n'oseraient entreprendre un poëme, sont bien ménagés dans celui-ci, et aisés à supposer : tels sont l'ame de *S^t Louis* et quelques passions humaines personnifiées ; encore l'auteur les a-t-il employées avec tant de jugement et d'économie que l'on peut facilement les prendre pour des allégories.

En voyant que ce poëme soutient toujours sa beauté, sans être farci comme tous les autres d'une infinité d'agens surnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que, si l'on retranchait de la poésie épique ces personnages imaginaires, invisibles et tout-puissans, et qu'on les remplaçât comme dans les tragédies par des personnages réels, le poëme n'en deviendrait que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette pensée, c'est d'avoir observé que dans *Homère*, *Virgile*, le *Dante*, l'*Arioste*, le *Tasse*, *Milton*, et en un mot, dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux endroits de leurs poëmes ne sont pas ceux où ils font agir ou parler les dieux, le diable, le destin et les esprits ; au contraire, tout cela fait rire, sans jamais produire dans le cœur ces sentimens touchans qui naissent de la représentation de quelque action insigne, proportionnée à la capacité de l'homme notre égal, et qui ne passe point la sphère ordinaire des passions de notre ame.

C'est pourquoi j'ai admiré le jugement de ce poëte qui, pour enfermer sa fiction dans les bornes de la vraisemblance et des facultés humaines, a placé le transport de son héros au ciel et aux enfers dans

un songe , dans lequel ces sortes de visions peuvent paraître naturelles et croyables.

D'ailleurs , il faut avouer que sur la constitution de l'univers , sur les lois de la nature , sur la morale , et sur l'idée qu'il faut se former du mal et du bien , des vertus et du vice , le poète sur tout cela a parlé avec tant de force et de justesse que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un génie supérieur et une connaissance parfaite de tout ce que les philosophes modernes ont de plus raisonnable dans leur système.

Il semble rapporter toute sa science à inspirer au monde entier une espèce d'amitié universelle , et une horreur générale pour la cruauté et pour le fanatisme.

Egalement ennemi de l'irréligion , le poète dans les disputes que notre raison ne saurait décider , qui dépendent de la révélation , adjuge avec modestie et solidité la préférence à notre doctrine romaine , dont il éclaircit même plusieurs obscurités.

Pour juger de son style , il serait nécessaire de connaître toute l'étendue et la force de la langue ; habilité à laquelle il est presque impossible qu'un étranger puisse atteindre , et sans laquelle il n'est pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-dessus , c'est qu'à l'oreille ses vers paraissent aisés et harmonieux , et que dans tout le poème je n'ai trouvé rien de puéril , rien de languissant , ni aucune fausse pensée ; défauts dont les plus excellens poètes ne sont pas tout-à-fait exempts.

Dans *Homère* et *Virgile* on en voit quelques-uns,

mais rares : on en trouve beaucoup dans les principaux, ou pour mieux dire, dans tous les poètes des langues modernes, sur-tout dans ceux de la seconde classe de l'antiquité.

A l'égard du style, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à présumer en sa faveur. Ayant traduit ce poème couramment, en le lisant à différentes personnes, je me suis aperçu qu'elles en ont senti toute la grâce et la majesté : indice infailible que le style en est très-excellent. Aussi l'auteur se sert-il d'une noble simplicité et briéveté pour exprimer des choses difficiles et vastes, sans néanmoins rien laisser à désirer pour leur entière intelligence ; talent bien rare, et qui fait l'essence du vrai sublime.

Après avoir fait connaître en général le prix et le mérite de ce poème, il est inutile d'entrer dans un détail particulier de ses beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, plusieurs dont je crois reconnaître les originaux dans *Homère*, et sur-tout dans l'*Iliade*, copiés depuis avec différens succès par tous les poètes postérieurs ; mais on trouve aussi dans ce poème une infinité de beautés qui semblent neuves et appartenir en propre à la *Henriade*.

Telles sont, par exemple, la noblesse et l'allégorie de tout le chant V^e, l'endroit où le poète représente l'infame meurtre de *Henri III*, et sa juste réflexion sur ce misérable assassin.

C'est encore quelque chose de nouveau dans la poésie, que le discours ingénieux qu'on lit sur les châtimens à subir après la mort.

Il ne me souvient pas non plus d'avoir vu ailleurs

ce beau trait qu'il met dans le caractère de *Mornay* : qu'il combat sans vouloir tuer personne.

La mort du jeune d'*Ailly*, massacré par son père sans en être connu, m'a fait verser des larmes, quoique j'eusse lu une aventure un peu semblable dans le *Tasse* ; mais celle de M. de *Voltaire*, étant décrite avec plus de précision, m'a paru nouvelle et plus sublime.

Les vers sur l'amitié font d'une beauté inimitable, et rien ne les égale, si ce n'est la description de la modestie de la belle d'*Estrées*.

Enfin dans ce poëme sont répandues mille grâces, qui démontrent que l'auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'est perfectionné encore davantage par une application infatigable à toutes sortes de sciences, afin de devoir sa réputation moins à la nature qu'à lui-même.

Plus il a réussi, plus il est obligeant à lui envers notre Italie d'avoir, dans un discours à la suite de son poëme, préféré notre *Virgile* et notre *Tasse* à tout autre poëte, quoique nous n'osions nous-mêmes les élever à *Homère*, qui a été le premier fondateur de la belle poésie.

I D É E

DE LA HENRIADE.

LE sujet de la *Henriade* est le siège de Paris, commencé par *Henri de Valois* et *Henri le Grand*, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille qui décida du sort de la France et de la maison royale.

Le poëme est fondé sur une histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée; et on a pour garant les vers de M. *Despréaux* déjà cités.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les tragédies, où les événemens sont pliés aux règles du théâtre.

Au reste, ce poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le *Camouens*, qui est le *Virgile* des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Tasse* a chanté une croisade connue de tout le monde, et n'en a omis ni l'ermitte *Pierre* ni les processions. *Virgile* n'a construit la fable de son *Enéide* que des fables reçues de son temps, et qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'*Enée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Hésiode*, et qui par

conséquent vivait environ cent ans après la prise de Troye, pouvait aisément avoir vu dans sa jeunesse des vieillards qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'est que le fond de son ouvrage n'est point un roman, que les caractères ne sont point de son imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes et mauvaises qualités, et que son livre est un monument des mœurs de ces temps reculés.

La *Henriade* est composée de deux parties; d'événemens réels dont on vient de rendre compte, et de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le système du *merveilleux*, telles que la prédiction de la conversion de *Henri IV*, la protection que lui donne *S^t Louis*, son apparition, le feu du ciel détruisant ces opérations magiques qui étaient alors si communes, etc. Les autres sont purement allégoriques: de ce nombre sont le voyage de la Discorde à Rome, la politique, le Fanatisme personnifiés, le temple de l'Amour, enfin, les passions et les vices

Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les païens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre poésie ne signifie que la

mer et non l'épouse de Neptune. Les champs de Mars ne veulent dire que la guerre, etc. S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. Despréaux, qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement ;
 C'est vouloir au lecteur plaire sans agrément.
 Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
 De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
 Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
 Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
 Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y sont nommés avec éloge ne doivent aucune reconnaissance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité ; et le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois déshonoré le St Siège par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de Louis XI et de Catherine de Médicis, peuvent parler sans doute avec horreur d'Alexandre VI.

Mais l'auteur a éligué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, et qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on supposait tué par *Henri IV*, parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme semblait rendre *Henri IV* un peu odieux, sans le rendre plus grand. On a fait passer *Dupleffis-Mornay* en Angleterre auprès de la reine *Elisabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, et qu'on s'y ressouvient encore de sa négociation. On s'est servi de ce même *Dupleffis-Mornay* dans le reste du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît sa place dans les chants suivans; de même qu'il serait impertinent dans une tragédie (dans *Bérénice*, par exemple) que *Titus* se confiât à *Paulin* au premier acte, et à un autre au cinquième. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter: il fait que quiconque écrit est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la religion, qui fait en grande partie le sujet du poëme, et qui en est le seul dénouement.

L'auteur

L'auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure. Tel est, par exemple, ce morceau sur la TRINITÉ :

La puissance, l'amour avec l'intelligence,)
Unis et divisés, composent son essence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, et par-tout étendue ;
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des saints la grandeur de son Dieu ;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU sous un pain qui n'est plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage comme une thèse de théologie. Ce poëme ne respire que l'amour de la religion et des lois. On y déteste également la rébellion et la persécution : il ne faut pas juger sur un mot un livre écrit dans un tel esprit.

HISTOIRE ABREGÉE

*Des événemens sur lesquels est fondée la fable
du poëme de la Henriade.*

LE feu des guerres civiles, dont *François II* vit les premières étincelles, avait embrasé la France sous la minorité de *Charles IX*. La religion en était le sujet parmi les peuples, et le prétexte parmi les grands. La reine-mère *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hasardé le salut du royaume pour conserver son autorité, armant le parti catholique contre le protestant, et les *Guises* contre les *Bourbons*, pour accabler les uns par les autres.

La France avait alors pour son malheur, beaucoup de seigneurs trop puissans, par conséquent factieux; des peuples devenus fanatiques et barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle, des rois enfans aux noms desquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, avaient signalé le malheureux règne de *Charles IX*. Les plus grandes villes étaient prises, reprises, sacagées tour à tour par les partis opposés. On faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les églises étaient mises en cendres par les réformés, les temples par les catholiques; les empoisonnemens et les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de *S^t Barthelemi*. *Henri le Grand*, alors roi

de Navarre , et dans une extrême jeunesse , chef du parti réformé , dans le sein duquel il était né , fut attiré à la cour , avec les plus puissans seigneurs du parti. On le maria à la princesse *Marguerite* , sœur de *Charles IX*. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces , au milieu de la paix la plus profonde , et après les sermens les plus solennels , que *Catherine de Médicis* ordonna ces massacres , dont il faut perpétuer la mémoire , (toute affreuse et toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français ,) afin que les hommes , toujours prêts à entrer dans des malheureuses querelles de religion , voient à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une cour qui se piquait de politesse une femme célèbre par les agrémens de l'esprit , et un jeune roi de vingt-trois ans , ordonner de sang-froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation , qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant , le commit avec transport et avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes ; et sans les sages précautions de quelques personnages vertueux , comme le président *Jeannin* , le marquis de *S^t Herem* etc. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-temps après la *S^t Barthelemi*. Son frère *Henri III* quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs , dont elle ne fut tirée que par *Henri IV* , si justement surnommé

le *Grand* par la postérité, qui seule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, et ayant à sa tête le même *Henri le Grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la ligue, faction puissante, formée peu à peu par les princes de *Guise*, encouragée par les papes, fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des moines, consacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rébellion. Son chef était le duc de *Guise*, surnommé *le Balafré*, prince d'une réputation éclatante, et qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'Etat dans ce temps de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la ligue, mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de *Guise*, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre son beau-frère, son héritier présomptif, qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agissant pour *Henri III*, à qui il devait succéder, il agissait pour lui-même.

L'armée que *Henri III* envoya contre le roi son beau-frère fut battue à Coutras; son favori *Joyeuse* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de

sa victoire que de se réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, et le roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le duc de *Guise* et la ligue. *Guise* dans ce temps-là même venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du *Balafré* humilièrent encore davantage le roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les ligueurs et par les réformés.

Le duc de *Guise*, enflé de sa gloire, et fort de la faiblesse de son souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des barricades, où le peuple chassa les gardes du roi, et où ce monarque fut obligé de fuir de sa capitale. *Guise* fit plus : il obligea le roi de tenir les états généraux du royaume à Blois, et il prit si bien ses mesures qu'il était prêt de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentaient la nation, et sous l'apparence des formalités les plus respectables. *Henri III*, réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au château de Blois cet ennemi si dangereux, aussi bien que son frère le cardinal, plus violent et plus ambitieux encore que le duc de *Guise*.

Ce qui était arrivé au parti protestant après la St Barthelemi arriva alors à la ligue : la mort des chefs ranima le parti. Les ligueurs levèrent le masque ; Paris ferma ses portes : on ne songea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III* comme l'assassin des défenseurs de la religion, et non comme un roi qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que *Henri III*, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux

princes vinrent camper devant Paris, et c'est là que commence la Henriade.

Le duc de *Guise* laissait encore un frère; c'était le duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant; qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, et animée par la vengeance et par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elisabeth*, reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le roi de Navarre, et qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux; et ce fut *Dupleffis-Mornay* qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté, la branche d'Autriche qui régnait en Espagne favorisait la ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, et par les petits secours d'hommes et d'argent que la cour de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III* allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à S^t Cloud par un moine dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à DIEU, et qu'il courait au martyre; et ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les ligueurs était qu'il fallait tuer son roi, s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons;

on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, et qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un siècle également barbare, et pour les lettres, et pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III*, le roi de Navarre, (*Henri le grand*) reconnu roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la ligue, celles de Rome, de l'Espagne, et son royaume à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, et dont on a fait quelque usage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'*Aumont* et de *Biron*, le duc de *Bouillon*, etc. *Dupleffis-Mornay* fut dans sa plus intime confiance jusqu'au changement de religion de ce prince; il le servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des papes, et de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les princes protestans.

Le principal chef de la ligue était le duc de *Mayenne*: celui qui avait le plus de réputation après lui était le chevalier d'*Aumale*, jeune prince connu par cette fierté et ce courage brillant qui distinguaient particulièrement la maison de *Guise*. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne; mais il n'est question ici que du fameux comte d'*Egmont*, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats dont le plus fameux et le plus décisif et le plus glorieux

pour *Henri IV* fut la bataille d'Ivry, où le duc de *Mayenne* fut vaincu, et le comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Estrées*; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à sa maîtresse: " Si je suis vaincu, vous me connaissez assez
 „ pour croire que je ne fuirai pas; mais ma
 „ dernière pensée fera à DIEU, et l'avant-
 „ dernière à vous. "

Au reste on omet plusieurs faits considérables, qui, n'ayant point de place dans le poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne servit qu'à retarder la chute de la ligue, ni de ce cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque temps un fantôme de roi, sous le nom de *Charles X*. Il suffit de dire qu'après tant de malheurs et de désolation *Henri IV* se fit catholique, et que les Parisiens, qui haïssaient sa religion et révéraient sa personne, le reconnurent alors pour leur roi.

N. B. Il y a trois sortes de notes dans l'édition de 1775; on les a réunies dans celle-ci, avec les notes des Editeurs de cette nouvelle édition.

On a désigné dans le texte l'endroit où il faut chercher ces notes par des lettres italiques pour les *Variantes*, et par des chiffres pour les *Notes des Editeurs*, et les *Remarques historiques*.

H E N R I A D E.

C H A N T P R E M I E R.

A R G U M E N T.

HENRI III réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion et son avènement au trône. Description de l'Angleterre et de son gouvernement.

JE chante ce héros qui régna sur la France, (a)
 Et par droit de conquête, et par droit de naissance;
 Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
 Calma les factions, fut vaincre et pardonner,
 Confondit et Mayenne, et la ligue, et l'Ibère,
 Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

DESCENDS du haut des cieux, auguste vérité,
 Répands sur mes écrits ta force et ta clarté:
 Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
 C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
 C'est à toi de montrer aux yeux des nations
 Les coupables effets de leurs divisions.
 Dis comment la discorde a troublé nos provinces;
 Dis les malheurs du peuple, et les fautes des princes;

Viens, parle; et s'il est vrai que la fable autrefois
 Sut à tes fièrs accens mêler sa douce voix,
 Si sa main délicate orna ta tête altière,
 Si son ombre embellit les traits de ta lumière;
 Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
 Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

(1) VALOIS régnaît encore, et ses mains incertaines
 De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes :

Les lois étaient sans force, et les droits confondus,
 Ou plutôt en effet Valois ne régnaît plus.

Ce n'était plus ce prince environné de gloire,

(2) Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
 Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,

Et qui de sa patrie emporta les regrets,

Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes

Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes. (3)

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier;

Endormi sur le trône au sein de la mollesse,

Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.

(4) Quélius et Saint-Maigrin, Joyeuse et d'Espèron,

Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,

D'un maître efféminé corrupteurs politiques,

Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

DES Guifes cependant le rapide bonheur

Sur son abaissement élevait leur grandeur;

Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,

De sa faible puissance orgueilleuse rivale.

Les peuples déchainés, vils esclaves des grands,

Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans.

Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;

Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.

Dans Paris révolté l'étranger accourut ;
 Tout périssait enfin , lorsque Bourbon (s) parut.
 Le vertueux Bourbon , plein d'une ardeur guerrière,
 A son prince aveuglé vint rendre la lumière ;
 Il ranima sa force , il conduisit ses pas
 De la honte à la gloire , et des jeux aux combats.
 Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent ;
 Rome s'en alarma , les Espagnols tremblèrent.
 L'Europe intéressée à ces fameux revers
 Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

ON voyait dans Paris la discorde inhumaine ,
 Excitant aux combats et la ligue et Mayenne ,
 Et le peuple et l'Eglise ; et du haut de ses tours , (b)
 Des soldats de l'Espagne appelant les secours.
 Ce monstre impétueux , sanguinaire , inflexible ,
 De ses propres fujets est l'ennemi terrible :
 Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
 Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
 Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire ,
 Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du Couchant , près de ces bords fleuris ,
 Où la Seine serpente en fuyant de Paris ,
 Lieux aujourd'hui charmans , retraite aimable et pure ,
 Où triomphent les arts , où se plaît la nature ,
 Théâtre alors sanglant des plus mortels combats ,
 Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
 On y voit ces héros , fiers soutiens de la France ,
 Divisés par leur secte , unis par la vengeance.
 C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
 En gagnant tous les cœurs , il les a tous unis.
 On eût dit que l'armée , à son pouvoir soumise ,
 Ne connaissait qu'un chef , et n'avait qu'une église.

(6) LE père des Bourbons , du sein des immortels ,
 Louis , fixait sur lui ses regards paternels ;
 Il présageait en lui la splendeur de sa race ;
 Il plaignait ses erreurs , il aimait son audace ;
 De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
 Il voulait plus encore , il voulait l'éclairer.
 Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême ,
 Par des chemins secrets , inconnus à lui-même :
 Louis du haut des cieus lui prêtait son appui ;
 Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui ,
 De peur que ce héros , trop sûr de sa victoire ,
 Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

DEJA les deux partis aux pieds de ces remparts
 Avaient plus d'une fois balancé les hasards ;
 Dans nos champs désolés le démon du carnage
 Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage ,
 Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours ,
 Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :

VOUS voyez à quel point le destin m'humilie ;
 Mon injure est la vôtre ; et la ligue ennemie ,
 Levant contre son prince un front séditieux ,
 Nous confond dans sa rage , et nous poursuit tous deux.
 Paris nous méconnaît , Paris ne veut pour maître ,
 Ni moi qui suis son roi , ni vous qui devez l'être ;
 (c) Ils savent que les lois , le mérite et le sang ,
 Tout , après mon trépas , vous appelle à ce rang ;
 Et redoutant déjà votre grandeur future ,
 Du trône où je chancelle ils pensent vous exclure.
 De la religion , (7) terrible en son courroux ,
 Le fatal anathème est lancé contre vous.
 Rome , qui sans soldats porte en tous lieux la guerre ,
 Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :

Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
 Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
 Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
 Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

CONTRE tant d'ennemis ardents à m'outrager,
 Dans la France à mon tour appelons l'étranger:
 Des Anglais en secret gagnez l'illustre reine.
 Je fais qu'entr'eux et nous une immortelle haine
 Nous permet rarement de marcher réunis,
 Que Londres est de tout temps l'émule de Paris;
 Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,

JE n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie.
 Je hais, je veux punir des peuples odieux;
 Et quiconque me venge est Français à mes yeux.
 Je n'occuperai point, dans un tel ministère,
 De mes secrets agens la lenteur ordinaire:
 Je n'implore que vous; c'est vous de qui la voix
 Peut seule à mon malheur intéresser les rois.
 Allez en Albion; que votre renommée (d)
 Y parle en ma défense, et m'y donne une armée.
 Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
 Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

IL dit, et le héros, qui jaloux de sa gloire,
 Craignait de partager l'honneur de la victoire,
 Sentit en l'écoutant une juste douleur.
 Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur,
 Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
 Lui (8) seul avec Condé faisait trembler la ligue.
 Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins:
 Il suspendit les coups qui portaient de ses mains;
 Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
 A partir de ces lieux il força son courage.

Les soldats étonnés ignorent son dessein ;
 Et tous de son retour attendent leur destin.
 Il marche. Cependant la ville criminelle
 Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle,
 Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
 Semait encor la crainte, et combattait pour lui.

DEJA des Neufriens il franchit la campagne: (e)
 De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
 Mornay (9) son confident, mais jamais son flatteur,
 Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
 Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
 Servit également son Eglise et la France;
 Censeur des courtisans, mais à la cour aimé;
 Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

A travers deux rochers où la mer mugissante
 Vient briser en courroux son onde blanchissante,
 Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port:
 Les matelots ardens s'empressent sur le bord;
 Les vaisseaux sous leurs mains, fiers foyers des ondes,
 Etaient prêts à voler sur les plaines profondes:
 L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
 Au souffle du Zéphyre abandonnait les mers.

ON lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre; (f)
 On découvrait déjà les bords de l'Angleterre:
 L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
 L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit:
 Les vents sont déchaînés sur les vagues émues;
 La foudre étincelante éclate dans les nues;
 Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,
 Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
 Le héros qu'assiégeait une mer en furie
 Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,

Tourne ses yeux vers elle, et dans ses grands desseins,
 Semble accuser les vents d'arrêter ses desseins.
 Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
 Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
 Confiant sur les flots aux Aquilons mutins
 Le destin de la terre et celui des Romains,
 Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
 César (10) à la tempête opposait sa fortune.

DANS ce même moment, le Dieu de l'univers,
 Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
 Ce dieu dont la sagesse ineffable et profonde
 Forme, élève et détruit les empires du monde,
 De son trône enflammé qui luit aux hauts des cieux,
 Sur le héros français daigna baisser les yeux.
 Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
 De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
 Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots;
 Là, conduit par le ciel, aborda le héros.

NON loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
 Sous des ombrages frais présente un doux aile.
 Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
 Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
 Une grotte est auprès, dont la simple structure
 Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
 Un vieillard vénérable avait loin de la cour
 Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
 Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
 C'est là que de lui-même il faisait son étude;
 C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
 Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
 Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
 Il foulait à ses pieds les passions humaines:

Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
 La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
 Ce Dieu qu'il adorait prit soin de sa vieillesse,
 Il fit dans son désert descendre la sagesse ;
 Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
 Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

CE vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
 Au bord d'une onde pure, offre un festin champêtre.
 Le prince à ces repas était accoutumé :
 Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
 Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
 Il avait déposé l'orgueil du diadème.

LE trouble répandu dans l'empire chrétien
 Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
 Mornay, qui dans sa secte était inébranlable,
 Prêtait au calvinisme un appui redoutable ;
 Henri doutait encore, et demandait aux cieux
 Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
 De tout temps, disait-il, la vérité sacrée
 Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
 Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
 J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
 Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
 En eût été fervi s'il avait voulu l'être.

DE DIEU, dit le vieillard, adorons les desseins,
 Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
 J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France ;
 Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance,
 Je l'ai vu sans support exilé dans nos murs,
 S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
 Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussière,
 Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,

Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

LOIN de la cour alors, en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours ;
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être :
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable ; (g) et tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La vérité repose aux pieds de l'Éternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel :
Qui la cherche du cœur un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse ;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse ;
Craignez vos passions, et sachez quelque jour
Résister aux plaisirs et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des ligueurs, et sur-tout de vous-même ;
Lorsqu'en un siège horrible, et célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos Etats finiront les misères ;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;

Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

CHAQUE mot qu'il disait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces temps bienheureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, et rendait des oracles.

(b) IL quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, et ne fut point touché:
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.

TANDIS que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le prince et parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent,
Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon:
Le héros part et vole aux plaines d'Albion.

EN voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit long-temps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent:
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elifabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,

Et fit
Qui
Se
De
Les
Ils
Leur
Des
Londr
Le m
Aux
Trois
Les d
Divis
Tous
Dang
Henr
Resp
Plus
Respe
Ah! s
Réun
Quel
Une f
Et ren
D'un
C
Où
Du
Plus
Sui
Sans

Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
 Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
 Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
 De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
 Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux.
 Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux,
 Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
 Des bouts de l'univers appelle la fortune.
 Londres jadis barbare est le centre des arts,
 Le magasin du monde est le temple de Mars.
 Aux (11) murs de Westminster on voit paraître ensemble
 Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
 Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
 Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
 Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
 Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
 Heureux lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
 Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
 Plus heureux lorsqu'un roi, doux, juste et politique ;
 Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
 Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
 Réunir comme vous la gloire avec la paix ?
 Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
 Une femme a fermé les portes de la guerre ;
 Et renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
 D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.

CEPENDANT il arrive à cette ville immense,
 Où la liberté seule entretient l'abondance.
 Du vainqueur (12) des Anglais il aperçoit la tour.
 Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.
 Suivi de Mornay seul, il va trouver la reine,
 Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine ;

Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret font épris,
 Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
 Il parle, sa franchise est sa seule éloquence.
 Il expose en secret les besoins de la France,
 Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
 Dans ses soumissions découvre sa grandeur.

QUOI ! vous servez Valois ? dit la reine surprise :
 C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise ?
 Quoi ! de ses ennemis devenu protecteur,
 Henri vient me prier pour son persécuteur ?
 Des rives du Couchant aux portes de l'aurore,
 De vos longs différends l'univers parle encore :
 Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
 Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois !
 Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines ;
 Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes :
 Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
 Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi !
 Mais il employa trop l'artifice et la feinte ; (i)
 Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.
 J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger ;
 Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger.
 Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,
 Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
 Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
 Et venger avec moi la querelle des rois.

ELISABETH alors avec impatience
 Demande le récit des troubles de la France,
 Veut savoir quels ressorts et quel enchaînement
 Ont produit dans Paris un si grand changement.

CHANT PREMIER. 61

DEJA dit-elle au roi, la prompte renommée
 De ces revers sanglans m'a souvent informée;
 Mais sa bouche indiscretè en sa légèreté
 Prodigue le mensonge avec la vérité:
 J'ai rejeté toujours ses récits peu fidelles.
 Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
 Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
 Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
 Daignez développer ce changement extrême.
 Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
 Peignez-moi vos malheurs et vos heureux exploits;
 Songez que votre vie est la leçon des rois.

HELAS! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
 Rappelle de ces temps la malheureuse histoire!
 Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
 Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
 Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
 Des princes de mon sang les fureurs et la honte?
 Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir:
 Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir;
 Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse
 Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse;
 Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
 Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur. (13)

Fin du premier Chant.

NOTES
ET
VARIANTES
DE LA HENRIADE.

NOTES DES EDITEURS
DU CHANT PREMIER.

(1) *HENRI III*, Roi de France, l'un des principaux personnages de ce poëme, y est toujours nommé *Valois*, nom de la branche royale dont il était.

(2) *Henri III (Valois)* étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de *Charles IX* son frère contre les protestans, et avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac et de Moncontour.

(3) Le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne par les mouvemens que se donna *Jean de Montluc*, évêque de Valence, ambassadeur de France en Pologne; et *Henri* n'alla qu'à regret recevoir cette couronne: mais ayant appris en 1574 la mort de son frère, il ne tarda point à revenir en France.

(4) C'était eux qu'on appelait les mignons de *Henri III*. *Saint-Luc*, *Livarot*, *Villequier*, *Duguaſt* et *Maugiron* eurent part aussi et à sa faveur et à ses débauches. Il est certain qu'il eut pour *Quélus* une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse on lui avait déjà reproché ses goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de *Guise* qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur *Boucher*, dans son livre *De justa Henrici tertii abdicatione*, ose avancer que la haine de *Henri III* pour le cardinal de *Guise* n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait esbnyés dans sa jeunesse; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de *Boucher* est rempli.

Henri III mêlait avec ses mignons la religion à la débauche; il faisait avec eux des retraites, des pèlerinages, et se donnait la discipline. Il institua la confrérie de la mort, soit pour la mort d'un de ses mignons, soit pour celle de la princesse de *Condé* sa maîtresse: les capucins et les minimes étaient les directeurs des confrères, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des pénitens blancs, il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé, aussi bien que certains théologiens de son temps, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude: on tient que les statuts de ces confrères, leurs habits, leurs règles, étaient des emblèmes de ses amours, et que le poète *Desportes*, abbé de *Tyron*, l'un des plus fins courtisans de ce temps-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa cour; il mettait sur son visage une pâte préparée et une espèce de masque par dessus: c'est ainsi qu'en parle le livre des *Hermaphrodites*, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever et sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure; il était si attaché à ces petites choses qu'il chassa un jour le duc d'*Espernon* de sa présence, parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs et avec un habit mal boutonné.

Quélus fut tué en duel le 27 avril 1578.

Louis de Maugiron, baron d'*Ampus*, était l'un des mignons pour qui *Henri III* eut le plus de faiblesse: c'était un jeune homme d'un grand courage et d'une grande espérance. Il avait fait de fort belles actions au siège d'*Issoire*, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrâce lui laissait encore assez de charmes pour être infiniment du goût du roi; on le comparait à la princesse d'*Eboli*, qui, étant borgne comme lui, était dans le même temps maîtresse de *Philippe II*, roi d'*Espagne*. On dit que ce fut pour cette princesse et pour *Maugiron*, qu'un italien fit ces quatre beaux vers renouvelés depuis:

*Lumine Acon dextro, capta est Leonida sinistro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos;*

*Parve puer, lumen quod habes concede puella,
Sic tu cœcus Amor, sic erit illa Venus.*

Maugiron fut tué en servant *Quélus* dans sa querelle.

Paul Stuard de Caussade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de *Henri III* autant que *Quélus* et *Maugiron*, et mourut d'une manière aussi tragique; il fut assassiné le 21 juillet de la même année, dans la rue St Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy où étaient morts ses deux amis; et il y mourut le lendemain de trente-quatre blessures qu'il avait reçues la veille. Le duc de *Guise le balafré* fut soupçonné de cet assassinat, parce que *Saint-Maigrin* s'était vanté d'avoir couché avec la duchesse de *Guise*. Les mémoires du temps rapportent que le duc de *Mayenne* fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large et à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de *Guise* ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme; et il n'y a pas d'apparence que le duc de *Mayenne*, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baïsa *Saint-Maigrin*, *Quélus* et *Maugiron* après leur mort, les fit raser, et garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à *Quélus* des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'Etoile dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion; *Maugiron* en blasphémant, *Quélus* en disant à tout moment: Ah! mon Roi, mon Roi! sans dire un seul mot de *Jésus-Christ* ni de la *Vierge*. Ils furent enterrés à St Paul; le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épithètes en prose et en vers, en latin et en français: on y comparait *Maugiron* à *Horatius-Coclès* et à *Annibal*, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épithètes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le règne de *Henri III*. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épithète de *Quélus*.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit;

Il ne put souffrir un outrage
Et souffrit constamment la mort.

(Voyez

(Voyez sur *Joyeuse* les notes du troisième chant.)

(5) *Henri IV*, le héros de ce poëme, y est appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Béarn le 13 décembre 1553.

(6) *Saint-Louis*, neuvième du nom, roi de France, est la tige de la branche des *Bourbons*.

(7) *Henri IV*, roi de Navarre, avait été solennellement excommunié par le pape *Sixte V* dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le pape dans sa bulle l'appelle *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon*; le prive, lui et toute la maison de *Condé*, à jamais de tous leurs domaines et fiefs, et les déclare surtout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre et le prince de *Condé* fussent en armes à la tête des protestans, le parlement, toujours attentif à conserver l'honneur et les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; et *Henri IV* fit afficher dans Rome, à la porte du vatican, que *Sixte-Quint*, foi-difant pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, etc.

(8) C'était *Henri*, prince de *Condé*, fils de *Louis*, tué à *Jarnac*. *Henri de Condé* était l'espérance du parti protestant. Il mourut à *St Jean d'Angely* à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, *Charlotte de la Trimouille*, fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, et accoucha six mois après de *Henri de Condé*, second du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son *Histoire de Louis XIV*, histoire où le style, la vérité et le bon sens sont également négligés.

(9) *Dupleffis-Mornay*, le plus vertueux et le plus grand-homme du parti protestant, naquit à *Buy* le 5 novembre 1549. Il savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on le peut savoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que *Henri IV*, étant roi de Navarre, envoya à *Elisabeth*, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, et non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de finesse.

Lorsque *Henri IV* eut changé de religion, *Dupleſſis-Mornay* lui fit de sanglans reproches et se retira de sa cour. On l'appelait *le pape des huguenots*. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poëme est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'auteur à choisir le personnage de *Mornay*, c'est ce caractère de philosophe qui n'appartient qu'à lui, et qu'on trouve développé au chant huitième.

Et son rare courage ennemi des combats,
Sait affronter la mort et ne la donne pas.

Et au chant sixième :

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître et le suit.

(10) *Jules-César* étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérés, s'en déroba secrètement, et s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors *P. Anius*. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. (Voyez *Plutarque*.)

(11) C'est à Westminster que s'assemble le parlement d'Angleterre; il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, et le consentement du roi pour faire des lois.

(12) La tour de Londres est un vieux château bâti près de la Tamise par *Guillaume le conquérant*, duc de Normandie.

(13) Ceux qui n'approuvent point que l'auteur ait supposé ce voyage de *Henri IV* en Angleterre, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le mensonge à la vérité dans une histoire si récente; que les savans dans l'histoire de France en doivent être choqués, et les ignorans peuvent être induits en erreur; que si les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnoisse aisément pour telles; que quand on personnifie les passions, que l'on peint la Politique et la Discorde allant de Rome à Paris, l'amour enchaînant *Henri IV* etc, personne ne peut être trompé à ces peintures; mais que lorsque l'on voit *Henri IV* passer la mer pour demander du secours à une princesse de sa religion, on peut croire facilement que ce prince a fait effectivement ce voyage; qu'en un mot un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un mensonge d'historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire peuvent opposer, que non-seulement il est permis à un poëte d'altérer l'histoire dans les faits qui ne sont pas des faits principaux, mais qu'il est impossible de ne le pas faire; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde, tellement disposé par le hasard, qu'on pût en faire un poëme épique sans y rien changer; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poëme que dans la tragédie, où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changemens; car si l'on était trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans le défaut de *Lucain*, qui a fait une gazette en vers au lieu d'un poëme épique. A la vérité, il serait ridicule de transporter des évènements principaux et dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, et la saint Barthélemi avec les barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrètement *Henri IV* en Angleterre, sans que ce voyage, qu'on suppose ignoré des Parisiens mêmes, change en rien la suite des évènements historiques. Les mêmes lecteurs, qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues, ne seraient point étonnés qu'on le fit aller en Guyenne, qui est quatre fois plus éloignée. Que si *Virgile* a fait venir en Italie *Enée*, qui n'y alla jamais; s'il l'a rendu amoureux de *Didon*, qui vivait trois cents ans après lui, on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble *Henri IV* et la reine *Elisabeth*, qui s'estimaient l'un l'autre et eurent toujours un grand désir de se voir. *Virgile*, dira-t-on, parlait d'un temps très-éloigné: il est vrai; mais ces évènements, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'*Iliade* et l'histoire de Carthage étaient aussi familières aux Romains que nous le sont les histoires les plus récentes: il est aussi permis à un poëte français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à *Virgile* de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'histoire et de la fable est une règle établie et suivie, non-seulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures, qui à la vérité ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de *Henri* en Angleterre, de trouver un temps où l'histoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il est certain qu'après la mort des *Guises*, *Henri* a pu faire ce voyage, qui n'est que de quinze jours au plus, et qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vrai

semblable, que la reine *Elisabeth* envoya effectivement six mois après à *Henri le grand* quatre mille anglais ; de plus, il faut remarquer que *Henri IV*, le héros du poëme, est le seul qui puisse conter dignement l'histoire de la cour de France, et qu'il n'y a guère qu'*Elisabeth* qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de savoir si les choses que se disent *Henri IV* et la reine *Elisabeth* sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, et pour autoriser ceux qui l'approuvent.

V A R I A N T E S

DU CHANT PREMIER.

(a) LA première édition, donnée in-8° en 1723, commençait ainsi :

Je chante les combats et ce roi généreux,
 Qui força les Français à devenir heureux,
 Qui dissipa la ligue et fit trembler l'Ibère,
 Qui fut de ses sujets le vainqueur et le père,
 Dans Paris subjugué fit adorer ses lois,
 Et fut l'amour du monde et l'exemple des rois.

Muse, raconte-moi quelle haine obstinée
 Arma contre Henri la France mutinée,
 Et comment nos aïeux, à leur perte courans,
 Au plus juste des rois préféraient des tyrans.

Nous rapporterons, au sujet de cette variante, une anecdote singulière.

M. de *Voltaire* faisait imprimer à Londres, en 1726, une édition de la *Henriade*. Il y avait alors à Londres un grec natif de Smyrne, nommé *Dadiky*, interprète du roi d'Angleterre; il vit par hasard la première feuille du poëme où était ce vers :

Qui força les Français à devenir heureux :

il alla trouver l'auteur, et lui dit: Monsieur, je suis du pays d'*Homère*; il ne commençait point ses poèmes par un trait d'esprit, par une énigme. L'auteur le crut, et corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourd'hui.

Au reste, l'édition de 1723 fut faite par l'abbé *Desfontaines* sur un manuscrit informe dont il s'était emparé; et le même *Desfontaines* en fit une autre à Evreux, qui est extrêmement rare, et dans laquelle il inféra des vers de sa façon.

(b) Edition de 1723.

Troublant tout dans Paris, et du haut de ses tours,
De Rome et de l'Espagne appelant les secours;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance:
Henri de leurs desseins était l'ame et l'appui;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef et n'avait qu'une église

Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins,
Par de secrets ressorts inconnus aux humains,
Confondant des ligüés la superbe espérance,
Destinaient aux Bourbons l'empire de la France:
Déjà les deux partis, etc.

Ce vers:

De Rome et de l'Espagne appelant les secours,
a été d'abord remplacé par celui-ci:

De la superbe Espagne appelant les secours.

Enfin dans l'édition de 1775, M. de *Voltaire* a mis:

Des soldats de l'Espagne appelant les secours.

(c) Edition de 1728, 1740, etc.

Ils savent que les lois, les droits sacrés du sang,
Que sur-tout la vertu vous appelle à mon rang.

(d) Edition de 1723.

Les momens nous sont chers, et le vent nous feconde;
 Allez, qu'à mes desseins votre zèle réponde;
 Partez, je vous attends pour signaler mes coups:
 Qui veut vaincre et régner ne combat point sans vous.
Il dit, et le héros etc.

(e) Edition de 1723.

Déjà des Neuftriens il franchit la campagne;
 De tous ses favoris Sully seul l'accompagne;
 Sully, qui dans la guerre et dans la paix fameux,
 Intrépide soldat, courtifan vertueux,
 Dans les plus grands emplois signalant sa prudence,
 Servit également et son maître et la France.
 Heureux si, mieux instruit de la divine loi,
 Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son roi.
A travers deux rochers etc.

L'amitié de M. de *Voltaire* pour M. le duc de *Sully* l'avait engagé à donner *Sully* pour confident à *Henri IV* dans son poëme. Cependant le rôle que *Sully* pouvait jouer dans la *Henriade*, qui se termine à la reddition de Paris, était trop inférieur à celui qu'il a joué depuis dans l'histoire. M. de *Voltaire* ayant eu des raisons très-justes et très-graves de se plaindre de M. le duc de *Sully*, a corrigé ce défaut, a substitué le sage *Mornay* à *Sully*; et ne pouvant le rendre intéressant en le faisant agir, il lui a donné ce caractère original et sublime qu'il n'eût pu supposer à *Sully*, ou à quelqu'autre ami de *Henri IV*, sans trop s'écarter de l'histoire.

(f) On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
 On aborde bientôt les champs de l'Angleterre:
 Henri court au rivage, et d'un œil curieux
 Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
 Sous de rustiques toits, les laboureurs tranquilles
 Amassent les trésors des campagnes fertiles,
 Sans craindre qu'à leurs yeux des soldats inhumains

Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
 La paix au milieu d'eux, comblant leur espérance,
 Amène les Plaisirs, enfans de l'abondance.
 Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les François
 Voir d'un règne aussi doux fleurir les justes lois ?
 Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
 Une femme a fermé les portes de la guerre ;
 Et renvoyant chez vous la Discorde et l'Horreur,
 D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
 En achevant ces mots il découvre un bocage,
 Dont un léger zéphyr agitait le feuillage :
 Flore étalait au loin ses plus vives couleurs ;
 Une onde transparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte est auprès etc.

(g) Il y avait dans les éditions qui ont précédé celle de 1775 :

Lui seul est toujours stable : en vain notre malice
 De sa sainte cité veut saper l'édifice ;
 Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
 Ces fondemens vainqueurs de l'enfer et du temps.
 C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître.

Cette tirade parut à l'auteur plus faite pour la chaire que pour la poésie, et peu digne de cette philosophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer que dans la *Henriade*, poème qui se termine par la conversion de *Henri IV*, le poète s'est toujours exprimé en catholique.

(b) Edition de 1723.

Il embrasse en pleurant ce vieillard vertueux ;
 Il s'éloigne à regret de ses paisibles lieux :
 Il avance, il arrive à la cité fameuse
 Qu'arrose de ses eaux la Tamise orgueilleuse.

Là des rois d'Albion est l'antique séjour ;
 Elisabeth alors y rassemblait sa cour.
 L'univers la respecte, et le ciel l'a formée
 Pour rendre un calme heureux à cette île alarmée,
 Pour faire aimer son joug à ce peuple indompté,

Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.

Le héros en secret est conduit chez la reine ;
Il la voit , il lui dit le sujet qui l'amène ,
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur ,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi ! vous servez Valois etc.

Le beau tableau de l'Angleterre a été ajouté dans les éditions suivantes d'après ce que M. de *Voltaire* avait vu lui-même dans cette île ; et ce tableau ressemble plus à l'Angleterre sous *George I* qu'à l'Angleterre sous *Elisabeth*.

Dans un poëme, on n'est obligé de se conformer rigoureusement à la vérité historique, ni pour l'ordre et les détails des faits, ni même pour le caractère des personnages. Il suffit de ne point s'écarter de l'histoire dans les grands événemens, et de ne pas choquer l'opinion publique sur les caractères principaux. M. de *Voltaire* a donc pu, sans se contredire, ne donner ici que des louanges à *Elisabeth*, et rendre justice dans son histoire à la perfidie, à la cruauté, à l'hypocrisie de cette princesse.

(i) Edition de 1723.

Mais n'employant jamais que la ruse et la feinte,
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte :
Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni saura le protéger.

Dans l'édition de 1740 il y avait :

Reine, je parle ici sans détour et sans feinte,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte,
Et mon cœur qui jamais n'a su se déguiser,
Prêt à servir Valois, ne saurait l'excuser.

Fin des Variantes du Chant premier.

CHANT II.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND raconte à la reine *Elisabeth* l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la *St Barthélemi*.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée (a)
 Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
 C'est la religion dont le zèle inhumain
 Met à tous les Français les armes à la main.
 (b) Je ne décide point entre Genève et Rome.
 De quelque nom divin que leur parti les nomme,
 J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur ;
 Et si la perfidie est fille de l'erreur,
 Si dans les différends où l'Europe se plonge,
 La trahison, le meurtre est le socau du menlonge ;
 L'un et l'autre parti cruel également,
 Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
 Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
 Laisai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
 On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
 D'une indiscrete main profaner l'encensoir ;
 Et périsse à jamais l'affreuse politique
 Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
 Qui veut le fer en main convertir les mortels,
 Qui du sang hérétique arrose les autels,
 Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
 Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!

PLUT à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
 Que la cour des Valois eût pensé comme moi !

Mais l'un et l'autre Guise (c) ont eu moins de scrupule.
 Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
 Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieus,
 Ont conduit dans le piège un peuple furieux,
 Ont armé contre moi sa piété cruelle.
 J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
 Et la flamme à la main courir dans les combats,
 Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.

Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose,
 Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
 Les yeux ceints du bandeau de la religion,
 Il a rompu le frein de la soumission.
 Vous le savez, Madame, et votre prévoyance
 Etouffa dès long-temps ce mal en sa naissance.
 L'orage en vos Etats à peine était formé;
 Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
 Vous réglez, Londre (d) est libre, et vos lois florissantes.
 Médicis a suivi des routes différentes.
 Peut-être que sensible à ces tristes récits,
 Vous me demanderez quelle était Médicis!
 Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
 Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
 Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
 Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,
 Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
 J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

SON époux, expirant dans la fleur de ses jours,
 A son ambition laissait un libre cours.
 Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle, (e)
 Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
 Ses mains autour du trône avec confusion
 Semaient la jalousie et la division;

Opposant fans relâche avec trop de prudence
 Les Guifes (*f*) aux Condés, et la France à la France;
 Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
 Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis;
 Esclave (*g*) des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse:
 Infidelle (*h*) à sa secte, et superstitieuse, (*i*)
 Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
 Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.

CE mot m'est échappé, pardonnez ma franchise;
 Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise:
 L'auguste Elifabeth n'en a que les appas:
 Le ciel, qui vous forma pour régir des Etats,
 Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
 Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

DEJA François second, par un fort imprévu,
 Avait rejoint son père au tombeau descendu;
 Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
 Et dont on ignorait les vertus et les vices.
 Charles plus jeune encore avait le nom de roi.
 Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
 D'abord sa politique, assurant sa puissance,
 Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance;
 Sa main de la discorde allumant le flambeau
 Signala par le sang son empire nouveau;
 Elle arma le courroux de deux sectes rivales:
 Dreux, (*k*) qui vit déployer leurs enseignes fatales,
 Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits:
 Le vieux Montmorenci (*l*) près du tombeau des rois
 D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
 De cent ans de travaux termina la carrière.
 Guise (*m*) auprès d'Orléans mourut assassiné.
 Mon père (*n*) malheureux, à la cour enchaîné,
 Trop faible, et malgré lui servait toujours la reine.

Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
 Et toujours de sa main préparant ses malheurs,
 Combattit et mourut pour ses persécuteurs.
 Condé, (o) qui vit en moi le seul fils de son frère,
 M'adopta, me servit et de maître et de père ;
 Son camp fut mon berceau ; là, parmi les guerriers,
 Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
 De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
 Ses combats ont été les jeux de mon enfance.

O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
 Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
 Condé déjà mourant, tomba sous ta furie !
 J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie :
 Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
 Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.

Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
 Toujours à des héros confia ma jeunesse.
 Coligny, (p) de Condé le digne successeur,
 De moi, de mon parti devint le défenseur ;
 Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue ;
 Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
 Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
 C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
 Je croissais sous ses yeux, et mon jeune courage
 Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage.
 Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros ;
 Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
 Soutenant tout le poids de la cause commune,
 Et contre Médicis, et contre la fortune ;
 Chéri dans son parti, dans l'autre respecté ;
 Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
 Savant dans les combats, savant dans les retraites ;
 Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites

Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
 Dans le cours triomphant de leur prospérité.

APRES dix ans entiers de succès et de pertes,
 Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
 D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
 Lasse enfin de combattre et de vaincre sans fruit,
 Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
 Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
 La cour de ses faveurs nous offrit les attraits;
 Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
 Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste,
 Que de sang arrosa son olive funeste!
 Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains
 Du crime à leurs sujets applanir les chemins!

COLIGNY, dans son cœur à son prince fidelle,
 Aimait toujours la France en combattant contr'elle;
 Il chérit, il prévint l'heureuse occasion
 Qui semblait de l'Etat assurer l'union.
 Rarement un héros connaît la défiance:
 Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance;
 Jusqu'au milieu du louvre il conduisit mes pas.
 Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
 Me prodigua long-temps des tendresses de mère,
 Assura Coligny d'une amitié sincère,
 Voulait par ses avis se régler désormais,
 L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
 Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
 Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
 Hélas! nous espérions en jouir plus long-temps.

QUELQUES-UNS soupçonnaient ces perfides présens:
 Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre.
 Plus ils se défiaient, plus le roi savait feindre:
 Dans l'ombre du secret depuis peu (q) Médicis

A la fourbe , au parjure avait formé son fils,
 Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile,
 Et le malheureux prince , à ses leçons docile,
 Par son penchant féroce à les suivre excité,
 Dans sa coupable école avait trop profité.

ENFIN , pour mieux cacher cet horrible mystère,
 Il me donna sa sœur, (r) il m'appela son frère.
 O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal!
 Hymen (s) qui de nos maux fus le premier signal!
 Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
 Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
 Je (t) ne suis point injuste, et je ne prétends pas
 A Médicis encore imputer son trépas:
 J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
 Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
 Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
 Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
 Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
 Qu'au fatal dénouement la reine a réservée.

LE signal est donné sans tumulte et sans bruit,
 C'était à la faveur des ombres de la nuit:
 (u) De ce mois malheureux l'inégale courrière
 Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière:
 Coligny languissait dans les bras du repos,
 Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
 Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités.
 Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
 Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
 Ses serviteurs sanglans, dans la flamme étouffés,
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés,

Criant à haute voix : " Qu'on n'épargne personne ,
 „ C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne. "
 Il entend retentir le nom de Coligny,
 Il aperçoit de loin le jeune Teligny, (x)
 Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
 L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
 Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
 Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.

LE héros malheureux, sans armes, sans défense,
 Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
 Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
 Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

DEJA des assassins la nombreuse cohorte
 Du fallon qui l'enferme allait briser la porte ;
 Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
 Avec cet œil ferein, ce front majestueux,
 Tel que dans les combats, maître de son courage,
 Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
 Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
 Une force inconnue a suspendu leur rage.
 Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
 Et de mon sang glacé fouillez ces cheveux blancs,
 Que le fort des combats respecta quarante ans ;
 Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne ;
 Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne.....
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous...
 Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
 L'un faisi d'épouvante abandonne ses armes,
 L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
 Et de ses assassins ce grand homme entouré
 Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

(y) BESME, qui dans la cour attendait sa victime,
 Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
 Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
 A cet objet touchant lui seul est inflexible,
 Lui seul à la pitié toujours inaccessible
 Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
 Si du moindre remords il se sentait surpris.
 A travers les soldats il court d'un pas rapide;
 Coligny l'attendait d'un visage intrépide;
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
 Lui plonge son épée en détournant les yeux,
 De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
 Ne fit trembler son bras et glaçât son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
 On l'insulte, (z) on l'outrage encore après sa mort.
 Son corps percé de coups, privé de sépulture,
 Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
 Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
 Conquête digne d'elle et digne de son fils.
 Médicis la reçut avec indifférence,
 Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
 Sans remords, sans plaisir, maitresse de ses sens,
 Et comme accoutumée à de pareils présens.

QUI pourrait cependant exprimer les ravages
 Dont cette nuit cruelle étala les images?
 La mort de Coligny, prémices des horreurs,
 N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
 D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
 Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
 Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
 Sur les corps étendus de nos frères sanglans.
 Guise (aa) était à leur tête, et bouillant de colère,

Vengeait sur-tout les miens les mânes de son père.
 Nevers, (bb)Gondy, (cc)Tavanne, (dd)un poignard à la main,
 Echauffaient les transports de leur zèle inhumain;
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
 Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.

JE ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
 Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
 Le fils assassiné sur le corps de son père,
 Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
 Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
 Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
 Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
 Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
 Ces monstres furieux, de carnage altérés,
 Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
 Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
 Et le bras tout souillé du sang des innocens,
 Osaient offrir à Dieu cet exécration encens.

O combien de héros indignement périrent!
 Renel (ee) et Pardaillan chez les morts descendirent;
 Et (ff) vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
 Digne de plus de vie et d'un autre destin.
 Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
 Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
 Marillac et Soubise, (gg) au trépas condamnés,
 Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
 Sanglans, percés de coups, et respirans à peine,
 Jusqu'aux portes du louvre on les pousse, on les traîne;
 Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
 En implorant leur roi qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête,
 Médicis à loisir contemplant cette fête;

Ses cruels favoris d'un regard curieux
 Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux ;
 Et de Paris en feu les ruines fatales
 Étaient de ces héros les pompes triomphales.

QUE dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
 Le roi, (hh) le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
 Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
 Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées:
 Et ce même Valois que je sers aujourd'hui, (ii)
 Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
 Partageant les forfaits de son barbare frère,
 A ce honteux carnage excitait sa colère.
 Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain;
 Rarement dans le sang il a trempé sa main:
 Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
 Et sa cruauté même était une faiblesse.

QUELQUES-UNS, il est vrai, dans la foule des morts,
 Du fer des assassins trompèrent les efforts.
 De Caumont, (kk) jeune enfant, l'étonnante aventure
 Ira de bouche en bouche à la race future.
 Son vieux père, accablé sous le fardeau des ans,
 Se livrait au sommeil entre ses deux enfans,
 Un lit seul enfermait et les fils et le père.
 Les meurtriers ardents, qu'aveuglait la colère,
 Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard:
 Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.

L'ÉTERNEL en ses mains tient seul nos destinées
 Il fait quand il lui plaît veiller sur nos années ;
 Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
 D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé;
 Un invisible bras, armé pour sa défense,
 Aux mains des meurtriers déroba son enfance ;

Son père à ses côtés , sous mille coups mourant ,
 Le couvrait tout entier de son corps expirant ;
 Et du peuple et du roi trompant la barbarie ,
 Une seconde fois il lui donna la vie.

CEPENDANT , que faisais-je en ces affreux momens ?
 Hélas ! trop assuré sur la foi des fermens ,
 Tranquille au fond du louvre , et loin du bruit des armes ,
 Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
 O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
 L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
 On avait massacré mes plus chers domestiques ;
 Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;
 Et je n'ouvris les yeux que pour envifager
 Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
 Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent ;
 Leurs parricides mains devant moi se levèrent ;
 Je touchais au moment qui terminait mon sort ;
 Je présentai ma tête et j'attendis la mort.

MAIS soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs
 maîtres
 Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
 Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
 Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
 Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage ,
 Sa prudente fureur me gardât pour otage ;
 On réserva ma vie à de nouveaux revers ,
 Et bientôt de sa part on m'apporta des fers. (II)

COLIGNY , plus heureux et plus digne d'envie ,
 Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
 Sa liberté , sa gloire au tombeau le suivit
 Vous frémissez , Madame , à cet affreux récit ;
 Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie
 Je ne vous ai conté que la moindre partie.

On eût dit que du haut de son louvre fatal
 Médecis à la France eût donné le signal;
 Tout imita Paris : (*mm*) la mort sans résistance
 Couvrit en un moment la face de la France.
 Quand un roi veut le crime, il est trop obéi:
 Par cent mille assassins son courroux fut servi;
 Et des fleuves français les eaux ensanglantées
 Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

Fin du second Chant.

N O T E S

DU CHANT SECOND.

(a) IL n'y a que ce seul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé ; seulement il a corrigé deux vers dans les dernières éditions.

Au lieu de

Ce mot m'est échappé, je parle avec franchise,

il a mis :

Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise.

Au lieu de

Marqua par cent combats son empire nouveau.

il a mis :

Signala par le sang son empire nouveau.

(b) Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'égarer de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule, et de leur faire considérer que les mêmes paroles, qui seraient une impiété dans la bouche d'un catholique, sont très-séantes dans celle d'un roi de Navarre ; il était alors calviniste. Beaucoup de nos historiens mêmes nous le peignent flottant entre les deux religions ; et certainement, s'il ne jugeait de l'une et de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait se défier des deux cultes, qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, et détestant le crime partout où il se trouve.

(c) François duc de Guise, appelé communément alors le grand duc de Guise, était père du *balafre*. Ce fut lui qui, avec le cardinal son frère, jeta les fondemens de la ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le président de Thou, ce grand historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, père de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot.

et ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à *Reinsy*, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils et à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. *François II* n'osa pas, dit *M. de Thou*, se fouiller de ce crime; et le duc de *Guise*, en sortant de la chambre, s'écria : *Le pauvre roi que nous avons !*

(d) *M. de Castelnau*, envoyé de France auprès de la reine *Elisabeth*, parle ainsi d'elle :

“ Cette princesse avait toutes les plus grandes qualités qui sont requises pour régner heureusement. On pourrait dire de son règne ce qui advint au temps d'*Auguste* lorsque le temple de *Janus* fut fermé etc.”

(e) *Catherine de Medicis* se brouilla avec son fils *Charles IX* sur la fin de la vie de ce prince, et ensuite avec *Henri III*. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de *François II* qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

(f) Dans les mémoires de la ligue on trouve une lettre de *Catherine de Medicis* au prince de *Condé*, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

(g) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres, mort à la bastille, et avec un gentilhomme breton nommé *Moscoüet*.

(h) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, et les protestans vainqueurs : Eh bien, dit-elle, nous prions Dieu en français.

(i) Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

(k) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique et le parti protestant. Ce fut en 1562.

(l) *Anne de Montmorenci*, homme opiniâtre et inflexible, le plus malheureux général de son temps, fait prisonnier à Pavie et à Dreux, battu à St Quentin par *Philippe II*, fut enfin blessé à mort à la bataille de St Denis, par un anglais nommé *Stuart*, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

(m) C'est ce même *François de Guise* cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre *Charles-Quint*. Il assiégeait les protestans dans Orléans en 1563, lorsque *Polrot de Méré*,

gentilhomme angoumois, le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire et regretté des catholiques.

(n) *Antoine de Bourbon*, roi de Navarre, père du plus intrépide et du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible et le moins décidé; il était huguenot et sa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion presque en même temps.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre; mais *Antoine* chancela toujours dans sa catholicité, jusque-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les protestans qu'il aimait, et servit *Catherine de Médicis* qu'il détestait, et le parti des *Guises* qui l'opprimait.

Il songea à la régence après la mort de *François II*. La reine mère l'envoya chercher: *Je fais*, lui dit-elle, *que vous prétendez au gouvernement; je veux que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de votre main, et que vous vous engagiez à me remettre la régence si les états vous la déferent.* *Antoine de Bourbon* donna l'écrit que la reine lui demandait, et signa ainsi son déshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuscrits de M. le premier président de *Mesmes*:

Marc Antoine, qui pouvait être
Le plus grand seigneur et le maître
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine
Servant lâchement une roine.
Le navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs services et leurs vies à *Antoine de Navarre*; il se mit à leur tête; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grâce pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine, la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à quarante-quatre ans, au même âge que le duc de *Guise*, d'un coup d'arquebuse, reçu dans l'épaule gauche au siège de Rouen où il commandait. Sa mort arriva le 17 novembre 1562, le trente-cinquième jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie le troubla dans ses derniers momens; et quoiqu'il eût reçu ses sacremens selon l'usage de l'Eglise romaine, on douta s'il ne mourut point protestant. Il avait reçu le coup mortel dans la trachée dans le temps qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette épitaphe:

Ami Français, le prince ici giffant
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

Il y en a une dans *M. le Laboureur*, qui ressemble à celle-là et finit par le même hémistiche. *M. Jurieu* assure que lorsque *Louis*, prince de Condé, était en prison à Orléans, le roi de Navarre son frère allait solliciter le cardinal de Lorraine, et que celui-ci recevait assis et couvert le roi de Navarre, qui lui parlait debout et nue tête : je ne fais où *M. Jurieu* a pu déterrer ce fait. (Tiré de l'édition de 1723.)

(o) *Louis de Condé*, frère d'*Antoine* roi de Navarre, le septième et dernier des enfans de *Charles de Bourbon*, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires nés pour le malheur et pour la gloire de leur patrie. Il fut long-temps le chef des réformés, et mourut, comme l'on fait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de *la Rochefoucauld*, son beau frère, lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un instant après il leur dit, avec un bras en écharpe et une jambe cassée : Le prince de *Condé* ne craint point de donner la bataille, puisqu'il vous le suivez ; et chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le prince se fut rendu prisonnier à *Dargence*, dans cette bataille, un très-honnête et très-brave gentilhomme, nommé *Montesquiou*, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était, *M. le prince de Condé* : Tuez, tuez, mordieu, dit-il, et lui tira un coup de pistolet dans la tête. *Montesquiou* était capitaine des gardes du duc d'*Anjou* depuis *Henri III*. Le comte de *Soissons* fils, cadet du prince de *Condé*, chercha par-tout *Montesquiou* et ses parens pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, et remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

Le prince de *Condé* était bossu et petit, et cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli,
Qui toujours cause et toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne.
Dieu gard de mal ce petit homme.

La maréchale de *Saint-André* se ruina pour lui, et lui donna entr'autres présens la terre de *Valleri*, qui depuis est devenue la sépulture des princes de la maison de *Condé*.

Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats; on envit à *Pont-à-Mousson* un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes, et sur-tout pour les reîtres qui étaient venus à son secours et qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire; et ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion et sous un général tel que lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné sous *François II*, à *Orléans*, à perdre la tête; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un pair, prince du sang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres assemblées, obligé de répondre devant des commissaires; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces commissaires mêmes fussent tirés du corps du parlement. C'était *Christophe de Thou*, depuis premier président et père de l'historien; *Barthélemi Faye*, *Jacques Viole*, conseillers; *Bourdin*, procureur général; et *du Tillet*, greffier, qui tous, en acceptant cette commission, dérogeaient à leurs privilèges, et s'ôtèrent par-là la liberté de réclamer leurs droits, si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occasion, d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que *Mme Renée de France*, fille de *Louis XII* et duchesse de *Ferrare*, qui arriva en France dans ce même temps, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour dont on se servit pour perdre ce prince, qui se nommait *Louis*. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le représentait: il y avait pour légende, *Louis XIII, roi de France*. On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de *Montmorenci*, qui la montra tout en colère au roi, persuadé que le prince de *Condé* l'avait fait frapper. Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme* et dans *Vigneul de Marville*.

(p) *Gaspard de Coligny*, amiral de France etc. après la mort du prince de *Condé*, fut déclaré chef du parti des réformés en France. *Catherine de Médicis* et *Charles IX* furent attirés à la cour pour le mariage de *Henri IV* et de *Marguerite de Valois*, sœur de *Charles IX* et de *Henri III*. Il fut massacré le jour de la *St Barthélemi*; c'était principalement à ce grand-homme qu'on en voulait.

T. 12. La Henriade.

H

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la *Henriade* d'avoir fait son héros, dans ce second chant, d'un huguenot révolté contre son roi, et accusé, par la voix publique, de l'assassinat de *François de Guise*. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au souverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros français: mais il faut considérer que c'est ici *Henri IV* qui parle. Il avait fait ses premières campagnes sous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père; il avait été accoutumé à le respecter, et ne devait ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, sur-tout après la justification publique de *Coligny*, qui ne pouvait point paraître douteuse au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral son union avec la maison de *Bourbon* contre des lorrains et une italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux protestans; et les huguenots, dont *Henri IV* était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

(g) On a prétendu que le projet du massacre des huguenots était formé depuis huit années; que le duc d'*Albe* en avait donné le conseil à *Catherine de Médicis*, dans les conférences qu'il eut avec elle à Bordeaux.

D'autres croient que le projet ne fut formé que dans le temps de la dernière paix avec les huguenots. *M. de Voltaire* était de cette opinion, autrement il n'aurait pas dit:

Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis

A la fourbe, au parjure avait formé son fils.

Quelques écrivains ont même avancé que *Charles IX* ne savait rien encore du projet lorsque l'amiral fut blessé; qu'il était de bonne foi lorsqu'il jura de punir les assassins de l'amiral; qu'alors la reine lui avoua qu'elle était un des complices, le fit consentir en un instant à commettre le même crime dont il venait de jurer qu'il tirerait vengeance, et à faire égorger cent mille de ses sujets à qui il venait de pardonner.

D'autres enfin ont cru que le projet de la reine était de faire tuer l'amiral par les assassins aux gages du duc de *Guise*; de faire ensuite attaquer, par les gardes, le duc et ses satellites: qu'alors *Charles IX*, délivré à la fois des deux chefs de parti qu'il pouvait craindre, aurait, aux yeux de toute l'Europe, l'honneur d'avoir puni le crime du duc de *Guise*. L'habileté du *basané* fit manquer ce projet.

Nous ne discuterons pas ici toutes ces opinions, dont les trois premières sont appuyées sur des probabilités assez fortes. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on mit dans l'exécution du projet autant d'irrésolution que d'atrocité; que les chefs n'étaient d'accord entr'eux sur rien; que le duc de *Guise* voulait envelopper dans le massacre toutes les grandes familles fidèles au roi; qu'il multiplia les victimes; que lorsque *Charles IX* vint au parlement accuser avec tant de lâcheté l'amiral d'une prétendue conspiration, il était prêt, et peut-être avait déjà envoyé des contre-ordres dans les provinces, que les ordres n'émanaient point tous de lui; qu'enfin le fanatisme populaire, la barbarie de *Charles IX*, du duc d'*Anjou* et de sa mère, ne furent en cette occasion que les instrumens de projets dont eux-mêmes devaient être la victime.

(r) *Marguerite de Valois*, sœur de *Charles IX*, fut mariée à *Henri IV* en 1572, peu de jours avant les massacres.

(s) Le pape refusait à *Marguerite de Valois* la permission d'épouser *Henri IV*. *Si Mons du Pape fait trop la bête, dit Charles IX avec ses juremens ordinaires, je prendrai moi-même Margot par la main, et la menerai épouser en plein préche.* Enfin le pape se rendit, et *Marguerite* fut mariée à la porte de Notre-Dame de Paris, par le cardinal de *Bourbon*, oncle de *Henri IV*. *Charles IX* parlait-il de bonne foi? ou la colère apparente contre le pape était-elle le fruit de la dissimulation? Ce pape, qui depuis approuva la *St Barthélemi*, était-il instruit du complot lorsqu'il accorda la dispense?

(t) *Jeanne d'Albret*, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne: le temps de sa mort, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage aurait pu donner à la cour; enfin sa maladie, qui commença après avoir acheté des gants et des colets parfumés, chez un parfumeur nommé *René*, venu de Florence avec la reine, et qui passait pour un empoisonneur public; tout cela fit croire qu'elle était morte de poison. On dit même que ce *René* se vanta de son crime, et osa dire qu'il en préparait autant à deux grands seigneurs qui ne s'en doutaient pas. *Mézerai*, dans sa grande histoire, semble favoriser cette opinion, en disant que les chirurgiens qui ouvrirent le corps de la reine ne touchèrent point à la tête, où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de *Henri IV*, parce qu'il est juste de se désister de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des

grands à des causes naturelles. Le peuple, sans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser *Catherine de Médicis* de la mort de ses propres enfans; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces princes, ni que *Jeanne d'Albret* dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend *Mézerai*) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre; elle avait recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de déman-gaisons, et avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans, s'ils en étaient atteints. La *Chronologie novenaire* rapporte formellement que *Caillard* son médecin, et *Desvauds* son chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très-sain; qu'ils aperçurent seulement de petites bulles d'eau, logées entre le crâne et la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la reine s'était plaint; ils attestèrent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, et qu'apparemment ils auraient parlé de poison s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la cour: mais *Desvauds*, chirurgien de *Jeanne d'Albret*, huguenot passionné, écrivit depuis des libelles contre la cour; ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle; et dans ses libelles il ne dit point que *Jeanne d'Albret* ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que *Catherine de Médicis* eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530, de *Henri d'Albret*, roi de Navarre, et de *Marguerite de Valois*, sœur de *François I.* A l'âge de douze ans *Jeanne* fut mariée à *Guillaume* duc de Clèves; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le pape *Paul III*, et elle épousa *Antoine de Bourbon*. Ce second mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la ligue de dire publiquement, dans leurs sermons contre *Henri IV*, qu'il était bâtard: mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les *Guises*, et entr'autres ce *François de Guise*, qu'on dit avoir été si bon chrétien, abusèrent de la faiblesse d'*Antoine de Bourbon*, au point de lui persuader de

répudier sa femme, dont il avait des enfans, pour épouser leur nièce et se donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le roi de Navarre ne donnât dans ce piège. *Jeanne d'Albret* mourut à quarante-deux ans, le 9 juin 1572.

M. Bayle, dans ses *Réponses aux questions d'un provincial*, dit qu'on avait vu de son temps en Hollande le fils d'un ministre, nommé *Goyon*, qui passait pour petit-fils de cette reine. On prétendait qu'après la mort d'*Antoine de Navarre*, elle s'était mariée à un gentilhomme nommé *Goyon*, dont elle avait eu ce ministre.

(u) Ce fut la nuit du 23 au 24 août, fête de *St. Barthélemi*, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge, appelée l'*Hôtel St Pierre*, où l'on voit encore sa chambre.

(x) Le comte de *Téligni* avait épousé il y avait dix mois la fille de l'amiral. Il avait un visage si agréable et si doux que les premiers qui étaient venus pour le tuer s'étaient laissés attendrir à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

(y) *Besme* était un allemand, domestique de la maison de *Guise*. Ce misérable étant depuis pris par les protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Ils proposèrent ensuite de l'échanger contre le brave *Monbrun*, chef des protestans de Dauphiné, à qui le parlement de Grenoble faisait alors le procès. *Monbrun* fut exécuté, et *Besme* tué par un nommé *Bretanville*.

(z) Il est impossible de savoir s'il est vrai que *Catherine de Médicis* ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'assurent les protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps; écrite de la main de *Coligni*. On y trouva aussi plusieurs mémoires sur les affaires publiques. Un de ces mémoires avait pour objet d'engager *Charles* à faire la guerre aux Anglais: *Charles IX* fit lire ce mémoire à l'ambassadeur d'Angleterre, qui se plaignait à lui de la trahison faite aux protestans, et qui n'en méprisait que plus la politique de la cour de France. Un autre mémoire montrait les dangers auxquels il exposerait la tranquillité de l'Etat, s'il donnait un apanage à son frère le duc d'*Anjou*; on le montra à ce jeune prince qui regrettait l'amiral. Je ne fais pas, répondit-il après l'avoir lu, si ce mémoire est d'un de mes amis, mais il est sûrement d'un sujet fidelle.

La populace traîna le corps de l'amiral par les rues, et le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa cour à Montfaucon jouir de cet horrible spectacle : quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral sentait mauvais, il répondit comme *Vitellius* : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*

Il alla au parlement accuser l'amiral d'une conspiration, et le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Grève ; les enfans déclarés roturiers et incapables de posséder aucune charge ; sa maison de Châtillon-sur-Loire rasée ; les arbres coupés etc ; et que tous les ans on ferait une procession, le jour de la St Barthélemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration à laquelle l'amiral n'avait pas songé. Malgré cet arrêt, la fille de l'amiral, veuve de *Teligni*, épousa peu de temps après le prince d'*Orange*.

Le parlement avait mis, quelques années auparavant, sa tête à cinquante mille écus ; il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal *Mazarin*. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi Coligni, secundum Bartholomeum.*

Mézerai rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très-permis de douter ; il dit que quelques années auparavant, le gardien du couvent des cordeliers de Xaintes, nommé *Michel Crellet*, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jeté par les fenêtres, et ensuite pendu lui-même.

De nos jours un financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux *Coligni*, y trouva dans le parc, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu comme ne produisant aucun revenu.

(aa) C'était *Henri* duc de Guise, surnommé le *balafre*, fameux depuis par les barricades, et qui fut tué à Blois : il était fils du duc *François*, assassiné par *Polrot*.

(bb) *Frédéric de Gonzague*, de la maison de Mantoue, duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthélemi.

(cc) *Albert de Gondî*, maréchal de Retz, favori de *Catherine de Médicis*. C'était lui qui avait appris à *Charles IX* à jurer et à renier Dieu, comme on disait dans ces temps-là.

(ddd) *Gaspard de Tavanne*, élevé page de *François I.* Il courait dans les rues la nuit de la *St Barthélemi*, criant : *Saignez, saignez ; la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'au mois de mai.* Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son père, étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, et que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : *Quoi ! vous ne me parlez point de la St Barthélemi ?* Je la regarde, répondit le maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.

(ee) *Antoine de Clermont-Renel*, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du baron des *Adrets* et par son propre cousin, *Bussy d'Amboise*.

Le marquis de *Pardaillan* fut tué à côté de lui.

(ff) *Guerchy* se défendit long-temps dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le marquis de *Lavardin* n'eut pas le temps de tirer l'épée.

(gg) *Marillac*, comte de la *Roche-foucauld*, était favori de *Charles IX.* et avait passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le sauver, et lui avait même dit de coucher dans le louvre ; mais enfin il le laissa aller, en disant : *Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.*

Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de *Soubise*. Il s'appelait *Dupont-Quellenc*. Il se défendit très-long-temps, et tomba percé de coups sous les fenêtres de la reine. Comme la femme lui avait intenté un procès pour cause d'impuissance, les dames de la cour allèrent voir son corps nu et tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette cour abominable.

(hh) Voici ce que *Brantôme* ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires. *Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, et voyant aucuns dans le faubourg St Germain qui se remuaient et se sauvaient, il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait, et en tira tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin ; incessamment criait : Tuez, tuez.*

Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le maréchal de *Tessé*, que dans son enfance il avait vu un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de *Charles IX.* Il interrogea ce vieillard sur la *St Barthélemi*, et lui demanda s'il était vrai que le roi eût tiré sur les huguenots. *C'était moi, Monsieur,* répondit le vieillard, *qui chargeais son arquebuse.*

Henri IV dit publiquement, plus d'une fois, qu'après la *St Barthélemi* une nuée de corbeaux était venue se percher sur le

louvre, et que pendant sept nuits le roi, lui et toute la cour entendirent des gémissemens et des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il disait que quelques jours avant les massacres, jouant aux dés avec le duc d'Alençon et le duc de Guise, il vit des gouttes de sang sur la table; que par deux fois il les fit esfluyer, que deux fois elles reparurent, et qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

(ii) On trouve dans les mémoires de *Villeroi* un discours de *Henri III* à un de ses confidens sur la St Barthélemi, où ce prince disculpe *Charles IX* et accuse sa mère et lui-même. *Charles IX*, suivant ce récit, fut entraîné par les sollicitations de sa mère et de son frère, qui lui avouèrent que l'assassinat de *Coligni* s'était commis par leur ordre, et qu'il fallait ou les immoler à l'amiral, ou ordonner le massacre des protestans pour lequel ils avaient d'avance pris des mesures. M. de *Voltaire* ne pouvait admettre ce récit sans rendre *Valois* trop odieux: d'ailleurs cette pièce n'est rien moins qu'authentique.

(kk) De *Caumont*, qui échappa à la St Barthélemi, est le fameux maréchal de *la Force*, qui depuis se fit une si grande réputation, et qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires qui n'ont point été imprimés et qui doivent être encore dans la maison de *la Force*.

Mézeray, dans sa grande histoire, dit que le jeune *Caumont*, son père et son frère, couchaient dans un même lit; que son père et son frère, furent massacrés, et qu'il échappa comme par miracle etc. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont *Mézeray* appuie son récit ne permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte; mais depuis, M. le duc de *la Force* m'a fait voir les mémoires manuscrits de ce même maréchal de *la Force*, écrits de sa propre main. Le maréchal y conte son aventure d'une autre façon; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le maréchal de la Force raconte de la St Barthélemi.

Deux jours avant la St Barthélemi, le roi avait ordonné au parlement de relâcher un officier qui était prisonnier à la conciergerie; le parlement n'en ayant rien fait, le roi avait envoyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, et tirer de force le prisonnier; le lendemain le parlement vint faire ses remontrances au roi: tous ces meilleurs avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à *Charles IX* qu'il avait estropié la justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit; et au commencement du massacre, on persuada d'abord

d'abord aux huguenots que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vu le duc de *Guise* entrer avec des satellites chez l'amiral de *Coligny*, et qui, se glissant dans la foule, avait été témoin de l'assassinat de ce seigneur, courut aussitôt en donner avis au sieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force et ses deux fils logeaient au faubourg St Germain, aussi-bien que plusieurs calvinistes. Il n'y avait point encore de pont qui joignit ce faubourg à la ville. On s'était saisi de tous les bateaux par ordre de la cour, pour faire passer les assassins dans le faubourg. Ce maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord, et avertit M. de *la Force* de son danger. *La Force* était déjà sorti de sa maison; il avait encore eu le temps de se sauver: mais voyant que ses enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent: un nommé *Martin* à leur tête entre dans sa chambre, le désarme lui et ses deux enfans, et lui dit, avec des sermens affreux, qu'il faut mourir. *La Force* lui proposa une rançon de deux mille écus; le capitaine l'accepte: *la Force* lui jure de la payer dans deux jours; et aussitôt les assassins, après avoir tout pillé dans la maison, disent à *la Force* et à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, et leur font retrouffer leur manche droite sur l'épaule: c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière et les amènent dans la ville. Le maréchal de *la Force* assure qu'il vit la rivière couverte de morts: son père, son frère et lui abordèrent devant le louvre; là ils virent égorgé plusieurs de leurs amis, et entr'autres le brave de *Piles*, père de celui qui tua en duel le fils de *Malherbe*. De là le capitaine *Martin* mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits champs; fit jurer à *la Force*, que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats suisses, et alla chercher quelques autres calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux suisses, touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. *La Force* n'en voulut jamais rien faire; il répondit qu'il avait donné sa parole, et qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus; et l'on allait les délivrer au capitaine *Martin*, lorsque le comte de *Coconas* (celui là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à *la Force*, que le duc d'Anjou demandait à lui parler. Aussitôt il fit descendre le

père et les enfans nue tête et sans manteau. *La Force* vit bien qu'on le menait à la mort; il suivit *Cocomas*, en le priant d'épargner ses deux enfans innocens. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appelait *Jacques Nompar*, et qui a écrit ceci éleva la voix, et reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en seraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans sont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-champs; on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie: *Ab! mon père, ab! mon Dieu, je suis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune, convert de leur sang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi: *Je suis mort.* Il se laissa tomber entre son père et son frère, dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les croyant tous morts, s'en allèrent en disant: *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps; il restait un bas de toile au jeune de *la Force*: un marqueur du jeu de paume, du *Verdelet*, voulut avoir ce bas de toile; en le tirant, il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant: *Hélas*, dit-il, *c'est bien dommage; celui-ci n'est qu'un enfant, que peut-il avoir fait?* Ces paroles de compassion obligèrent le petit de *la Force* à lever doucement la tête, et à lui dire tout bas: *Je ne suis pas encore mort; ce pauvre homme lui répondit: Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher, il lui dit: *Levez-vous, ils n'y sont plus;* et lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda: *Qui est ce jeune garçon? C'est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enivré; vous voyez comme il s'est accommodé; je m'en vois bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, et lui demanda trente écus pour sa récompense. De là le jeune de *la Force* se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'arsenal, chez le maréchal de *Biron* son parent, grand-maître de l'artillerie; on le cacha quelque temps dans la chambre des filles; enfin, sur le bruit que la cour le faisait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de page sous le nom de *Beaupuy*.

(II) Plusieurs gentilshommes, attachés à *Henri IV*, furent assassinés dans son appartement: on les y poursuivit jusque dans la chambre de la reine sa femme, sœur de *Charles IX*, qui leur sauva la vie en se jetant entr'eux et les meurtriers. *Henri IV* et le prince de *Condé*, son cousin, furent arrêtés; on les menaça de la mort, et on les força d'abjurer le calvinisme. Les prêtres s'appuyèrent depuis de cette abjuration

pour le traiter de relaps. Des historiens ont rapporté que *Charles IX* et sa mère allèrent à l'hôtel de ville, pour être témoins de l'exécution de *Briquemant* et de *Cavagne*, condamnés à mort, comme complices de la prétendue conspiration qu'on avait la bassesse d'imputer à l'amiral de *Coligny*; et que l'on obligea *Henri IV* et le prince de *Condé* de suivre et d'accompagner le roi.

(mm) On envoya d'abord des courriers aux commandans des provinces, et aux chefs des principales villes pour ordonner le massacre. Quelque temps après on envoya un contre-ordre: et le massacre s'exécuta, malgré ce contre-ordre, dans quelques villes, à Lyon entr'autres, où le parti des *Guises* dominait; mais, dans un grand nombre, les chefs catholiques s'opposèrent à l'exécution de ces ordres: le comte de *Tende*, en Provence; *Gordes* de la maison de *Simiane*, en Dauphiné; *Saint-Hérem*, en Auvergne; *Charni* de la maison de *Chabot*, en Bourgogne; *la Guiche*, à Mâcon; le brave d'*Ortez*, à Bayonne; *Villars*, consul de Nîmes; les évêques d'*Angers*, de *Lisieux* etc. etc. Beaucoup de protestans furent sauvés par leurs parens, par leurs amis, quelques-uns même par des prêtres; de ce nombre fut un *Tronchin*, qui resta plusieurs jours caché à Troyes dans un tonneau, et s'étant retiré à Genève, y a été la tige de la famille de ce nom.

Fin des Notes du Chant second.

C H A N T I I I .

A R G U M E N T .

Le Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III: son caractère. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom du Balafre. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la ligue: d'Aumale en est le héros. Réconciliation de Henri III et de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

QUAND l'arrêt des destins eut, durant quelques jours,
 A tant de cruautés permis un libre cours,
 Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
 Les glaives émouffés manquèrent de victimes;
 Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
 Ouvrit enfin les yeux et vit ses attentats.
 Aisément sa pitié succède à sa furie;
 Il entendit gémir sa voix de sa patrie.
 Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur;
 Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
 Des premiers ans du roi la funeste culture
 N'avait que trop en lui corrompu la nature;
 Mais elle n'avait point étouffé cette voix
 Qui jusque sur le trône épouvante les rois.
 Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
 Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.

Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ;
 Une langueur mortelle en abrégea le cours :
 Dieu déployant sur lui sa vengeance féroce
 Marqua ce roi mourant du sceau de sa colère ;
 Et par son châtement voulut épouvanter
 Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.

Je le vis (a) expirant : cette image effrayante
 A mes yeux attendris semble être encor présente.
 Son sang, à gros bouillons de son corps élançé ,
 Vengeait le sang français par ses ordres versé :
 Il se sentait frappé d'une main invisible ;
 Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
 Plaignit un roi si jeune et si tôt moissonné,
 Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
 Et dont le repentir promettait à la France
 D'un empire plus doux quelque faible espérance.

SOUDAIN du fond du Nord , au bruit de son trépas,
 L'impatient Valois , accourant à grands pas ,
 Vint saisir dans ces lieux , tout fumans de carnage ,
 D'un frère infortuné le sanglant héritage.

LAPologne (b) en ce temps avait, d'un commun choix,
 Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
 Son nom , plus redouté que les plus puissans princes ,
 Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
 C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :
 Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
 Qu'il ne s'attende point que je le justifie ;
 Je lui peux immoler mon repos et ma vie ,
 Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
 Je le plains , je le blâme , et je suis son appui.

SA gloire avait passé comme une ombre légère :
 Ce changement est grand , mais il est ordinaire.
 On a vu plus d'un roi , par un triste retour ,

Vainqueur dans les combats , esclave dans sa cour.
 Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
 Valois reçut des cieux des vertus en partage.
 Il est vaillant, mais faible , et moins roi que soldat ;
 Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
 Ses honteux favoris, flattant son indolence,
 De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance ;
 Au fond de son palais avec lui renfermés,
 Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
 Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;
 Des trésors de la France ils dissipent les restes ;
 Et le peuple accablé , poussant de vains soupirs,
 Gémissait de leur luxe et payait leurs plaisirs.

TANDIS que sous le joug de ses maîtres avides
 Valois pressait l'Etat du fardeau des subsides ,
 On vit paraître Guise, (c) et le peuple inconstant
 Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
 Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
 Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
 Qui mieux que la vertu fait régner sur les cœurs,
 Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

NUL ne fut mieux que lui le grand art de séduire ;
 Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
 Et ne fut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
 Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
 Altier, impérieux, mais souple et populaire,
 Des peuples en public il plaignait la misère,
 Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
 Le pauvre allait le voir et revenait heureux :
 Il savait prévenir la timide indigence ;
 Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence :
 Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait ;
 Terrible et sans retour alors qu'il offensait ;

Téméraire en ses vœux , sage en ses artifices ,
 Brillant par ses vertus et même par ses vices ,
 Connaissant le péril et ne redoutant rien ,
 Heureux guerrier , grand prince et mauvais citoyen.

QUAND il eut quelque temps essayé sa puissance ,
 Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance ,
 Il ne se cacha plus , et vint ouvertement
 Du trône de son roi briser le fondement.
 Il forma dans Paris cette ligue funeste ,
 Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
 Monstre affreux , qu'ont nourri les peuples et les grands ,
 Engraissé de carnage et fertile en tyrans.

LA France dans son sein vit alors deux monarques :
 L'un n'en possédait plus que les frivoles marques ;
 L'autre inspirant par-tout l'espérance ou l'effroi ,
 A peine avait besoin du vain titre de roi.

VALOIS se réveilla du sein de son ivresse.
 Ce bruit , cet appareil , ce danger qui le presse ,
 Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
 Mais du jour importun ses regards éblouis
 Ne distinguèrent point au fort de la tempête
 Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête ;
 Et bientôt fatigué d'un moment de réveil ,
 Las et se rejetant dans les bras du sommeil ,
 Entre ses favoris et parmi les délices ,
 Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
 Je lui restais encore , et tout prêt de périr ,
 Il n'avait plus que moi qui pût le secourir :
 Héritier après lui du trône de la France ,
 Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense :
 J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
 Je courais le sauver ou me perdre avec lui.

MAIS Guise trop habile, et trop savant à nuire,
 L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.
 Que dis-je? il obligea Valois à se priver
 De l'unique soutien qui le pouvait sauver.
 De la religion le prétexte ordinaire
 Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
 Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé
 Ranima son courroux encor mal étouffé.
 Il leur représentait le culte de leurs pères,
 Les derniers attentats des sectes étrangères,
 Me peignait ennemi de l'Eglise et de Dieu:
 " Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu;
 " Il fuit d'Elisabeth les dangereux exemples;
 " Sur vos temples détruits il va fonder ses temples;
 " Vous verrez dans Paris ses prêches criminels. (d)"

Tout le peuple à ces mots trembla pour ses autels.
 Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée.
 La ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
 Vient de la part de Rome annoncer à son roi
 Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
 Hélas! le roi trop faible obéit sans murmure:
 Et lorsque je volais pour venger son injure,
 J'apprends que mon beau-frère, à la ligue soumis,
 S'unissait pour me perdre avec ses ennemis,
 De soldats malgré lui couvrait déjà la terre,
 Et par timidité me déclarait la guerre.
 Je plains sa faiblesse, et sans rien ménager,
 Je cours le combattre au lieu de le venger.
 De la ligue, en cent lieux, les villes alarmées
 Contre moi dans la France enfantaient des armées:
 Joyeuse avec ardeur venait fondre sur moi,
 Ministre impétueux des faiblesses du roi.
 Guise, dont la prudence égalait le courage,

Disperfait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les déliai tous et tentai les hasards.

JE cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. (e)
Vous savez sa défaite et sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.

NON, jé ne reçois point vos modestes refus :
NON, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse et son trépas :
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre,
Et peut-être je suis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.

DE tous les favoris qu'idolâtrait Valois, (f)
Qui flattaient sa mollesse et lui donnaient des lois,
Joyeuse, né d'un sang chez les Français infigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; et si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.

Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,

Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
 Leurs armes éclataient du feu des diamans ,
 De leurs bras énérvés frivoles ornemens .
 Ardens , tumultueux , privés d'expérience ,
 Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
 Orgueilleux de leur pompe , et fiers d'un camp nombreux ,
 Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux .

D'UN éclat différent mon camp frappait leur vue ,
 Mon armée en silence à leurs yeux étendue
 N'offrait de tous côtés que farouches soldats ,
 Endurcis aux travaux , vieillis dans les combats ,
 Accoutumés au sang et couverts de blessures ;
 Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures .
 Comme eux vêtu sans pompe , armé de fer comme eux ,
 Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ;
 Comme eux , de mille morts affrontant la tempête ,
 Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête .
 Je vis nos ennemis vaincus et renversés ,
 Sous nos coups expirans , devant nous dispersés :
 A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée ,
 Qui du sang espagnol eût été mieux trempée .

IL le faut avouer , parmi ces courtisans
 Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans ,
 Aucun ne fut percé que de coups honorables :
 Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables ,
 Ils voyaient devant eux avancer le trépas ,
 Sans détourner les yeux , sans reculer d'un pas .
 Des courtisans français tel est le caractère :
 La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
 De l'ombre du repos ils volent aux hafards ;
 Vils flatteurs à la cour , héros aux champs de Mars .

POUR moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse ,
 J'ordonnais , mais en vain , qu'on épargnât Joyeuse ;

Je l'aperçus bientôt porté par des foldats,
 Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.
 Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
 Des baisers du zéphyre et des pleurs de l'aurore,
 Brille un moment aux yeux et tombe avant le temps
 Sous le tranchant du fer ou sous l'effort des vents.

MAIS pourquoi rappeler cette triste victoire ?
 Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
 Les cruels monumens de ces affreux succès ! (g)
 Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
 Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
 Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

CE malheureux combat ne fit qu'approfondir
 L'abyme dont Valois voulait en vain sortir.
 Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce ;
 Paris fut moins soumis, la ligue eut plus d'audace ;
 Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
 Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
 Guise (b) dans Vimori, d'une main plus heureuse,
 Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
 Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
 Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
 Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
 Valois vit triompher son superbe adverfaire,
 Qui, toujours insultant à ce prince abattu,
 Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

LA honte irrite enfin le plus faible courage :
 L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
 Il voulut, d'un sujet réprimant la fierté,
 Essayer dans Paris sa faible autorité.
 Il n'en était plus temps : la tendresse et la crainte
 Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :

Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
 Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
 On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes;
 Tout bourgeois eff' soldat, tout Paris est en armes:
 Mille remparts naissans, qu'un instant a formés,
 Menacent de Valois les gardes enfermés.

GUISE (*i*) tranquille et fier au milieu de l'orage,
 Précipitait du peuple ou retenait la rage,
 De la fédition gouvernait les ressorts,
 Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
 Tout le peuple au palais courait avec furie:
 Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie:
 Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
 Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
 Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
 Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.

ENFIN Guise attenta, quel que fût son projet,
 Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.
 Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre
 A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
 Guise, en ses grands desseins dès ce jour affermi,
 Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi;
 Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
 S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
 Enfin, maître absolu d'un peuple révolté,
 Le cœur plein d'espérance et de témérité,
 Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
 Adoré des Français, secondé de ses frères,
 Ce sujet (*k*) orgueilleux crut ramener ces temps
 Où de nos premiers rois les lâches descendans,
 Déchus presqu'en naissant de leur pouvoir suprême,
 Sous un froc odieux cachaient leur diadème,

Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.

VALOIS, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états :
On proposa des lois qu'on n'exécuta pas ;
De mille députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

AU milieu des états, Guise avec arrogance
De son prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône ; et sûr de ses projets,
Crut dans ses députés voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue ;
Lorsque las de le craindre et las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger et régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère ;
Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue.
Le roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé, (1)
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle et tout sanglant semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.

BIENTOT ce bruit affreux se répand dans Paris.
 Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
 Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
 Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
 Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
 L'Eglise à soutenir et son père à venger.
 De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
 Mayenne à la vengeance anime leur colère,
 Et plus par intérêt que par ressentiment,
 Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

MAYENNE(*m*) dès long-temps nourri dans les alarmes,
 Sous le superbe Guise avait porté les armes; (*n*)
 Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins;
 Le sceptre de la ligue a passé dans ses mains.
 Cette grandeur sans bornes, à ses désirs si chère,
 Le console aisément de la perte d'un frère; (*o*)
 Il servait à regret, et Mayenne aujourd'hui
 Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
 Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
 Il fait, par une heureuse et sage politique,
 Réunir sous ses lois mille esprits différens,
 Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
 Il connaît leurs talens, il fait en faire usage. (*p*)
 Souvent du malheur même il tire un avantage.
 Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
 Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
 Voilà quel est Mayenne et quelle est sa puissance.
 Autant la ligue altière espère en sa prudence,
 Autant le jeune Aumale (*q*) au cœur présomptueux
 Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
 D'Aumale est du parti le bouclier terrible.
 Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
 Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
 Est l'ame de la ligue, et l'autre en est le bras.

CEPENDANT des Flamands l'oppresseur politique, (r)
 Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
 Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
 Ce roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
 Philippe, (s) de Mayenne embrassant la querelle,
 Soutient de nos rivaux la cause criminelle;
 Et Rome, (t) qui devait étouffer tant de maux,
 Rome de la discorde allume les flambeaux.
 Celui qui des chrétiens se dit encor le père
 Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.

DES deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
 Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
 Enfin roi sans sujets, poursuivi sans défense,
 Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
 Il m'a cru généreux, et ne s'est point trompé:
 Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé;
 Un danger si pressant a fléchi ma colère;
 Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère:
 Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,
 Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
 Je suis venu vers lui sans traité, sans otage: (u)
 Votre fort, ai-je dit, est dans votre courage:
 Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
 Alors un noble orgueil a rempli ses esprits:
 Je ne me flatte point d'avoir pu dans son ame
 Verser par mon exemple une si belle flamme;
 Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu:
 Il gémit du repos qui l'avait abattu.
 Valois avait besoin d'un destin si contraire;
 Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire.

TELS étaient de Henri les sincères discours.
 Des Anglais cependant il presse le secours:
 Déjà du haut des murs de la ville rebelle,

La voix de la victoire en son camp le rappelle;
Mille jeunes anglais vont bientôt sur ses pas
Fendre le fein des mers et chercher les combats.

ESSEX (x) est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence;
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

HENRI ne l'attend point; ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à son départ s'apprête:
Allez, lui dit la reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre;
A vos soins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la ligue expirer sous vos coups!
L'Espagne sert Mayenne, et Rome est contre vous;
Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté;
De Sixte et de Philippe abaissez la fierté.

PHILIPPE de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit dompter l'univers.

SIXTE (y) au trône élevé du fein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière.
Le pâtre de Montalte est le rival des rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lois;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,

Il pense affermir tout, jusqu'à Philippe même.
 Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
 Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
 Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
 Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

VOILA les ennemis que vous devez braver.
 Contre moi l'un et l'autre osèrent s'élever.
 L'un combattant en vain l'Anglais et les orages,
 Fit voir à l'océan (x) sa fuite et ses naufrages;
 Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint;
 L'autre se tait dans Rome, et m'estime et me craint.

SUIVEZ donc, à leurs yeux, votre noble entreprise.
 Si Mayenne est dompté, Rome fera soumise:
 Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
 Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
 Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
 C'est à vous d'allumer ou d'éteindre sa foudre.

Fin du troisième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(a) IL fut toujours malade depuis la St Barthélemi, et mourut environ deux ans après, le 30 mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

Henri IV fut témoin de la mort de Charles IX. Ce prince, dont il avait reçu tant d'outrages, le fit appeler peu d'heures avant de mourir: il lui recommanda sa femme et sa fille comme à l'héritier naturel de la couronne, et à un prince dont il connaissait la grandeur d'ame et la bonne foi. Il l'avertit ensuite de se défier de... (mais il prononça ce nom et quelques paroles qui suivirent, de manière à n'être pas entendues de ceux qui étaient dans la chambre.) *Monsieur, il ne faut pas dire cela*, dit la reine-mère qui était présente. *Pourquoi ne pas le dire?* répondit Charles IX; *cela est vrai.* Il est vraisemblable que c'est de Henri III qu'il parlait. Il connaissait tous ses vices, et l'avait pris en horreur depuis qu'il l'avait vu retarder son départ pour la Pologne, dans l'espérance de sa mort prochaine.

(b) La réputation qu'il avait acquise à Jarnac et à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier prince de la race des Jagellons.

(c) Henri de Guise le balafra, né en 1550, de François de Guise et d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la ligue, formé par le cardinal de Lorraine son oncle, du temps du concile de Trente, et entamé par François son père.

(d) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêche* dans un poème épique. Il répondit que tout peut y entrer, et que l'épithète de *criminels* relève l'expression de *prêche*.

Il y avait dans les anciennes éditions:—

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause en ce jour protégea la justice:
Je combattis Joyeuse, il fut vaincu; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Contras;
Et ma brave noblesse, à vaincre accoutumée,
Diffipa devant moi cette innombrable armée.

(e) Anne duc de Joyeuse donna la bataille de Contras

contre *Henri IV*, alors roi de Navarre, le 20 octobre 1587. On comparait son armée à celle de *Darius*, et l'armée de *Henri IV* à celle d'*Alexandre*. *Joyeuse* fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie, nommés *Bordeaux* et *Descentiers*.

(f) Il avait épousé la sœur de la femme de *Henri III*. Dans son ambassade à Rome, il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour, ayant fait attendre trop long-temps les deux secrétaires d'Etat dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire.

(g) Dans les premières éditions :

Des succès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'est encor teint que du sang des François.

Mais l'auteur a senti qu'on ne devait pas faire rimer
fois avec *François* qu'on prononce *Français*.

(h) Dans le même temps que l'armée du roi était battue à Coutras, le duc de *Guise* faisait des actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuse de réîtres venus au secours de *Henri IV*; et après les avoir harcelés et fatigués long-temps, il les défit au village d'Anneau.

(i) Le duc de *Guise*, à cette journée des barricades, se contenta de renvoyer à *Henri III* ses gardes, après les avoir désarmés.

(k) Le cardinal de *Guise*, l'un des frères du duc de *Guise*, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais coixent qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Mme de *Montpensier*, sœur des *Guises*, voulait qu'on se servit de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de *Henri III*; c'étaient trois couronnes, avec ces mots : *Manet ultima celo*; auxquels les ligueurs substituèrent ceux-ci : *Manet ultima claustro*. On connaît aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du louvre :

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera mutat ;
Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuscrits de feu M. le président de *Mesmes* :

Valois qui les dames n'aime,
Deux couronnes posséda.

Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grâce à ces heureux travaux:
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

(1) Le duc de *Guise* fut tué le vendredi 23e décembre de l'an 1588, à 8 heures du matin. Les historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'antichambre du roi, parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la cour; c'était Mme de *Noirmoutier*, selon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort disent que ce prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il aperçut. D'*Aubigné* rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'*Espinac*, archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci, qui en même temps se douta de quelque chose, lui dit en présence de *Larchant*, capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait: *Cet habit est bien léger au temps qui court; vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles, prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduisait à un cabinet dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait; dans le moment plusieurs de ces gascous, qu'on nommait les *Quarante-cinq*, le percent avec des poignards que le roi leur avait distribués lui-même.

Les assassins étaient *la Bastide*, *Monfury*, *Saint-Malin*, *Saint-Gaudin*, *Saint-Capauel*, *Halfrenas*, *Herbelade*, avec *Lognac* leur capitaine. *Monfury* fut celui qui donna le premier coup; il fut suivi de *Lognac*, de *la Bastide*, de *Saint-Malin* etc. qui se jetèrent en même temps sur le duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, et qui fut la première teinte de son sang. Quelques lorrains en passant par Blois ont baïsé cette pierre, et la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardinal de *Guise*, qui fut aussi tué à Blois: il est aisé d'en voir la raison; c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage.

(m) Le duc de *Mayenne*, frère puîné du *balafre*, tué à Blois, avait été long-temps jaloux de la réputation de son

ainé. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

(n) On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers, que l'auteur a retranchés, parce qu'ils rendaient le duc de *Mayenne* trop petit.

Mais Paris occupé d'un nom si glorieux,
Sur un chef moins connu n'arrêtait point ses yeux;
Et ce guerrier si craint, que tout un peuple adore,
Si Guise était vivant, ne ferait rien encore.
Il succède etc.

(o) On lit dans la grande histoire de *Mézeray*, que le duc de *Mayenne* fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au duc de *Mayenne*, caractère naturel à un ambitieux, et sur-tout à un chef de parti.

(p) Dans l'édition de 1723 on lisait:

Mais souvent il se trompe à force de prudence;
Il est irrésolu par trop de prévoyance;
Moins agissant qu'habile, et souvent la lenteur
Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.

(q) Le chevalier d'*Aumale*, frère du duc d'*Aumale*, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des forties pendant le siège de Paris, et inspirait aux habitans sa valeur et sa confiance.

(r) Dans l'édition de 1723 il y avait :

Voilà quel est *Mayenne* et quelle est sa puissance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France;
L'ennemi de l'Europe, et le vôtre et le mien,
Ce roi dont l'artifice est le plus grand foutien,
Philippe avec ardeur embrassant sa querelle,
Soutient des révoltés la cause criminelle;
Et Rome qui devait etc.

(s) *Philippe II*, roi d'Espagne, fils de *Charles-Quint*. On l'appelait le démon du midi, *DAEMONIUM MERIDIANUM*, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'infante *Claire Eugénie*, ou à quelque prince de sa famille.

(t) La cour de Rome, gagnée par les *Guises*, et son-

mise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. *Grégoire XIII* secourut la ligue d'hommes et d'argent, et *Sixte-Quint* commença son pontificat par les excès les plus grands, et heureusement les plus inutiles, contre la maison royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

(u) *Henri IV*, alors roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir *Henri III*, suivi d'un page seulement malgré les défiances et les prières de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde *St Barthélemi*.

(x) *Robert d'Evreux*, comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'*Elisabeth* pour lui, et par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols, et les avait battus plus d'une fois sur mer. La reine *Elisabeth* l'envoya effectivement en France en 1590 au secours de *Henri IV*, à la tête de cinq mille hommes.

(y) *Sixte-Quint*, né aux Grottes, dans la Marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron nommé *Peretti*, homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier, il assomma de coups le neveu de son provincial, et se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, et fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal, il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape *Pie V* contre la reine *Elisabeth*; cependant il eslimait cette reine, et l'appelait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(z) Cet événement était tout récent; car *Henri IV* est supposé voir secrètement *Elisabeth* en 1589, et c'était l'année précédente que la grande flotte de *Philippe II*, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral *Dracke*, et dispersée par la tempête.

On a fait, dans un journal de Trévoux, une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la reine *Elisabeth* de croire que Rome est complaisante pour les puissances, puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais la critique ne songeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre *Henri VIII*, que parce qu'il craignait davantage l'empereur *Charles-Quint*. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, défavoué et condamné par la plupart de ses confrères, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.

Fin des Notes et Variantes du Chant troisième.

CHANT IV.

ARGUMENT.

D'Aumale était prêt de se rendre maître du camp de Henri III lorsque le héros, revenant d'Angleterre, combat les ligueurs et fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La discorde y trouve la Politique; elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le parlement et arme les moines. On livre à la main du bourreau des magistrats qui tenaient pour le parti des rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
 Et pesant à loisir de si grands intérêts,
 Ils épuisaient tous deux la science profonde
 De combattre, de vaincre et de régir le monde,
 La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans
 Les drapeaux de la ligue abandonnés aux vents.

VALOIS, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
 Du destin des combats craignait l'incertitude.
 A ses desseins flottans il fallait un appui;
 Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
 Par ces retardemens les ligueurs s'enhardirent;
 Des portes de Paris leurs légions sortirent:
 Le superbe d'Aumale, et Nemours et Brissac,
 Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillae,

D'un coupable parti défenseurs intrépides,
 Epouvantaient Valois de leurs succès rapides :
 Et ce roi , trop souvent sujet au repentir,
 Regrettait le héros qu'il avait fait partir. (a)

P A R M I ces combattans, ennemis de leur maître,
 Un frère (1) de Joyeuse osa long-temps paraître.
 Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
 Du siècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour;
 Vieux, pénitent, courtisan, solitaire,
 Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
 Du pied des saints autels, arrosés de ses pleurs,
 Il courut de la ligue animer les fureurs,
 Et plongea dans le sang de la France éplorée
 La main qu'à l'Éternel il avait consacrée.

M A I S de tant de guerriers, celui dont la valeur
 Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
 Dont le cœur fut plus fier et la main plus fatale,
 Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale,
 Vous né du sang lorrain, si fécond en héros,
 Vous ennemi des rois, des lois et du repos.
 La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne.
 Avec eux sans relâche il fond dans la campagne :
 Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
 A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
 Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
 Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
 Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
 D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
 Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
 D'un vol précipité fendant les vastes nues,
 Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
 Dans le bois, sur les prés déchirent les troupeaux,

Et

Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

DEJA plein d'espérance et de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la surprise augmentaient les alarmes :
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes.
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître ;
Mornay qui précédait le retour de son maître
Voyait déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris ;
Il court, il aperçoit dans un désordre extrême
Les soldats de Valois et ceux de Bourbon même :
" Juste Ciel, est-ce ainsi que vous nous attendiez ?
" Henri va vous défendre, il vient et vous fuyez !
" Vous fuyez, compagnons ! " Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole
Le fondateur de Rome, opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri les Français se rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient :
Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons sous ses yeux.

HENRI dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête ;
Il combat, on le fuit, il change les destins ;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent ;
La victoire revient, les ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.

C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
 Des siens épouvantés les troupes fugitives;
 Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
 La voix du grand Henri précipite leurs pas :
 De son front menaçant la terreur les renverse ;
 Leur chef les réunit , la crainte les disperse.
 D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
 Tel que du haut d'un mont de frimats couronné ,
 Au milieu des glaçons et des neiges fondues ,
 Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.

MAIS que dis-je ? il s'arrête, il montre aux assiégeans,
 Il montre encor ce front redouté si long-temps.
 Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage :
 Honteux de vivre encore il revole au carnage ;
 Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
 Mais d'ennemis bientôt il est environné.
 La mort allait punir son audace fatale.

LA Discorde le vit et trembla pour d'Aumale :
 La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
 Elle s'élève en l'air et vole à son secours.
 Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable
 Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
 Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
 Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
 O fille de l'enfer, Discorde inexorable,
 Pour la première fois tu parus secourable.
 Tu sauvas un héros, tu prolongeas son sort,
 De cette même main, ministre de la mort,
 De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
 Qui jamais jusque-là n'épargna ses victimes.
 Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
 Sanglant, convert de coups qu'il n'avait point sentis.

Elle applique à ses maux une main salutaire ;
 Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
 Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
 De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
 Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
 Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ;
 A ses crimes secrets il fait servir son bras,
 Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.

HENRI fait profiter de ce grand avantage,
 Dont le fort des combats honora son courage.
 Des momens dans la guerre il connaît tout le prix ;
 Il presse au même instant ses ennemis surpris :
 Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;
 Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
 Valois, plein d'espérance et fort d'un tel appui,
 Donne aux soldats l'exemple et le reçoit de lui ;
 Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
 La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.

Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux ;
 Et bientôt la Terreur qui marche devant eux,
 Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
 A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
 Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
 Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :
 Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
 Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
 Chacun plaint le présent et craint pour l'avenir ;
 Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
 On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre ;
 Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre ; (b)
 Tant le faible vulgaire, avec légèreté,
 Fait succéder la peur à la témérité !

MAYENNE en frémissant voit leur troupe éperdue.
Cent desseins partageaient son ame irrésolue ,
Quand soudain la Discorde aborde ce héros ,
Fait siffler ses serpens et lui parle en ces mots :

DIGNE héritier d'un nom redoutable à la France ,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance ,
Toi nourri sous mes yeux et formé sous mes lois ,
Entends ta protectrice et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille et volage ,
Dont un faible malheur a glacé le courage ;
Leurs esprits sont à moi , leurs cœurs sont dans mes mains ;
Tu les verras bientôt , secondant nos desseins ,
De mon fiel abreuvés , à mes fureurs en proie ,
Combattre avec audace et mourir avec joie.

LA Discorde aussitôt , plus prompte qu'un éclair ,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble et les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes ;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité ,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté ,
Les épis renversés sur la terre languissent ;
Le ciel s'en obscurcit , les astres en pâlisent ;
Et la foudre en éclats , qui gronde sous ses pieds ,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

UN tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

ROME enfin se découvre à ses regards cruels ;
Rome jadis son temple et l'effroi des mortels ;
Rome dont le destin dans la paix , dans la guerre ,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les rois :

L'univers fléchissait sous son aigle terrible :
 Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible ;
 On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs ,
 Gouverner les esprits et commander aux cœurs :
 Ses avis sont ses lois , ses décrets sont ses armes.

PRES de ce capitolé où régnaient tant d'alarmes ,
 Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars ,
 Un pontife est assis au trône des Césars ;
 Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
 Les tombeaux des Catons et la cendre d'Émile.
 Le trône est sur l'autel , et l'absolu pouvoir
 Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

LA , Dieu même a fondé son Eglise naissante , (c)
 Tantôt persécutée et tantôt triomphante ;
 Là , son premier apôtre avec la vérité
 Conduisit la candeur et la simplicité.
 Ses successeurs heureux quelque temps l'imitèrent ,
 D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
 Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
 La pauvreté soutint leur austère vertu ,
 Et jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien désire ,
 Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
 Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
 Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.

ROME , depuis ce temps puissante et profanée ,
 Aux conseils des méchans se vit abandonnée ;
 La trahison , le meurtre et l'empoisonnement
 De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
 Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire
 Placèrent sans rougir l'inceste et l'adultère ;
 Et Rome , qu'opprimait leur empire odieux ,
 Sous ses tyrans sacrés regretta ses faux Dieux.

On écouta depuis de plus sages maximes;
 On fut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes; (d)
 (e) De l'Eglise et du peuple on régla mieux les droits.
 Rome devint l'arbitre et non l'effroi des rois;
 Sous l'orgueil imposant du triple diadème,
 La modeste vertu reparut d'elle-même.
 Mais l'art de ménager le reste des humains
 Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

SIXTE alors était roi de l'Eglise et de Rome. (3)
 Si pour être honoré du titre de grand-homme,
 Il suffit d'être faux, austère et redouté,
 Au rang des plus grands rois Sixte fera compté.
 Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices:
 Il fut cacher quinze ans ses vertus et ses vices.
 Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
 Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
 Au fond du vatican régnait la Politique,
 Fille de l'intérêt et de l'ambition,
 Dont naquirent la fraude et la séduction.
 Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
 Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
 Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
 Par ses déguisemens, à toute heure elle abuse
 Les regards éblouis de l'Europe confuse:
 Le mensonge subtil qui conduit ses discours, (e)
 De la vérité même empruntant le secours,
 Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
 Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
 Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;

Avec un ris malin la flatte, la careffe ;
 Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse,
 Je ne suis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux,
 Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux ;
 Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
 Confondait dans mes lois les lois de son Eglise.
 Je parlais, et soudain les rois humiliés
 Du trône en frémissant descendaient à mes pieds ;
 Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres ;
 Du haut du vatican je lançais les tonnerres ;
 Je tenais dans mes mains la vie et le trépas ;
 Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
 Cet heureux temps n'est plus. Le sénat (4) de la France
 Eteint presque en mes mains les foudres que je lance ;
 Plein d'amour pour l'Eglise, et pour moi plein d'horreur,
 Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur ; (5)
 C'est lui qui le premier, démasquant mon visage,
 Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
 Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
 Le séduire lui-même, ou du moins le punir !
 Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
 Commençons par la France à ravager la terre ;
 Que le prince et l'Etat retombent dans nos fers :
 Elle dit, et soudain s'élançe dans les airs.

LOIN du faste de Rome et des pompes mondaines, (f)
 Des temples consacrés aux vanités humaines,
 Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
 L'humble Religion se cache en des déserts.
 Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
 Et cependant son nom, profané dans le monde,
 Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
 Le bandeau du vulgaire et le mépris des grands.
 Souffrir est son destin, bénir est son partage :

Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
 Sans ornement, fans art, belle de ses attraits,
 Sa modeste beauté se dérobe à jamais
 Aux hypocrites yeux de la foule importune,
 Qui court à ses autels adorer la fortune.

SON ame pour Henri brûlait d'un saint amour ;
 Cette fille des cieus fait qu'elle doit un jour,
 Vengeant de ses autels le culte légitime,
 Adopter pour son fils ce héros magnanime :
 Elle l'en croyait digne, et ses ardens soupirs
 Hâtaient cet heureux temps, trop lent pour ses désirs.
 Soudain la Politique et la Discorde impie (g)
 Surprennent en secret leur auguste ennemie.
 Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs :
 Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
 Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure,
 De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
 Prennent ses vêtemens respectés des humains,
 Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

D'UN air insinuant l'adroite Politique
 Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique ;
 C'est là que s'assembloient ces sages révéérés,
 Des vérités du ciel interprètes sacrés,
 Qui des peuples chrétiens arbitres et modèles,
 A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
 Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
 Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
 Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
 Du monstre déguisé la voix enchanteresse
 Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
 Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
 Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
 De l'avare en secret la voix lui fut vendue :

Par un éloge adroit le savant enchanté,
 Pour prix d'un vain encens, trahit la vérité:
 Menacé par sa voix le faible s'intimide.

ON s'affemle en tumulte, en tumulte on décide.
 Parmi les cris confus, la dispute et le bruit,
 De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit. (6)
 Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie:
 " L'Eglise fait les rois, les absout, les châtie;
 „ En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa loi;
 „ Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
 „ Sermons (6) jadis sacrés, nous brisons votre chaîne."

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
 Trace en lettres de sang ce décret odieux.
 Chacun jure par elle et signe sous ses yeux. (7)

SOUDAIN elle s'envole, et d'église en église
 Annonce aux factieux cette grande entreprise;
 Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François,
 Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
 Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères,
 De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
 De la Religion reconnaissez les traits,
 Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
 C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle.
 Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
 Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
 Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
 Il est temps de sortir de l'ombre de vos temples:
 Allez d'un zèle saint répandre les exemples;
 Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
 Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur roi.
 Songez que de Lévi la famille sacrée, (8)
 Du ministère saint par Dieu même honorée,

Mérita cet honneur, en portant à l'autel
 Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
 Que dis-je? où font ces temps, où font ces jours prospères,
 Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères?
 C'était vous, Prêtres saints, qui conduisiez leurs bras;
 Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
 J'ai nagé dans le sang; que le sang coule encore.
 Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.

LE monstre au même instant donne à tous le signal,
 Tous sont empoisonnés de son venin fatal;
 Il conduit dans Paris leur marche solennelle;
 L'étendard (9) de la croix flottait au milieu d'elle.
 Ils chantent, et leurs cris dévots et furieux
 Semblent à leur révolte associer les ciens.
 On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
 Les imprécations aux prières publiques.
 Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
 Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras;
 Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
 Dans les murs de Paris cette infame milice
 Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
 Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

MAYENNE, qui de loin voit leur folle entreprise,
 La méprise en secret, et tout haut l'autorise;
 Il fait combien le peuple avec soumission
 Confond le fanatisme et la religion;
 Il connaît ce grand art, aux princes nécessaire,
 De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire.
 A ce pieux scandale enfin il applaudit;
 Le sage s'en indigne et le soldat en rit:
 Mais le peuple excité, jusques aux ciens envoie
 Des cris d'emportement, d'espérance et de joie;

Et comme à son audace a succédé la peur,
 La crainte en un moment fait place à la fureur.
 Ainsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
 Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

LA Discorde (10) a choisi seize séditions,
 Signalés par le crime entre les factieux.
 Ministres insolens de leur reine nouvelle,
 Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ;
 L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
 Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
 Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
 Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse ;
 Et jusque sous le dais par le peuple portés,
 Mayenne en frémissant les voit à ses côtés :
 Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
 Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices. (11)
 Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
 De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
 Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
 S'élève en bouillonnant sur la face des ondes ;
 Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens,
 Qui changent les cités en de funestes champs,
 Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent,
 Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

DANS ces jours de tumulte et de sédition,
 Thémis résistait seule à la contagion ;
 La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
 Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance ;
 Son temple était sans tache, et la simple équité
 Auprès d'elle en fuyant cherchait sa sûreté.

IL était dans ce temple un sénat vénérable,
 Propice à l'innocence, au crime redoutable,

Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appui,
 Marchait d'un pas égal entre son peuple et lui ;
 Dans l'équité des rois sa juste confiance
 Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
 Le seul bien de l'Etat fait son ambition ;
 Il hait la tyrannie et la rebellion :
 Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
 De la soumission distingue l'esclavage ;
 Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer ,
 Connaît Rome, l'honneur, et la fait réprimer.

DES tyrans de la ligue une affreuse cohorte
 Du temple de Thémis environne la porte :
 Bussy les conduisait ; ce vil gladiateur, (i)
 Monté par son audace à ce coupable honneur,
 Entre, et parle en ces mots à l'auguste assemblée,
 Par qui des citoyens la fortune est réglée :

- “ MERCENAIRES appuyés d'un dédale de lois ,
 „ Plébéiens, qui pensez être tuteurs des rois ,
 „ Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales
 „ Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales ;
 „ Timides dans la guerre et tyrans dans la paix,
 „ Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.
 „ Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
 „ Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
 „ Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;
 „ Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.
 „ Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute,
 „ Ces mots de *plein pouvoir*, qu'on hait et qu'on redoute.
 „ Jugez au nom du peuple, et tenez au sénat
 „ Non la place du roi, mais celle de l'Etat.
 „ Imitiez la sorbonne, ou craignez ma vengeance.

LE sénat répondit par un noble silence.

Tels dans les murs de Rome abattus et brûlans,
 Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans
 Attendaient fièrement, sur leur siège immobiles,
 Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
 Bussy plein de fureur, et non pas sans effroi,
 Obéissez, dit-il, Tyrans, ou suivez-moi.....
 Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
 Ce chef d'un parlement, juste autant qu'intrépide;
 Il se présente aux Seize, il demande des fers,
 Du front dont il aurait condamné ces pervers. (12)
 On voit auprès de lui les chefs de la justice,
 Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
 Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
 Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains. (13)

MUSE, redites-moi ces noms chers à la France,
 Consacrez ces héros qu'opprima la licence,
 Le vertueux de Thou, (14) Molé, Scarron, Bayeul;
 Potier, cet homme juste, et vous, jeune Longueuil,
 Vous en qui, pour hâter vos belles destinées,
 L'esprit et la vertu devançaient les années;
 Tout le sénat enfin, par les Seize enchaîné,
 A travers un vil peuple, en triomphe est mené
 Dans cet affreux (15) château, palais de la vengeance,
 Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
 Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat;
 La sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat.
 Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables?
 Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables?
 Qui sont ces magistrats que la main d'un bourreau,
 Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau?
 Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
 Brissot, (16) Larcher, Tardif, honorables victimes,
 Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :

134 LA HENRIADE. CHANT IVe.

Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.

CEPENDANT la Discorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier et content, sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile ;
Dans ces murs tout sanglans, des peuples malheureux
Unis contre leur prince et divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout le débris, le carnage et les morts.

Fin du quatrième Chant.

(1) Joyeux
Un
du cou
il s'im
souven
de fièr
contre
Langue
son acc
étant a
peuple
ne par
Cette
il mo
(2)
(3) J
bien l'i
mondém
la pag
(4) l
la bull
Ou co
de la pr
la bull
régnant
teutic u
(5) O
et M.
frappé
exigea
(6)
de Par
que les
pouvaie
doyen,

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

(1) *HENRI*, comte de Bouchage, frère puîné du duc de *Joyeuse*, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit capucin sous le nom de frère *Ange*. Depuis il quitta son froc, et prit les armes contre *Henri IV*. Le duc de *Mayenne* le fit gouverneur du Languedoc, duc et pair et maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le roi; mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé: *Mon cousin*, lui dit *Henri IV*, ces gens-ci me paraissent fort aisés de voir ensemble un apostat et un renégat. Cette parole du roi fit rentrer *Joyeuse* dans son couvent, où il mourut.

(2) Voyez l'histoire des papes.

(3) *Sixte-Quint*, étant cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelait communément *l'âne d'Ancone*. On fait avec quel artifice il obtint la papauté, et avec quelle hauteur il régna.

(4) En 1570 le parlement donna un fameux arrêt contre la bulle *IN COENA DOMINI*.

On connaît ses remontrances célèbres sous *Louis XI*, au sujet de la pragmatique sanction; celles qu'il fit à *Henri III* contre la bulle scandaleuse de *Sixte-Quint*, qui appelait la maison régnante *génération bâtarde* etc. et sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

(5) On a souvent appliqué ce vers à l'auteur de la *Henriade*; et *M. Wirchter* l'avait mis pour légende à la médaille qu'il a frappée. Cette médaille est fort rare, parce qu'à Genève l'on exigea de *M. Wirchter* de supprimer la légende.

(6) Le 17 de janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, et pouvaient légitimement faire la guerre au roi. *Le Fevre*, doyen, et quelques-uns des plus sages se refusèrent de signer.

Depuis, dès que la forbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres religieux, qui, comme la forbonne, s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté ?

(7) Nous avons cru devoir imprimer ici le décret de la forbonne, qui ne se trouve que dans des livres qu'on ne lit plus.

DECRET DE LA FACULTE' DE PARIS CONTRE
HENRI III.

Responsum facultatis theologicæ Parisiensis.

Anno Domini millesimo quingentesimo octogesimo nono, die septima mensis januarii, sacratissima theologia facultas Parisiensis congregata fuit apud collegium sorbonæ, post publicam supplicationem omnium ordinum dictæ facultatis, et missam de sancto Spiritu ibidem celebratam postulantis clarissimis DD. Praefecto, fidelibus, consulibus, et catholicis civibus, oblato publico instrumento et tabellis per eorundem actuarium obsignatis et publico urbis sigillo munitis, deliberatura super duobus sequentibus articulis qui de prompti sunt ex libello supplice predictorum civium, cujus tenor est hujusmodi.

Réponse de la faculté de théologie de Paris.

L'an du Seigneur 1589, 7 janvier, à la réquisition des gouverneurs, officiers de la ville, et des habitans catholiques, qui ont présenté un acte public, signé par leur greffier et scellé du sceau public de la ville, la très-sacrée faculté de théologie de Paris, après une procession solennelle de tous les ordres de ladite faculté et la célébration de la messe du St Esprit, s'est assemblée pour délibérer sur les deux articles suivans, qui sont extraits de la requête des susdits habitans, dont voici la teneur :

A monseigneur le duc d'Aumale, gouverneur, et à messieurs les prévôt des marchands et échevins de la ville de Paris.

Vous remontent humblement les bons bourgeois, manans et habitans de la ville de Paris, que plusieurs desdits habitans et autres de ce royaume sont en peine et scrupule de conscience

conscience pour prendre résolution sur les préparatifs qui se font pour la conservation de la religion catholique, apostolique et romaine de cette ville de Paris et de tout l'état de ce royaume, à l'encontre des desseins cruellement exécutés à Blois, et infraction de la foi publique, au préjudice de ladite religion, et de l'édit d'union et de la naturelle liberté de la convocation des états : sur quoi lesdits supplians désireraient avoir une sainte et véritable résolution. Ce considéré, il vous plaise promouvoir que messieurs de la faculté de théologie soient assemblés pour délibérer sur ces points, circonstances et dépendances, et s'il est permis de s'assembler, s'unir et contribuer contre le roi, et si nous sommes encore liés du serment que nous lui avons juré, pour sur ce donner leur avis et résolution.

Soit la présente requête renvoyée par devers messieurs de la faculté de théologie, lesquels seront suppliés s'assembler et donner sur ce leur résolution. Fait le septième janvier mil cinq cent quatre-vingt-neuf; signé *Evérad*, et scellé du sceau public de la ville.

Articuli de quibus deliberatum est à prædicta facultate.

An populus regni Gallia sit liberatus, et solutus à sacramento fidelitatis et obedientia Henrico tertio præstito?

An tutâ conscientia possit idem populus armari, uniri et pecunias colligere et contribuere ad defensionem et conservationem religionis catholicae, apostolicae et romanae in hoc regno, adversus nefaria consilia et conatus prædicti regis et quorumlibet adherentium, et contra fidei publicæ violationem ab eo-Blessis factam in præjudicium prædictæ religionis catholicae, et edicti sanctæ unionis et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni?

Super quibus articulis, audita omnium et singulorum magistrorum, qui ad septuaginta convenerant, matura, accurata et libera deliberatione, et auditis multis et variis rationibus, quæ magna ex parte tam ex scripturis sacris, tam canonicis sanctionibus et decretis pontificum in medium dissertissimis verbis productæ sunt, conclusum est à domino decano ejusdem facultatis, nemine refragante, et hoc per modum consilii ad liberandas conscientias prædictæ populi.

Primum, quod populus hujus regni solutus est et liberatus à sacramento fidelitatis et obedientiæ præfacto Henrico regi præstito.

Deinde quod idem populus licitè et tutâ conscientia potest armari, uniri, et pecunias colligere et contribuere ad defensionem, conserva-

novationem religionis catholicae, apostolicae et romanae, adversus nefaria consilia et conatus predicti regis, et quorumlibet illi adhaerentium, ex quo fidem publicam violavit in praesudicium predictae religionis catholicae et edicta sanctae unionis, et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni.

Quam conclusionem insuper visum est eidem parisiensi facultati transmittendam esse ad sanctissimum D. nostrum papam, ut eam sanctae sedis apostolica auctoritate probare et confirmare, et eadem operâ Ecclesiae gallicanae, gravissimè laboranti, opem et auxilium praestare dignetur.

Articles sur lesquels il a été délibéré par la susdite faculté.

Si le peuple du royaume de France est délié du serment de fidélité prêté à Henri III ?

Si le même peuple peut en sûreté de conscience s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer pour la défense et conservation de la religion catholique, apostolique et romaine dans ce royaume, contre les horribles projets et attentats du susdit roi et de ses adhérens, et contre l'infraction de la foi publique par lui commise à Blois, au préjudice de la susdite religion catholique, de l'édit de la sainte union et de la liberté naturelle de la convocation des états ?

Après avoir ouï sur ces articles la délibération mûre, exacte et libre de tous les docteurs assemblés au nombre de soixante et dix, et avoir entendu plusieurs raisons différentes, tirées en grande partie tant des saintes écritures que des saints canons et des décrets des pontifes, il a été conclu par M. le doyen de la même faculté, sans réclamation, et ce, par forme de conseil, pour lever les scrupules dudit peuple.

D'abord, que le peuple de ce royaume est délié du serment de fidélité prêté au roi Henri.

Ensuite, que le même peuple peut en sûreté de conscience s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer pour la défense et conservation de la religion catholique, apostolique et romaine, contre les horribles projets et attentats du susdit roi et de ses adhérens, depuis qu'il a violé la foi publique, au préjudice de la susdite religion catholique, de l'édit de la sainte union et de la liberté naturelle de la convocation des états. De plus, la même faculté de Paris a jugé à propos d'envoyer cette conclusion au pape, pour qu'il daigne l'approuver et confirmer par l'autorité du St Siège apostolique,

et par ce moyen secourir l'Eglise gallicane qui est dans le plus pressant danger.

(8) Ces vers sont une imitation de ceux d'Athalie.

Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites,
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens faintement homicides,
Confacrèrent leurs mains dans le sang des perfides ;
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?

Mais dans Athalie c'est un prophète inspiré de Dieu qui parle, et ici c'est le démon de la discorde.

Platon, qui voulait chasser tous les poètes de sa république, eût fait peut-être une exception en faveur de l'auteur de la Henriade, mais celui d'Athalie n'eût pas été conservé.

(9) Dès que *Henri III* et le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endossèrent la cuirasse et firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poème désigne la procession de la ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant *Guillaume Rose*, évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de *Henri III*.

(10) Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers féditieux, comme l'a marqué l'abbé le *Genève* dans sa petite histoire de France ; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient *Bussy-le-Clerc*, gouverneur de la bastille, ci-devant maître en fait d'armes ; *la Bruyère*, lieutenant particulier ; le commissaire *Louchard* ; *Emmonot* et *Morin*, procureurs ; *Oudinot*, *Passart*, et sur-tout *Senaut*, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure et dangereuse, du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que *Senaut* était père du P. *Senaut*, cet homme éloquent, qui est mort général des prêtres de Poratoire en France.

(11) Les Seize furent long temps indépendans du duc de *Mayenne*. L'un d'eux, nommé *Normand*, dit un jour dans la chambre du duc : *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

(12) *Achorée* dit dans *Corneille*, en parlant de *Pompée* ;

Il s'avance au trépas :

Avec le même front qu'il donne des Etats.

(13) Le 16 janvier 1589, *Buffy-le-Clerc*, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu gouverneur de la bastille et le chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du parlement, suivi de cinquante satellites : il présenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maison royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti ; il les y fit jeûner au pain et à l'eau, pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains : voilà pourquoi on l'appelait le grand-pénitencier du parlement.

(14) *Augustin de Thou*, second du nom, oncle du célèbre historien ; il eut la charge de président du fameux *Pibrac* en 1585.

Molé ne peut être qu'*Edouard Molé*, conseiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le bis-aïeul du fameux *Scarron*, si connu par ses poésies et par l'enjouement de son esprit.

Bayeul était oncle du surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil, président à mortier, se nommait *Blancménil* à cause de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maison de *Lamoignon*, par le mariage de sa petite-fille avec le président de *Lamoignon*.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la bastille avec les autres membres du parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la grand'chambre ; mais il fut depuis emprisonné au Louvre, dans le temps de la mort de *Brissot*. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrète avec *Henri IV*. Les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la justice, et de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin, comme *Blancménil* allait être condamné à être pendu, le duc de *Mayenne* revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour *Blancménil* une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu ; il alla lui-même le tirer de prison ; le prisonnier se jeta à ses pieds et lui dit : Monseigneur, je vous ai obligation de la vie ; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de *Henri IV* mon légitime roi ; je vous reconnaitrai toute ma vie pour mon bienfaiteur ; mais je ne puis vous servir comme mon maître. Le duc de *Mayenne*, touché de ce discours, le

releva, l'embrassa et le renvoya à *Henri IV*. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de *Blancménénil*, sont encore dans les papiers de M. le président de *Novion* d'aujourd'hui.

Buffy-le-Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes et ensuite procureur; quand le hasard et le malheur des temps l'eût mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Buffy*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Buffy d'Amboise*. Il se faisait aussi nommer *Buffy Grande-Puissance*.

(15) La bastille.

(16) En 1591, un vendredi 15 novembre, *Barnabé Briffon*, homme très-savant, et qui faisait les fonctions de premier président en l'absence d'*Achille de Harlay*, *Claude Larcher*, conseiller aux enquêtes, et *Jean Tardif*, conseiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que *Hamilton*, curé de *St Côme*, furieux ligueur, était venu pendre lui-même *Tardif* dans sa maison, ayant avec lui des prêtres qui servaient d'archers. (Voyez sur ces événemens l'ouvrage intitulé: *Histoire du parlement*; l'auteur y parle comme historien, ici il parle comme poète.)

Fin des Notes du Chant quatrième.

V A R I A N T E S

D U C H A N T Q U A T R I E M E .

(a) **I**L y avait dans la première édition :

Soudain, pareil aux feux dont l'éclat fend la nue,
 Henri vole à Paris d'une course imprévue,
 La fureur dans les yeux et la mort dans les mains;
 Il arrive, il combat, il change les destins;
 Il met d'Aumale en fuite, il fait tomber Joyeuse.

Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux?
 Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux;
 Respectez de Henri la valeur invincible.

Mais il tombe déjà sous cette main terrible,
 Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas,
 Et son sang qui le couvre efface ses appas:
 Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
 Des baifers du Zéphyre et des pleurs de l'Aurore,
 Tombe aux premiers efforts de l'orage et des vents,
 Dont le souffle ennemi vient ravager nos champs.

C'est en vain que Mayenne arrête sur ces rives
 De ses soldats tremblans les troupes fugitives;
 C'est en vain que sa voix les rappelle aux combats:
 La voix du grand Henri précipite leurs pas;
 De son front menaçant la Terreur les renverse;
 La Fureur les a joints, la Crainte les disperse:
 Et Mayenne avec eux, dans leur fuite emporté,
 Suit bientôt dans Paris ce peuple épouvanté.

(b) *Nul ne veut se défendre etc.*

Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre suivans :

Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des lois,
 Ces ligueurs redoutés qui font trembler les rois?
 Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
 Qu'a déjà fait pâlir la crainte des supplices,
 Tant le faible vulgaire etc.

(c) Au lieu de ces vers, il y avait dans l'édition de 1723 :

C'est de là que le Dieu qui pour nous voulut naître,
S'explique aux nations par la voix du grand-prêtre :
Là son premier disciple, avec la Vérité,
Conduisit la candeur et la Simplicité ;
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au vatican régnait la Politique etc.

(d) Il y avait dans les éditions de Londres :

Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes ;
La décence y régna, le conclave eut ses lois ;
La vertu la plus pure y régna quelquefois : -
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples :
Mais d'un tel souverain la terre a peu d'exemples ;
Et l'Eglise a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de pasteurs sans tache et beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce pape des *Ursins* fut accompagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché avec raison cet éloge, dans un poëme qui ne respire que la vérité.

(e) Dans l'édition de 1740 et dans les précédentes on lisait :

Toujours l'Autorité lui prête un prompt secours.
Le Mensonge subtil règne en tous ses discours ;
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.

(f) Dans les premières éditions on lisait :

Ces monstres à l'instant pénètrent un asile
Où la Religion solitaire, tranquille,
Sans pompe, sans éclat, belle de sa beauté,
Passait dans la prière et dans l'humilité
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune,
Qui court à ses autels encenser la Fortune.

Les dernières éditions sont bien supérieures,

(g) Les premières éditions portent:

Soudain la Politique et la Discorde impie
 Surprennent en secret leur auguste ennemie;
 Sur son modeste front, sur ses charmes divins,
 Ils portent sans frémir leurs sacrilèges mains,
 Prennent ses vêtemens; et fiers de cette injure,
 De ses voiles sacrés ornent leur tête impure:
 C'en est fait, et déjà leurs malignes fureurs
 Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
 D'un air insinuant l'adroite Politique
 Pénètre au vaste sein de la Sorbonne antique:
 Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
 De la Vérité sainte éclairés défenseurs.

Et dans une édition de Londres, au lieu du dernier vers,

De leurs faux argumens obstinés défenseurs.

(b) Il y avait dans les premières éditions:

On brise les liens de cette obéissance
 Qu'aux enfans des Capets avait juré la France:
 La Discorde aussitôt, de sa cruelle main,
Trace en lettres de sang ce décret inhumain etc.

(i) Il y avait dans l'édition de Londres:

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
 Monté par son audace à ce coupable honneur;
 Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée,
 Par qui des citoyens la fortune est réglée:
 Magistrats, leur dit-il, qui tenez au sénat,
 Non la place du roi, mais celle de l'Etat,
 Le peuple, assez long-temps opprimé par vous-mêmes,
 Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
 Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé,
 Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé:

Je vous défends ici d'oser les reconnaître ;
 Songez que désormais le peuple est votre maître :
 Obéissez. . . Ces mots, prononcés fièrement,
 Portent dans les esprits un juste étonnement.
 Le sénat indigné d'une telle insolence,
 Ne pouvant la punir, garde un noble silence.

Fin des Variantes du Chant quatrième.

CHANT V.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

C EPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
 Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
 Et le fer et le feu, volant de toutes parts,
 De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

LES Seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence,
 D'un peuple mutiné la sarouche insolence,
 Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
 Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours ;
 La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
 Sixte, Philippe, Rome éclataient en menaces ;
 Mais Rome n'était plus terrible à l'univers :
 Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs ;
 Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
 Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
 Ses soldats dans la France, errans de tous côtés,
 Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
 Le perfide attendait que la ligue épuisée
 Pût offrir à son bras une conquête aisée :
 Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
 Leur préparait un maître au lieu d'un allié,

Lorsque d'un furieux la main déterminée
Semble pour quelque temps changer la destinée.

VOUS, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux temps;
Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous;
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'EGLISE a de tout temps produit des solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues:
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

CEUX qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-temps leur secte en Espagne établie
Et de l'obscurité des plus humbles emplois
Ont passé tout à coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle et bien moins de puissance,
Cet ordre respecté fleurissait dans la France;
Protégé par les rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

CLEMENT (1) dans la retraite avait dès son jeune âge
 Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
 Esprit faible et crédule en sa dévotion,
 Il suivait le torrent de la rébellion.
 Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
 Répandit le venin de sa bouche infernale.
 Proferné chaque jour aux pieds des saints autels,
 Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.
 On dit que tout souillé de cendre et de poussière,
 Un jour il prononça cette horrible prière :

DIEU , qui venges l'Eglise et punis les tyrans ,
 Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans ?
 Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures ,
 Favoriser le meurtre et bénir les parjures ?
 Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver ;
 Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
 Détourne loin de nous la mort et la misère ;
 Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.
 Viens , des cieux enflammés abaisse la hauteur ;
 Fais marcher devant toi l'ange exterminateur ;
 Viens , descends , arme-toi , que ta foudre enflammée
 Frappe , écrase à nos yeux leur sacrilège armée ;
 Que les chefs , les soldats , les deux rois expirans ,
 Tombent comme la feuille éparée au gré des vents ;
 Et que sauvés par toi , nos ligueurs catholiques
 Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques.

LA Discorde attentive , en traversant les airs ,
 Entend ces cris affreux et les porte aux enfers. (a)
 Elle amène à l'instant de ces royaumes sombres ,
 Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
 Il vient , le Fanatisme est son horrible nom ,
 Enfant dénaturé de la religion ,

Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse et la déchire.

C'EST lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon,⁽²⁾
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain:
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.
A l'assieux Teutatès (3) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.
Du haut du capitol il criait aux païens:
Frappez, exterminiez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du capitol en cendre il passa dans l'Eglise;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londres il a formé la secte (4) turbulente,
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,⁽⁵⁾
Ces bûchers solennels, où des juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

TOUJOURS il revêtait dans ses déguisemens
Des ministres des cieux les sacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle;
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise et la taille et les traits,

De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître
 Le tyran de l'Etat et le roi de son maître ;
 Et qui, toujours puissant même après son trépas,
 Traînait encor la France à l'horreur des combats.
 D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
 Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête ;
 Son flanc même est percé des coups dont autrefois
 Ce héros factieux fut massacré dans Blois ;
 Et la voix de son sang, qui coule en abondance,
 Semble accuser Valois et demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
 Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
 Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
 La superstition, la cabale inquiète,
 Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant ;
 Veillaient tous à sa porte et l'ouvrent à l'instant.
 Il entre ; et d'une voix majestueuse et fière :
 Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière ;
 Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour encens,
 Qu'une plainte éternelle et des vœux impuissans ?
 Au Dieu que sert la ligue il faut d'autres offrandes ;
 Il exige de toi les dons que tu demandes.

Si Judith autrefois, pour sauver son pays,
 N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris ;
 Si craignant pour les siens elle eût craint pour sa vie,
 Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
 Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
 Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
 Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.....
 Cours, vole, et que ta main dans le sang consacrée,
 Délivrant les Français de leur indigne roi,
 Venge Paris et Rome, et l'univers et moi.

Par un assassinat Valois trancha ma vie,
 Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
 Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi:
 Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.
 Tout devient légitime à qui venge l'Eglise:
 Le meurtre est juste alors, et le ciel l'autorise.
 Que dis-je? il le commande; il t'instruit par sa voix
 Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois:
 Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
 Joindre le navarrois au tyran de la France;
 Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés
 Te pouvaient!... mais les temps ne sont pas arrivés.
 Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il persécute
 Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
 Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins;
 Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

LE fantôme à ces mots fait briller une épée,
 Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée;
 Dans la main de Clément il met ce don fatal;
 Il fuit et se replonge au séjour infernal.

TROP aisément trompé, le jeune solitaire
 Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
 Il baise avec respect ce funeste présent,
 Il implore à genoux le bras du Tout-puissant;
 Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
 D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

COMBIEN le cœur de l'homme est soumis à l'erreur!
 Clément goûtait alors un paisible bonheur:
 Il était animé de cette confiance
 Qui dans le cœur des saints affermit l'innocence;
 Sa tranquille fureur marche les yeux baissés;
 Ses (s) sacrilèges vœux au ciel sont adressés;

Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
 Et son fer parricide est caché sous sa hairie.
 Il marche; ses amis instruits de son dessein,
 Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
 Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
 Bénissent son destin, l'encouragent, l'instruisent,
 Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
 Dans les fastes de Rome à jamais révévés,
 Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
 Et l'encens à la main, l'invoquent par avance.
 C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
 Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
 Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
 Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
 Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
 Et baissaient en pleurant les traces de leurs pas.
 Le fanatique aveugle et le chrétien sincère (c)
 Ont porté trop souvent le même caractère;
 Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs.
 Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs:
 Du vrai zèle et du faux vains juges que nous sommes,
 Souvent des scélérats ressemblent aux grands-hommes.

MAYENNE, dont les yeux savent tout éclairer,
 Voit le coup qu'on prépare et feint de l'ignorer.
 De ce crime odieux son prudent artifice
 Songe à cueillir le fruit sans en être complice:
 Il laisse avec adresse au plus séditieux
 Le soin d'encourager ce jeune furieux.

TANDIS que des ligueurs une troupe homicide
 Aux portes de Paris conduisait le perfide,
 Des Seize en même temps le sacrilège effort
 Sur cet événement interrogeait le fort.

Jadis de Médois (6) l'audace curieuse
 Chercha de ces secrets la science odieuse,
 Approfondit long-temps cet art surnaturel,
 Si souvent chimérique, et toujours criminel.
 Tout suivit son exemple, et le peuple imbécille,
 Des vices de la cour imitateur servile,
 Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
 S'abandonnait en foule à ces impiétés.

DANS l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
 Le silence a conduit leur assemblée impure.
 A la pâle lueur d'un magique flambeau,
 S'élève un vil autel dressé sur un tombeau:
 C'est là que des deux rois on plaça les images, (d)
 Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
 Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel
 A des noms infernaux le nom de l'Éternel.
 Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées,
 Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées;
 Appareil menaçant de leur mystère affreux.
 Le prêtre de ce temple est un de ces hébreux
 Qui, pros crits sur la terre et citoyens du monde,
 Portent de mers en mers leur misère profonde,
 Et d'un antique amas de superstitions
 Ont rempli dès long-temps toutes les nations.
 D'abord autour de lui les ligueurs en furie
 Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
 Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
 De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc;
 Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
 De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image;
 Et pensent (7) que la mort, fidelle à leur courroux,
 Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'HEBREU (8) joint cependant la prière au blasphème:
 Il invoque l'abyme, et les cieus et Dieu même;
 Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
 Et le feu de la foudre et celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
 Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse,
 Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel
 Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
 Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
 Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie;
 Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus (9)
 Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.
 Aux magiques accens que sa bouche prononce,
 Les Seize osent du ciel attendre la réponse;
 A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
 Le ciel pour les punir voulut les exaucer:
 Il interrompt pour eux les lois de la nature;
 De ces antres muets sort un triste murmure;
 Les éclairs redoublés dans la profonde nuit
 Poussent un jour affreux, qui renaît et qui fuit.
 Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire
 Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire;
 Des lauriers couronnaient son front noble et serein,
 Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.
 L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre,
 L'autel couvert de feux tombe et fuit sous la terre;
 Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
 Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
 Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
 Dieu du haut de son trône avait compté ses jours;
 Il avait loin de lui retiré son secours;

La mort impatiente attendait sa victime,
Et pour perdre Valois Dieu permettait un crime.

CLEMENT au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son roi;
Il dit que dans ces lieux, amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadème,
Et révéler au roi d.s secrets importants.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-temps;
On craint sous cet habit un funeste mystère.
Il subit sans alarme un examen sévère;
Il satisfait à tout avec simplicité;
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.

L'ASPECT du souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux:
Il observe à loisir la place de ses coups;
Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

SOUFFREZ, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois;
Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, (10) le prudent Villeroy,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlai, (11) le grand Harlai, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets et confond les ligueurs.
Dieu qui, bravant toujours les puissans et les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlai lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, et par sa touche instruit,

J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre
Qu'à mes fidelles mains Harlai vient de remettre.

VALOIS reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement :
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice
Récompenser ton zèle et payer ton service ?
En lui disant ces mots il lui tendait les bras :
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie :
Mille bras sont levés pour punir l'assassin.
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain ;
Fier de son parricide et quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense :
De la France et de Rome il croit être l'appui ;
Il pense voir les cieux qui s'entrouvrent pour lui ;
Et demandant à Dieu la palme du martyr,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.

AVEUGLEMENT terrible, affreuse illusion !
Digne à la fois d'horreur et de compassion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison.

DEJA Valois touchait à son heure dernière ;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière ;
Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou sincères ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'espérance du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement ;

Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient au lieu du roi leur fortune passée.

PARMI ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles.

HENRI ne se souvint que de son amitié;
En vain son intérêt combattait sa pitié;
Ce héros vertueux se cachait à lui-même
Que la mort de son roi lui donne un diadème.

VALOIS tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses:
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses;
L'univers indigné doit plaindre votre roi:
Vous, Bourbon, combattez, réglez, et vengez-moi;
Je meurs, et je vous laisse, au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages.
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû;
Jouissez de ce bien par vos mains défendu:
Mais songez que la foudre en tout temps l'environne;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte et son autel!
Adieu, réglez heureux; qu'un plus puissant génie
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la ligue, et vous voyez ses coups;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juste Ciel! épargnez une vertu si rare.
Permettez!..... A ces mots l'impitoyable mort
Vient (12) fondre sur la tête et termine son sort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
 Aux transports odieux de sa coupable joie ;
 De cent cris de victoire ils remplissent les airs :
 Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts ;
 De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
 Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes. (e)
 Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans appui,
 Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.
 Pourra-t-il résister à la ligue affermie,
 A l'Eglise en courroux, à l'Espagne ennemie,
 Aux traits du vatican si craints, si dangereux,
 A l'or du nouveau monde, encor plus puissant qu'eux ?

DEJA quelques guerriers, funestes politiques,
 Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
 D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
 Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;
 Mais le reste, enflammé d'une ardeur plus fidelle,
 Pour la cause des rois redouble encor son zèle.
 Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
 Que long-temps la victoire a conduits sur ses pas,
 De la France incertaine ont reconnu le maître ;
 Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
 Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
 Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
 Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre :
 Moins faits pour disputer que formés pour la guerre,
 Fidelles à leur Dieu, fidelles à leurs lois,
 C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à sa voix.

MES amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage
 Des héros de mon sang me rendra l'héritage ;
 Les pairs et l'huile sainte, et le sacre des rois,
 Sont les pompes du trône, et ne font pas mes droits.

C'est
 Rece
 Le
 Doiv
 C'est
 A m

(1) J
 Sorbon
 ans et
 qu'il e
 La
 pent-è
 n'est
 tisme
 dans
 du po
 (2)
 les fi
 l'hon
 Mole
 (3)
 fir que
 qu'on l
 (4)
 furent
 Charles
 (5)
 tion
 on a
 donn
 Il est
 confre
 misère
 et ara

C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
 Recevoir les sermens de vos braves ancêtres.
 Le champ de la victoire est le temple où vos mains
 Doivent aux nations donner leurs souverains.
 C'est ainsi qu'il s'explique; et bientôt il s'apprête
 A mériter son trône en marchant à leur tête.

Fin du cinquième chant.

N O T E S

DU CHANT CINQUIEME.

(1) *Jacques Clément*, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans et demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

La fiction qui règne dans ce cinquième Chant, et qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des ligueurs, et le fanatisme des moines de ce temps, firent passer pour certain, dans l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention du poète.

(2) Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours et des trompettes, en l'honneur de la Divinité, qu'ils adoraient sous le nom de *Moloch*.

(3) *Teutatès* était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que *Mercur*; mais il est constant qu'on lui sacrifia des hommes.

(4) Les enthousiastes, qui étaient appelés *indépendans*, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de *Charles I*, roi d'Angleterre.

(5) L'on imprima et l'on débita publiquement une relation du martyre de frère *Jacques Clément*, dans laquelle on assurait qu'un ange lui avait apparu, et lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confrères de *Jacques Clément*, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, et avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne

et par la superstition. Quoi qu'il en soit, *Clément* se prépara au parricide, comme un bon chrétien ferait un martyr, par les fortifications et par la prière. On ne put douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter plutôt comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques Clément sortit de Paris le dernier juillet 1589, et fut mené à Saint-Cloud par *la Guèle*, procureur-général. Celui-ci, qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil; son bréviaire était auprès de lui, ouvert et tout gras, au chapitre du meurtre d'*Holopherne* par *Judith*. On a eu soin, dans le poème, de présenter l'exemple de *Judith* à *Jacques Clément*, à l'imitation des prédicateurs de la ligue, qui se servaient de l'écriture sainte pour prêcher le parricide.

Nous citerons ici un passage d'un livre fait par un jacobin, et imprimé à Troyes chez *M. Moreau*, peu de temps après la mort de *Henri III*.

“ De façon que Dieu exauçant la prière de cestui serviteur, nommé frère *Jacques Clément*, une nuit, comme il était en son lit, lui envoie son ange en vision, lequel avec grande lumière se présente à ce religieux, et lui montrant un glaive nu, lui dit ces mots: Frère *Jacques*, je suis messager du Dieu tout-puissant, qui te viens avertir que par toi le tyran de France doit être mis à mort. Pense donc à toi, et te prépare comme la couronne de martyr s'est aussi préparée.

Cela dit, la vision se disparut et le laissa rêver à telles paroles véritables. Le matin venu, frère *Jacques* se remet devant les yeux l'apparition précédente; et douteux de ce qu'il devait faire, s'adresse à un sien ami, aussi religieux, homme fort scientifique et bien versé en la sainte écriture, auquel il déclare franchement sa vision, lui demandant d'abondant si c'était chose désagréable à Dieu de tuer un roi qui n'a ni foi ni religion, et qui ne cherche que l'oppression de ses pauvres sujets, étant altéré du sang innocent, et regorgeant en vices autant qu'il est possible. A quoi l'honnête homme fit réponse, que véritablement il nous était défendu de Dieu estroitement d'être homicides: mais d'autant que le roi qu'il entendait était un homme distraité et

séparé

séparé de l'Eglise, qui bouffait de tyrannies exécrables, et qui se déterminait d'être le fléau perpétuel et sans retour de la France, il estimait que celui qui le mettrait à mort, comme fit jadis *Judith* un *Holopherne*, ferait chose fainte et très-recommandable."

(6) *Catherine de Médicis* avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé *Sechelles*, qui fut brûlé en Grève, sous *Henri III*, pour *forcellerie*, accusa douze cents personnes de ce prétendu crime. L'ignorance et la stupidité étaient poussées si loin dans ces temps-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes et de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes assez fots pour se croire magiciens, et des juges superstitieux qui les punissaient de bonne foi comme tels.

(7) Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui représentaient *Henri III* et le roi de Navarre: ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, et le quarantième jour les perçaient au cœur.

(8) C'était pour l'ordinaire des Juifs que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. *Catherine de Médicis*, la maréchale d'*Ancre*, et beaucoup d'autres, employèrent des juifs à ces prétendus fortilèges.

(9) *Ateius*, tribun du peuple, ne pouvant empêcher *Crassus* de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où *Crassus* sortait, y jeta certaines herbes, et maudit l'expédition de *Crassus* en invoquant les divinités infernales.

(10) *Potier*, président du parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été secrétaire d'Etat sous *Henri III*, et qui avait pris le parti de la ligue, pour avoir été insulté en présence du roi par le duc d'*Epernon*.

(11) *Achille de Harlay*, qui était alors gardé à la bastille par *Bussy-le-Clerc*. *Jacques Clément* présenta au roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non; c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance; et c'est ce qui me ferait croire

que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait surprise au P. P. de *Harlay*; autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la ligue.

(12) *Henri III* mourut de sa blessure le 3 d'août à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maison où il avait pris avec son frère la résolution de la St Barthélemi, comme l'ont écrit plusieurs historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du temps de la St Barthélemi.

Fin des Notes du Chant cinquième.

V A R I A N T E S

DU CHANT CINQUIÈME.

(a) APRÈS ce vers, on lit dans l'édition de 1723 les dix vers suivans :

Les enfers sont émus de ces accens funèbres;
 Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres,
 Monstre qui, de l'abyme et de ses noirs démons,
 Réunit dans son sein la rage et les poisons;
 Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
 Sait ternir les vertus, fait embellir les vices,
 Sait donner, par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,
 Aux forfaits les plus grands les plus vives couleurs.
 C'est lui qui, sous la cendre et couvert du cilice,
 Saintement aux mortels enseigne l'injustice.

(b) Il y avait dans la première édition de Londres :

Dans Londres il inspira ce peuple de sectaires,
 Trembleurs, indépendans, puritains, unitaires.

(c) Il y avait dans le poème de la ligue :

Voilà comme à nos yeux, trop faibles que nous sommes,
 Souvent les scélérats ressemblent aux grands-hommes.
 On ne distingue point le vrai zèle et le faux;
 Comme la vérité l'erreux à ses héros.

Le fanatique impie et le chrétien sincère
Sont marqués quelquefois du même caractère.

(d) L'édition de 1723 met ainsi ce vers et les suivans :

Là sont les instrumens de ces sombres mystères,
Des métaux constellés, d'inconnus caractères,
Des vases pleins de sang et de serpens affreux :
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli de tout temps toutes les nations.
Aux magiques accens etc.

(e) Dans toutes les éditions, et même dans celle
de 1751, le chant était terminé par les vers suivans :

Insensés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas
Les abymes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas ;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce vainqueur, ce héros qu'ils osaient défier,
Henri, du haut du trône allait les foudroyer.
Le sceptre dans sa main, rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux ;
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et certains désormais du destin de la guerre,
Ils jurèrent de le suivre aux deux bouts de la terre.

Fin des Variantes du Chant cinquième.

CHANT VI. (1)

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III les états de la ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville; l'assemblée des états se sépare: ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts: description de ce combat. Apparition de St Louis à Henri IV.

C'EST un usage antique et sacré parmi nous,
 Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
 Et que du sang des rois si chers à la patrie,
 Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
 Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits;
 Il peut choisir un maître, il peut changer ses lois:
 Les états assemblés, organes de la France,
 Nomment un souverain, limitent sa puissance:
 Ainsi de nos aïeux les augustes décrets
 Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

LA ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
 Ose de ces états ordonner l'assemblée,
 Et croit avoir acquis, par un assassinat,
 Le droit d'élire un maître et de changer l'Etat.
 Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
 Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
 Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins;
 Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
 Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
 Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.

BIENTOT à ce conseil accourent à grand bruit,
 Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
 Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
 L'ambassadeur de Rome et celui d'Ibérie.
 Ils marchent vers le louvre, où par un nouveau choix
 Ils allaient insulter aux manes de nos rois.
 Le luxe, toujours né des misères publiques,
 Prépare avec éclat ces états tyranniques.
 Là ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
 De nos antiques pairs augustes successeurs,
 Qui près des rois assis, nés juges de la France,
 Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
 Là de nos parlemens les sages députés
 Ne défendirent point nos faibles libertés;
 On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire;
 Le louvre est étonné de sa pompe étrangère.
 Là le légat de Rome est d'un siège honoré;
 Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
 Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables:
 " Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
 „ Ofent tout entreprendre et ne rien épargner,
 „ Que la mort de Valois vous apprenne à régner."

ON s'assemble, et déjà les partis, les cabales,
 Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
 Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
 L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
 S'adresse au légat seul, et devant lui déclare
 Qu'il est temps que les lis rampent sous la tiare;
 Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
 Ce monument (2) affreux du pouvoir monacal,
 Que l'Espagne a reçu, qu'elle-même abhorre,
 Qui venge les autels et qui les déshonore,

Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Égorge les mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaîser par le sang des humains.

CELUI-CI corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie.

MAIS un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encore à sa vaste puissance;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

SOUDAIN Potier (3) se lève et demande audience;
La rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce temps malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juste et pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse, (a)
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.

“ VOUS destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême;
„ Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.

„ Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
 „ Et je le choisirais si je pouvais choisir.
 „ Mais nous avons nos lois ; et ce héros infigne,
 „ S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne.”

COMME il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
 Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
 Potier le voit entrer, sans changer de visage :

“ Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
 „ Je vous estime assez pour oser contre vous
 „ Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.
 „ En vain nous prétendons le droit d'élire un maître :
 „ La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
 „ Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
 „ Pour soutenir leur trône et non pour l'usurper.
 „ Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre ;
 „ Le sang d'un souverain doit suffire à la cendre ;
 „ S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
 „ Changez avec l'Etat que le ciel a changé :
 „ Périr avec Valois votre juste colère ;
 „ Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
 „ Le ciel, ce juste ciel qui vous chéit tous deux,
 „ Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
 „ Mais j'entends le murmure et la clameur publique ;
 „ J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
 „ Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
 „ Qui le fer à la main..... Malheureux, arrêtez :
 „ Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
 „ Peut à l'point du Seigneur arracher votre hommage ?
 „ Le fils de Saint Louis, parjure à ses sermens,
 „ Vient-il de nos autels briser les fondemens ?
 „ Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire ;
 „ Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire.”

„ Il fait dans toute secte honorer les vertus ,
 „ Respecter votre culte et même vos abus.
 „ Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes ;
 „ Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
 „ Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner :
 „ Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
 „ Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?
 „ Quel droit vous a rendus juges de votre maître ?
 „ Infidèles pasteurs, indignes citoyens !
 „ Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,
 „ Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
 „ Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre,
 „ Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds,
 „ Sanglans, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux !
 „ Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres.
 „ Ils mouraient pour leurs rois, vous massacrez les vôtres :
 „ Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
 „ S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous."

A ce hardi discours aucun n'osait répondre ;
 Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre ;
 Ils repoussaient en vain, de leur cœur irrité,
 Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
 Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées ;
 Quand soudain mille voix, jusqu'au ciel élançées,
 Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
 Aux armes, Citoyens, ou nous sommes perdus.

LES nuages épais que formait la poussière,
 Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.
 Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,
 De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
 Tels des antres du Nord échappés sur la terre,
 Précédés par les vents et suivis du tonnerre,

D'un

D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fongueux parcourent l'univers.

C'ÉTAIT du grand Henri la redoutable armée,
Qui, lassé du repos et de sang affamée,
Fesait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne et marchait vers Paris.

BOURBON n'employait point ces momens salutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point les rives désolées
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,
Par qui, malgré l'injure et des temps et du fort,
La vanité des grands triomphe de la mort.

Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple après l'avoir soumis:

AU bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des États consternés le conseil se sépare:
Mayenne au même instant court au haut des remparts;
Le soldat rassemblé vole à ses étendards:
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.

Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.

PARIS n'était point tel en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cents forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues;

Étaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
 Par un fossé profond de Paris séparés.
 Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
 Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
 Le fer avec le feu vole de toutes parts,
 Des mains des assiégeans et du haut des remparts.
 Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
 S'écroutent sous les traits de ces brûlans orages:
 On voit les bataillons rompus et renversés,
 Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
 Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
 Et chacun des partis combat avec la foudre.

JADIS avec moins d'art, au milieu des combats,
 Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
 Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
 Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
 De leurs cruels enfans l'effort industrieux
 A déroché le feu qui brûle dans les cieux.
 On entendait gronder ces (4) bombes effroyables,
 Des troubles de la Flandre enfans abominables.
 Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé (6)
 Volé avec la prison qui le tient renfermé:
 Il la brise, et la mort en sort avec furie.

AVEC plus d'art encore et plus de barbarie,
 Dans des antres profonds on a su renfermer
 Des foudres souterrains, tout prêts à s'allumer.
 Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
 Le soldat valeureux se fie à son courage,
 On voit en un instant des abymes ouverts,
 De noirs torrens de soufre épandus dans les airs,
 Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
 Enportés, déchirés, engloutis sous la terre.

Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
 C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
 Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
 L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
 Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
 Ils ne regardent qu'elle et marchent sans effroi.

MORNAY, parmi les flots de ce torrent rapide,
 S'avance d'un pas grave et non moins intrépide ;
 Incapable à la fois de crainte et de fureur,
 Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
 D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre (c)
 Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
 Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
 Condamne les combats, plaint son maître et le suit.

ILS descendent enfin dans ce chemin terrible,
 Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
 C'est - là que le danger ranime leurs efforts :
 Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
 Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;
 D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.

ARMÉ d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
 Henri vole à leur tête et monte le premier.
 Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
 Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
 Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
 Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
 Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime ;
 Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
 Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
 Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
 Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
 Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.

Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
 Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

ALORS on n'entend plus ces foudres de la guerre,
 Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;
 Un farouche silence, enfant de la fureur,
 A ces bruyans éclats succède avec horreur.
 D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
 Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
 On faitit, on reprend, par un contraire effort,
 Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
 Dans ses fatales mains la victoire incertaine
 Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
 Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
 Cent fois victorieux et cent fois terrassés ;
 Pareils à l'Océan poussé par les orages,
 Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.

JAMAIS le roi, jamais son illustre rival,
 N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
 Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
 Maître de son esprit, maître de son courage,
 Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
 Et aduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

CEPENDANT des Anglais la formidable élite,
 Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
 Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
 Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
 Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
 Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
 Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux,
 Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
 Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale ;
 Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,

Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-dieux,
 Leurs amis tout sanglans font en foule autour d'eux.
 Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
 Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

ANGE, qui conduisiez leur fureur et leur bras,
 Ange exterminateur, ame de ces combats,
 De quel héros enfin prîtes-vous la querelle ?
 Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ?
 Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex et son rival,
 Assiégers, assiégés, font un carnage égal.
 Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
 Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage ;
 Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus ;
 Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
 Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
 Menacer des vallons les nymphes consternées ;
 Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
 Soutiennent quelque temps son choc impétueux :
 Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
 Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante ;
 Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
 Qui bravaient les hivers et qui touchaient les cieux ;
 Détache les rochers du penchant des montagnes,
 Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
 Tel Bourbon descendait à pas précipités
 Du haut des murs fumans qu'il avait emportés :
 Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
 Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
 Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
 Egarés, confondus, dispersés par la peur.
 Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes ;
 Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.

Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
 Dans les faubourgs sanglans se répandent soudain.
 Du soldat effréné la valeur tourne en rage ;
 Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
 Henri ne les voit point; son vol impétueux
 Pourfuyait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
 Sa victoire l'enflamme et sa valeur l'emporte ;
 Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
 Compagnons, apportez et le fer et les feux,
 Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

COMME il parlait ainsi, du profond d'une nue
 Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
 Son corps majestueux, maître des élémens,
 Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
 De la Divinité les vives étincelles
 Étalent sur son front des beautés immortelles :
 Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur :
 Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !
 Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
 De cent rois tes aïeux l'immortel héritage,
 Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
 Egorger, tes sujets et régner sur des morts.
 Arrête A ces accens plus forts que le tonnerre,
 Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
 Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
 Que le combat encore enflammait dans son cœur,
 Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde :
 Ô fatal habitant de l'invisible monde ! (d)
 Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?

ALORS il entendit ces mots pleins de douceur :
 Je suis cet heureux roi que la France révère,
 Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père :

Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint , qui t'admire et qui t'aime ;
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;
Dans Paris , ô mon fils , tu rentreras vainqueur ,
Pour prix de ta clémence et non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit , et c'est Dieu qui m'envoie.
Le héros à ces mots verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie , il soupire , il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son père échappe à ses embrassemens ,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faite cependant de ce mur formidable ,
Tous les ligueurs armés , tout un peuple innombrable ;
Etrangers et Français , chefs , citoyens , soldats ,
Font pleuvoir sur le roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête ,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors , il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille :
Français , s'écria-t-il , et toi , fatale ville ,
Citoyens malheureux , peuple faible et sans foi ,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi ?

ALORS , ainsi que l'astre auteur de la lumière ,
Après avoir rempli sa brûlante carrière ,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux ,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous ,
Loin des murs de Paris le héros se retire ,
Le cœur plein du saint roi , plein du Dieu qui l'inspire.

Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,
 Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
 Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
 Vincenne, (5) tu n'es plus qu'un donjon détestable,
 Qu'une prison d'État, qu'un lieu de désespoir,
 Où tombent si souvent, du faite du pouvoir,
 Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
 Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
 Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
 Tantôt l'horreur du peuple et tantôt leur amour.
 Bientôt de l'Occident, où se forment les ombres,
 La nuit vient sur Paris porter ses voiles sombres,
 Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
 Ces morts et ces combats qu'avait vu l'œil du jour.

Fin du sixième Chant.

N O T E S

D U C H A N T S I X I È M E .

(1) LE sixième et le septième chant sont ceux où M. de Voltaire a fait le plus de changemens. (*) Celui qui était le sixième dans la première édition de 1723, est le septième dans l'édition de Londres in-4^o, et dans les autres qui l'ont suivie; et le commencement de ce chant est tiré du chant neuvième de l'édition de 1723. Comme on a plus d'égards dans un poème épique à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de *Henri III* les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

Selon la vérité de l'histoire, *Henri le grand* assiégea Paris quelque temps après la bataille d'Ivry, en 1590 au mois d'avril. Le duc de Parme lui en fit lever le siège au mois de septembre. La ligue long-temps après, en 1593, assambla les états, pour élire un roi à la place du cardinal de Bourbon,

(*) Quand on imprima la *Henriade* en 1723, sous le nom de *la ligue*, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'auteur, et qui fut beaucoup altérée à l'impression.

qu'elle avait reconnu sous le nom de *Charles X*, et qui était mort depuis deux ans et demi: et sur la fin de la même année 1593, au mois de juillet, le roi fit son serment de rétrocession dans Saint-Denis, et n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594.

De tous ces événemens, on a supprimé l'arrivée du duc de Parme et le prétendu règne de *Charles* cardinal de Bourbon: il est aisé de s'apercevoir que faire paraître le duc de Parme sur la scène, eût été diminuer la gloire de *Henri IV* le héros du poëme, et agir précisément contre le but de l'ouvrage; ce qui ferait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de *Bourbon*, ce n'était pas la peine de blesser l'unité, si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal: il ferait aussi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de la ligue. En un mot, on passe sous silence le duc de Parme, parce qu'il était trop grand, et le cardinal de *Bourbon*, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le siège, parce que si on les eut mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du héros; on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussitôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les états de Paris ne sont point du nombre des événemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la poésie permet la transposition de tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, et qui n'ont entr'eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pouvais, sans qu'on eût rien à me reprocher, faire *Henri IV* amoureux de *Gabrielle d'Estrées* du vivant de *Henri III*, parce que la vie et la mort de *Henri III* n'ont rien de commun avec l'amour de *Henri IV* pour *Gabrielle d'Estrées*. Les états de la ligue sont dans le même cas par rapport au siège de Paris; ce sont deux événemens absolument indépendans l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle résolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti; le hasard aurait pu les assembler avant le siège comme après, et ils sont bien mieux placés avant le siège dans le poëme; de plus, il faut considérer qu'un poëme épique n'est pas une histoire: on ne saurait trop présenter cette règle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique,
 Qui, chantant d'un héros les exploits éclatans,
 Maigres historiens, suivront l'ordre des temps :
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
 Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue ;
 Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
 Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray, etc.

(2) L'*inquisition*, que les ducs de *Guise* voulurent établir en France.

(3) *Potier de Blancménil*, président du parlement, dont il est question dans les quatrième et cinquième chants.

(4) C'est dans les guerres de Flandre, sous *Philippe II*, qu'un ingénieur italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dûs aux Italiens.

(5) On fait combien d'illustres prisonniers d'Etat les cardinaux de *Richelieu* et *Mazarin* firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la *Henriade*, le secrétaire d'Etat *le Blanc* était prisonnier dans ce château, et il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

Fin des Notes du Chant sixième.

VARIANTES.

DU CHANT SIXIEME.

(a) **O**N ne trouve pas ces vers dans les premières éditions. Dans celle de 1723, au lieu de *Potier*, l'auteur avait mis d'*Aubray*, personnage bien moins connu. Voici des vers qu'il adressait à ceux des ligueurs qui voulaient donner le trône à un étranger.

Lorsque j'ai vu, dit-il, assemblés en ces lieux,
 Les soutiens de l'Eglise, et nos chefs les plus braves,

J'ai cru voir des français, et non point des esclaves.
 Quoi! sous un joug honteux, prompts à vous avilir,
 Ne disputez-vous donc que l'honneur de servir?
 Ah! si de sept cents ans les droits héréditaires
 N'ont pu placer Bourbon dans le rang de ses pères;
 Si, tant de fois vaincus et toujours moins soumis,
 Nous comptons les Capets parmi nos ennemis;
 Si le joug de Henri nous semble un joug trop rude,
 Pourquoi faut-il si loin chercher la servitude,
 Et rejeter nos rois, pour aller à genoux
 Attendre qu'un tyran daigne régner sur nous?
Pour vous qui destinez Mayenne au rang suprême, etc.

(b) On lifait dans l'édition de 1740 et dans les précédentes :

Le falgpêtre enfoncé dans ces globes d'airain
 Part, s'échauffe, s'embrase et s'écarte soudain;
 La mort en mille éclats en fort avec furie.

(c) Il y avait dans plusieurs éditions :

D'un œil ferme et stoïque, il ne voit dans la guerre
 Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.

(d) Il y a dans l'édition de 1727 :

O fatal habitant de l'invifible monde!
 Répond-il, quel deffein te transporte en ces lieux?
 Sors-tu du noir abyme, ou descends-tu des cieux?
 Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre?

Fin des Variantes du Chant sixième.

C H A N T V I I .

A R G U M E N T .

Saint Louis transporte Henri IV en esprit au ciel et aux enfers, et lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, et les grands-hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie, (a)
 Pour adoucir les maux de cette courte vie,
 A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
 De la terre à jamais aimables habitans,
 Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
 L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance:
 L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
 Les organes vaincus, sans force et sans ressorts,
 Vient par un calme heureux secourir la nature,
 Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
 L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
 Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs:
 Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
 Elle n'inspire point une infidelle joie;
 Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
 Elle est inébranlable et pure comme lui.

LOUIS près de Henri tous les deux les appelle;
 Approchez vers mon fils, venez, couple fidelle.
 Le sommeil l'entendit de ses autres secrets:
 Il marche mollement vers ces ombrages frais.
 Les vents à son aspect s'arrêtent en silence;
 Les songes fortunés, enfans de l'espérance,

Voltagent vers le prince, et couvrent ce héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.

LOUIS en ce moment prenant son diadème,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même :
" Règne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils ;
" Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis :
" Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire ;
" Des présens de Louis le moindre est son empire.
" C'est peu d'être un héros, un conquérant, un roi ;
" Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
" Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
" Des humaines vertus récompense fragile,
" Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
" Que le trouble accompagne et que la mort détruit.
" Je vais te découvrir un plus durable empire,
" Pour te récompenser bien moins que pour t'instruire.
" Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins :
" Vole au sein de Dieu même et remplis tes destins. "

L'UN et l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieus en un moment traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre et diviser les airs :
Et telle s'éleva cette nue embrasée,
Qui déroband aux yeux le maître d'Elisée,
Dans un céleste char, de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

DANS le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé,
De lui partent sans fin des torrens de lumière ;
Il donne en se montrant la vie à la matière,

Et dispense les jours, les saisons et les ans,
 A des mondes divers, autour de lui flottans.
 Ces astres affervis à la loi qui les presse
 S'attirent dans leur course (1) et s'évitent fans cesse,
 Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
 Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
 Au-delà de leurs cours et loin dans cet espace,
 Où la matière nage et que Dieu seul embrasse,
 Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
 Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
 Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

C'EST - là que le héros suit son céleste guide,
 C'est - là que sont formés tous ces esprits divers,
 Qui remplissent les corps et peuplent l'univers :
 Là sont après la mort nos ames replongées,
 De leur prison grossière à jamais dégagées.

UN juge incorruptible y rassemble à ses pieds
 Ces immortels esprits que son souffle a créés.
 C'est cet Etre infini qu'on sert et qu'on ignore :
 Sous des noms différens le monde entier l'adore ;
 Du haut de l'empirée il entend nos clameurs :
 Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
 Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
 Fait avec piété de sa sagesse immense.

LA Mort auprès de lui, fille affreuse du Temps,
 De ce triste univers conduit les habitans.
 Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes ;
 Du grand Confucius les disciples profanes,
 Des antiques Persans les secrets successeurs,
 De Zoroastre (2) encore aveugles sectateurs ;
 Les pâles habitans de ces froides contrées,
 Qu'assiègent de glaçons les mers hyperborées ;

Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts ,
 De l'erreur invincible innombrables sujets.
 Le dervis étonné , d'une vue inquiète ,
 A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
 Le Bonze , avec des yeux sombres et pénitens ,
 Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourmens. (b)

ECLAIRÉS à l'instant , ces morts dans le silence
 Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
 Dieu qui voit à la fois , entend et connaît tout ,
 D'un coup d'œil les punit , d'un coup d'œil les absout.
 Henri n'approcha point vers le trône invisible
 D'où part à chaque instant ce jugement terrible ,
 Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels ,
 Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.

QUELLE est , disait Henri , s'interrogeant lui-même ,
 Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
 Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
 Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
 Pourrait-il les juger tel qu'un injuste maître ,
 Sur la loi des chrétiens , qu'ils n'avaient pu connaître ?
 Non , Dieu nous a créés , Dieu nous veut sauver tous.
 Par-tout il nous instruit , par-tout il parle à nous ;
 Il grave en tous les cœurs la loi de la nature ,
 Seule à jamais la même , et seule toujours pure.
 Sur cette loi , sans doute , il juge les païens ,
 Et si leur cœur fut juste , ils ont été chrétiens.

TANDIS que du héros la raison confondue
 Portait sur ce mystère une indiserète vue ,
 Aux pieds du trône même une voix s'entendit ;
 Le ciel s'en ébranla , l'univers en frémit ;
 Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre ,
 Quand du mont Sinai Dieu parlait à la terre.

Le chœur des immortels se tut pour l'écouter ;
 Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre,
Invisible à tes yeux , qu'il règne dans ton cœur ;
Il confond l'injustice , il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel , ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.

HENRI dans ce moment, d'un vol précipité,
 Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
 Vers un séjour informe , aride , affreux , sauvage,
 De l'antique chaos abominable image,
 Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
 Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
 Sur cette terre horrible et des anges haïe,
 Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
 La mort, l'affreuse mort et la confusion
 Y semblent établir leur domination.
 Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
 Quels torrens de fumée ! et quels feux effroyables !
 Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
 Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !
 O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme
 Creusé par la justice, habité par le crime.
 Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
 Ils marchent aussitôt aux portes des enfers. (3)

LA gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche, (e)
 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
 Le jour blesse ses yeux, dans l'ombre étincelans.
 Triste amante des morts, elle hait les vivans.
 Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
 Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire ;

La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
 Tyran qui cède au crime et détruit les vertus.
 L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
 De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
 La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
 (Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)
 Le faux Zèle étalant ses barbares maximes,
 Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

DES mortels corrompus ces tyrans effrénés
 A l'aspect de Henri paraissent consternés;
 Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
 N'approcha de son ame, à la vertu nourrie:
 Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
 Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?

LE héros, au milieu de ces esprits immondes,
 S'avavançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
 Louis guidait ses pas: Ciel! qu'est-ce que je voi?
 L'assassin de Valois! ce monstre devant moi!
 Mon père! il tient encor ce couteau parricide,
 Dont le conseil des Seize arma sa main perfide;
 Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
 Osent de son portrait fouiller les saints autels:
 Que la ligue l'invoque et que Rome le loue, (4)
 Ici dans les tourmens l'enfer les défavoue.

MON fils, reprit Louis, de plus sévères lois
 Pour suivent en ces lieux les princes et les rois.
 Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie:
 Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
 Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
 Ceux qu'ils n'ont point vengés et ceux qu'ils ont permis,
 La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
 Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,

De qui la complaisance, avec dextérité,
 A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
 La vérité terrible ici fait leurs supplices :
 Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
 Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérans,
 Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans ;
 Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
 La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
 Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans,
 Sur un trône avili fantômes impuissans.

HENRI voit près des rois leurs insolens ministres :
 Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,
 Qui des mœurs et des lois avarés corrupteurs,
 De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs,
 Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
 L'ineestimable prix des vertus de nos pères.
 Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs, (4)
 Qui, livrés aux plaisirs et couchés sur les fleurs,
 Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
 Vos inutiles jours, filés par la mollesse ?
 Avec les scélérats seriez-vous confondus,
 Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
 Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
 Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
 Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
 Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs
 La race des humains soit en foule engloutie, (5)
 Si les jours passagers d'une si triste vie
 D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
 Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
 Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
 Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,

A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui défobéir !

NE crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains:
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses ;
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans :
Mais ici c'est un père, il punit ses enfans ;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;
Il ne fait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui. (6)

IL dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue ;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs ;
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire,
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent les bons rois qu'ont produit tous les âges ;
Là sont les vrais héros, là vivent les vrais sages ;

Là sur un trône d'or Charlemagne et Clovis
 Veillent du haut des cieux sur l'empire des lis.
 Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
 Réunis dans ces lieux, n'y font plus que des frères.
 Le sage Louis (7) douze, au milieu de ces rois,
 S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
 Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
 Sur son trône avec lui fit asséoir la justice ;
 Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
 Et des yeux de son peuple il effuya les pleurs.
 D'Amboise (8) est à ses pieds, ce ministre fidelle
 Qui seul aima la France et fut seul aimé d'elle ;
 Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang
 Ne fouilla point ses mains de rapine et de fang.
 O jours ! ô mœurs ! ô temps d'éternelle mémoire !
 Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire :
 De ses aimables lois chacun goûtait les fruits.
 Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.

PLUS loin sont ces guerriers, prodigues de leur vie,
 Qu'enflamma leur devoir et non pas leur furie,
 La Trimouille, (9) Clifton, Montmorency, de Foix, (10)
 Guesclin, (11) le destructeur et le vengeur des rois,
 Le vertueux Bayard, (12) et vous, brave Amazone (13)
 La honte des Anglais et le soutien du trône. (e)

CES héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
 Comme toi de la terre ont ébloui les yeux :
 La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
 Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur mère :
 Leur cœur simple et docile aimait la vérité :
 Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

COMME il disait ces mots d'une voix gémissante,
 Le palais des destins devant lui se présente :

Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

LE Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de-là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marca nos désirs,
Et nos chagrins cruels et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu fait l'affujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.

MON cher fils, dit Louis, c'est de là que la grâce
Fait sentir aux humains sa faveur efficace:
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

MAIS dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse?
Elle entre à tout moment et s'écoule sans cesse.

Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour
 Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
 Des siècles à venir ces vivantes images
 Rassemblent tous les lieux, devançant tous les âges.
 Tous les jours des humains, comptés avant les temps,
 Aux yeux de l'Éternel à jamais sont présens.
 Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
 L'abaissement des uns, des autres la puissance,
 Les divers changemens attachés à leur sort,
 Leurs vices, leurs vertus, leur fortune et leur mort.

APPROCHONS-NOUS, le ciel te permet de connaître
 Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
 Le premier qui paraît c'est ton auguste fils ;
 Il soutiendra long-temps la gloire de nos lis,
 Triomphateur heureux du Belge et de l'ibère,
 Mais il n'égalera ni son fils ni son père.

HENRI dans ce moment voit sur des fleuves de lis
 Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
 Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
 Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine ;
 Tous deux sont entourés de gardes, de soldats ;
 Il les prend pour des rois... Vous ne vous trompez pas,
 Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
 Du prince et de l'État l'un et l'autre est l'arbitre.

RICHELIEU, Mazarin, ministres immortels,
 Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
 Enfans de la fortune et de la politique,
 Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
 Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
 Mazarin, souple, adroit et dangereux ami :
 L'un (14) fuyant avec art et cédant à l'orage,
 L'autre aux flots irrités opposant son courage ;

Des princes de mon sang ennemis déclarés ;
 Tous deux haïs du peuple et tous deux admirés ;
 Enfin , par leurs efforts ou par leur industrie ,
 Utiles à leurs rois , cruels à la patrie .
 O toi , moins puissant qu'eux , moins vaste en tes desseins , (15)
 Toi dans le second rang le premier des humains ,
 Colbert , c'est sur tes pas que l'heureuse abondance ,
 Fille de tes travaux , vient enrichir la France ;
 Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager , (16)
 En le rendant heureux tu sauras t'en venger ;
 Semblable à ce héros confident de Dieu même ,
 Qui , nourrit les hébreux pour prix de leur blasphème .

CIEL ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
 Est aux pieds de ce roi , (17) qui les fait trembler tous !
 Quels honneurs ! quels respects ! jamais roi dans la France
 N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance .
 Je le vois comme vous par la gloire animé ,
 Mieux obéi , plus craint , peut-être moins aimé .
 Je le vois éprouvant des fortunes diverses ,
 Trop fier dans ses succès , mais ferme en ses traverses ;
 De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort ,
 Admirable en sa vie , et plus grand dans sa mort .

SIECLE heureux de Louis , siècle que la nature
 De ses plus beaux présens doit combler sans mesure ;
 C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts ;
 Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
 Les muses à jamais y fixent leur empire ;
 La toile est animée et le marbre respire .
 Quels sages (18) rassemblés dans ces augustes lieux ,
 Mesurent l'univers et lisent dans les cieus ;
 Et dans la nuit obscure apportant la lumière ,
 Sondent les profondeurs de la nature entière ?

L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
 Et vers la Vérité le doute les conduit.
 Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
 Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
 J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
 Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
 Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes:
 Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
 Un peuple de héros va naître en ces climats;
 Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
 A travers mille feux je vois Condé (19) paraître,
 Tour à tour la terreur et l'appui de son maître;
 Turenne de Condé le généreux rival,
 Moins brillant, mais plus sage et du moins son égal.
 Catinat (20) réunit, par un rare assemblage,
 Les talens du guerrier et les vertus du sage.
 Vauban (21) sur un rempart, un compas à la main, (f)
 Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
 Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
 Luxembourg (22) fait trembler l'Empire et l'Angleterre.

REGARDEZ dans Denain l'audacieux Villars, (23)
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars;
 Arbitre de la paix, que la victoire amène,
 Digne appui de son roi, digne rival d'Engène.
 Quel est ce jeune prince (24) en qui la majesté
 Sur son visage aimable éclate sans fierté?
 D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
 Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!
 La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
 Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.

O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
 Les ciëux le formeront de votre sang auguste.

Grand

Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
 Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains ?
 Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
 La France sous son règne eût été trop heureuse ;
 Il eût entretenu l'abondance et la paix ;
 Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
 O combien les Français vont répandre de larmes,
 Quand sous la même tombe ils verront réunis
 Et l'époux et la femme, et la mère et le fils !

UN faible rejeton (25) sort entre les ruines
 De cet arbre fécond, coupé dans les racines.
 Les enfans de Louis, descendus au tombeau,
 Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
 De l'Etat ébranlé douce et frêle espérance.
 O toi, prudent Fleuri, veille sur son enfance, (g)
 Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
 Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître :
 Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître ;
 Qu'aimé de ses sujets ils soient chers à ses yeux :
 Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
 France, reprends sous lui ta majesté première,
 Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière ;
 Que les arts qui déjà voulaient t'abandonner,
 De leurs utiles mains viennent te couronner.
 L'Océan se demande, en ses grottes profondes,
 Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes ?
 Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
 Le commerce t'appelle et t'ouvre ses trésors.
 Maintiens l'ordre et la paix sans chercher la victoire.
 Sois l'arbitre des rois, c'est assez pour ta gloire ;

T. 12. *La Henriade.*

R

Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

PRÈS de ce jeune roi s'avance avec splendeur
 Un héros, (26) que de loin poursuit la calomnie,
 Facile et non pas faible, ardent, plein de génie,
 Trop ami des plaisirs et trop des nouveautés,
 Remuant l'univers du sein des voluptés.
 Par des ressorts nouveaux sa politique habile
 Tient l'Europe en suspens, divisée et tranquille.
 Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
 Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
 Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître: (b)
 Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

ALORS dans un orage, au milieu des éclairs,
 L'étendard de la France apparut dans les airs;
 Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
 De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
 O mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?
 Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
 Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
 Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
 L'Espagne à nos genoux vient demander des rois :
 C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
 Philippe. A cet objet Henri demeure en proie
 A la douce surprise, aux transports de sa joie.
 Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
 Craignez encor, craignez ce grand événement.
 Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître :
 Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.

O Rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
 France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
 Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques, (27)
 Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

IL dit. En ce moment le héros ne vit plus
 Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
 Du temple des destins les portes se fermèrent,
 Et les voûtes des cieus devant lui s'éclipfèrent.

L'AUBORE cependant, au visage vermeil,
 Ouvrait dans l'Orient le palais du soleil :
 La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres :
 Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
 Le prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
 Une force nouvelle, une divine ardeur :
 Ses regards inspiraient le respect et la crainte ;
 Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
 Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
 Eut sur le mont Sina consulté l'Éternel,
 Les hébreux, à ses pieds couchés dans la poussière,
 Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

Fin du septième Chant.

N O T E S

DU CHANT SEPTIEME.

(1) QUE l'on admette ou non l'attraction de M. *Newton* ; toujours demeure-t-il certain que les globes célestes, s'approchant et s'éloignant tour-à-tour, paraissent s'attirer et s'éviter.

(2) En Perse les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par *Zoroastre*, et qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au soleil, comme à une image du Créateur.

(3) Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainsi qu'il l'était dans la théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le soleil ; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

(4) Le particide *Jacques Clément* fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre de *Henri III*. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'eucharistie. Le cardinal de *Retz* rapporte que le jour des barricades, sous la minorité de *Louis XIV*, il vit un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots: SAINT JACQUES CLEMENT.

(5) On compte plus de 950 millions d'hommes sur la terre; le nombre des catholiques va à 50 millions: si la vingtième partie est celle des élus, c'est beaucoup; donc il y a actuellement sur terre 947 millions 500 mille hommes destinés aux peines éternelles de l'enfer. Et comme le genre-humain se répare environ tous les vingt ans, mettez, l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés, il se trouve qu'à ne compter que 6000 ans, depuis la création, il y a déjà 300 fois 947 millions de damnés. De plus, le peuple juif ayant été cent fois moins nombreux que le peuple catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieusement; ce calcul méritait bien les larmes de *Henri IV*.

(6) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expressément dans *Virgile*.

(7) *Louis XII* est le seul roi qui ait eu le surnom de père du peuple.

(8) Sur ces entrefaites mourut *George d'Amboise*, qui fut justement aimé de la France et de son maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (*Mézeray, grande histoire.*)

(9) Parmi plusieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue *Guy de la Trimouille*, surnommé le vaillant, qui portait Poriflamme, et qui refusa l'épée de connétable sous *Charles VI*.

Clifon, (le connétable de) sous *Charles VI*.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette maison.

(10) *Gaston de Foix*, duc de Nemours, neveu de *Louis XII*, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée. Dans quelques éditions on lisait *Dunois*.

(11) *Guesclin*, (le connétable du *Guesclin*.) Il sauva la France sous *Charles V*, conquit la Castille, mit *Henri de Transtamare* sur le trône de *Pierre le cruel*, et fut connétable de France et de Castille.

(12) *Bayard*, (*Pierre du Terrail*, surnommé le chevalier sans peur et sans reproche.) Il arma *François I* chevalier

à la bataille de Marignan ; il fut tué en 1523 , à la retraite de Rebec en Italie.

(13) *Jeanne d'Arc*, connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans, servante d'hôtellerie, née au village de Domremi-sur-Meuse, qui, se trouvant une force de corps et une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le comte de *Dunois* pour rétablir les affaires de *Charles VII.* Elle fut prise dans une sortie à Compiègne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme forcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans ; c'est *Monstrelet*, auteur contemporain, qui parle.

“ Et l'an 1428 vint devers le roi *Charles* de France à
 „ Chinon où il se tenait, une pucelle, jeune fille âgée de
 „ vingt ans, nommée *Jeanne*, laquelle était vêtue et habillée
 „ en guise d'homme, et était des parties entre Bourgogne
 „ et Lorraine d'une ville nommée Droimi, à présent Domremi,
 „ assez près de Vaucouleur ; laquelle pucelle *Jeanne* fut grand
 „ espace de temps chambrière en une hôtellerie, et était
 „ hardie de chevancher chevaux, les mener boire, et faire
 „ telles autres apertises et habiletés que jeunes filles n'ont
 „ point accoutumé de faire ; et fut mise à voye, et envoyée
 „ devers le roi, par un chevalier nommé messire *Roger de*
 „ *Baudrencourt*, capitaine, de par le roi, de Vaucouleur, etc.

On fait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle ; il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poète oit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. *Mézeray* dit tout bonnement que *St Michel*, le prince de la milice céleste, apparut à cette fille, etc. Quoiqu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler ; car ils n'avaient rien à lui reprocher, que son courage et leurs défaites.

(14) Le cardinal *Mazarin* fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la reine régente qu'il gouvernait ; mais le cardinal de *Richelieu* se maintint toujours, malgré ses ennemis, et même malgré le roi qui était dégoûté de lui.

(15) Les opinions sur *Colbert* sont si opposées entr'elles, ses admirateurs l'ont placé si haut, ses détracteurs l'ont ensuite tant rabaisé, qu'il n'existe peut-être pas un seul livre où il soit mis à la véritable place.

Pour juger un ministre, il faut examiner ses lois et ses opérations, les rapprocher des circonstances, de l'histoire de son temps, et sur-tout des lumières de ses contemporains. Si un homme d'Etat a montré de l'humanité et de la justice; si, quoique gêné par les circonstances et par les événemens, il a eu le bonheur du peuple pour premier objet; si l'on a prouvé qu'il avait les mêmes lumières que les hommes éclairés de son siècle, on doit respecter sa mémoire, et lui pardonner de n'avoir été ni supérieur aux événemens, ni au-dessus de ses contemporains.

Colbert, fils d'un marchand, d'abord commis d'un négociant, puis clerk de notaire, devint intendant du cardinal *Mazarin*. *Fouquet* avait été surintendant dans les dernières années de la vie du cardinal; son administration était également onéreuse et corrompue.

Des traitans inventaient de nouveaux offices, de nouveaux droits sur les consommations, réveillaient d'anciennes prétentions domaniales, inventaient des privilèges exclusifs, des lettres de maîtrise, faisaient revivre des arrérages d'impôts. *Fouquet* agréait ces projets, et en vendait le produit aux inventeurs moyennant une somme payée comptant. Le gouvernement, alors très-faible, protégeait peu ces traitans; mais comme ils ne donnaient qu'une petite partie de la valeur de ce qu'on leur accordait, ils gagnaient encore beaucoup. Des parts dans les profits, ou une somme d'argent, décidaient de la préférence que le premier ministre et le surintendant accordaient aux auteurs de projets. Ces emplois subalternes, et les détails de cette corruption, furent la première école de *Colbert*. Le cardinal le recommanda en mourant au roi, comme un homme qui lui serait utile.

Le premier soin de *Colbert* fut de chercher à perdre *Fouquet*. Il lui était aisé de montrer à *Louis XIV* que ce ministre n'était qu'un homme vain, uniquement occupé de soutenir ses profusions par des moyens ruineux, et ne sachant qu'emprunter. Mais ce n'était pas sa disgrâce, c'était sa perte que ses ennemis voulaient, parce que *Fouquet*, disgracié, eût pu éclairer le roi sur la conduite passée de *Colbert* et des autres ministres.

Pendant *Fouquet* était procureur-général, et ne pouvait être jugé que par le parlement. Ce droit n'est, à la vérité, que le droit commun de tout citoyen; mais il est bien moins facile de le violer contre un procureur-général. On persuada à *Fouquet* de vendre sa charge et d'en faire porter le prix au

trésor royal. La voix publique accusa *Colbert* de cette perfidie. On peignit ensuite *Fouquet* à *Louis XIV* comme un homme dangereux, qui avait fait fortifier Belle-isle, qui avait des trésors, des troupes et des partisans. *Louis* le crut. L'indifférence de *Fouquet*, qui avait voulu acheter mademoiselle de la Vallière dans le temps même où elle résistait au roi, lui rendait le surintendant odieux.

La perte de *Fouquet* fut donc résolue; et l'on employa, pour l'arrêter, une dissimulation qu'on aurait à peine pardonnée à *Henri III*, s'il eût voulu faire arrêter le duc de *Guise*; tant on avait trompé *Louis XIV* sur la prétendue puissance du malheureux surintendant. Il fut jugé par des commissaires; *Séguier*, son ennemi déclaré, fut un de ses juges, ainsi que *Puffort*, allié de *Colbert*. *Le Tellier* le persécutait avec violence. On disait alors: *Le Tellier a plus d'envie que Fouquet soit pendu, mais Colbert a plus peur qu'il ne le soit pas*. La commission ne prononça qu'un bannissement perpétuel; ceux des juges qui par leur fermeté empêchèrent les autres d'aller plus loin furent disgraciés; et on obtint du roi que *Fouquet*, qui aurait pu du fond de sa retraite démasquer ses ennemis, serait mis dans une prison perpétuelle. C'est sous ces auspices que *Colbert* parvint au ministère.

Ses premières opérations furent la remise des arrérages des tailles. Le trésor ne sacrifiait par cet arrangement que ce qu'il ne pouvait espérer de recouvrer. A la vérité, on joignit à cette remise une diminution de tailles; mais elle fut bientôt remplacée, et au-delà, sous une autre forme.

On retrancha le quatrième des rentes; c'est-à-dire, qu'on fit banqueroute d'un quart de ce que le roi devait aux rentiers.

Depuis cette époque, on compta les années de l'administration de *Colbert* par des impôts et par des emprunts. Il est vrai que l'on prétend qu'il s'opposa aux emprunts; que même le premier président ayant proposé à *Louis XIV* un emprunt au lieu d'un impôt qu'il voulait établir, et le roi l'ayant accepté, *Colbert* dit au premier président: *Vous venez d'ouvrir une plaie que vos petits-fils ne verront pas refermer*. Si ce trait est vrai, *Colbert* avait bien vu; mais il n'en est pas plus excusable, à moins qu'on n'établisse comme un principe de morale, qu'il est permis à un ministre de faire le mal, lorsque ce mal lui est nécessaire pour conserver sa place.

Quant aux impôts, la forme la plus onéreuse au peuple fut constamment préférée. Le code des aides, celui des gabelles

que *Colbert* publia, sont un monument d'absurdité et de tyrannie; il est impossible de porter plus loin le mépris des hommes; il est impossible que le ministre qui a écrit ce code eût conservé quelques sentimens d'humanité ou de justice: dans ses réglemens sur les manufactures, on érigea en loi ce qui n'était que l'avis des fabricans habiles sur la manière de fabriquer, et on soumit à des peines corporelles et infamantes les ouvriers qui ne se conformeraient pas à ces opinions. Enfin *Colbert* n'ayant plus d'expédiens, imagina de faire une opération sur les petites monnaies, et de soumettre à des droits les denrées qui servent à la subsistance du petit peuple de Paris. Il mourut; et son enterrement fut troublé par la populace que ces dernières opérations avaient révoltée, et qui voulait déchirer son corps.

Tel fut *Colbert*; et nous n'avons rien dit qui ne soit prouvé, ou par l'histoire, ou par la suite même de ses lois: comment donc cet homme eut-il une si grande réputation? comment *M. de Voltaire*, l'ami de l'humanité, l'a-t-il appelé le *premier des humains*? c'est ce qui nous reste à expliquer.

Colbert établit de la régularité dans la recette des impôts et de l'ordre dans les dépenses. Cet ordre n'était pas de l'économie, les citoyens étaient toujours vexés; mais les vexations étaient moins arbitraires. Les grands, les propriétaires riches étaient ménagés, le peuple souffrait seul, et ses cris, étouffés par une administration vigilante et rigoureuse, n'étaient pas entendus au milieu des fêtes de la cour.

La France, depuis les malheurs de *François I* jusqu'à la paix des Pyrénées, avait été dans un état de trouble et de désastre; ses frontières menacées et envahies, les guerres de religion, les guerres des grands contre *Richelieu* et *Mazarin*, la puissance des seigneurs dans les provinces; toutes ces causes s'opposaient également à l'industrie du cultivateur et à celle de l'artisan. Personne n'osait et même ne pouvait faire d'avances, ni pour la culture, ni pour des entreprises de manufactures. Le commerce extérieur n'avait pu s'établir; le commerce intérieur était languissant. On commença à respirer après la paix des Pyrénées; les frontières étaient en sûreté, la paix régnait dans l'intérieur des provinces.

L'autorité du roi ne souffrait plus de partage, et les vexations particulières cessèrent d'être à craindre. Plus la nation avait été épuisée, plus ses progrès durent être rapides; et

il était naturel qu'on attribuât à *Colbert* ce qui était l'ouvrage des circonstances.

Colbert parut avoir encouragé le commerce et les manufactures, parce qu'il fit beaucoup de lois sur ces objets, et qu'on lisait dans le préambule qu'elles avaient pour objet de favoriser le commerce et les manufactures.

La France n'avait jamais eu de marine; elle en eut une sous *Colbert*, non que ce ministre eût des connaissances dans la marine; mais il dépensa beaucoup, et il eût le bonheur de trouver des officiers de mer habiles, audacieux et entreprenans.

Plusieurs français tentèrent des établissemens dans les deux Indes; et tantôt en les encourageant, tantôt en profitant de leur ruine, *Colbert* parvint à établir quelques colonies, qui bien que faibles et mal administrées, paraissaient aux yeux des Français, alors peu instruits, avoir augmenté leur puissance et leurs richesses.

Enfin *Colbert*, en favorisant les beaux arts, en protégeant les gens de lettres, se fit des partisans qui célébrèrent ses louanges. La persécution qu'il fit contre *St Evremont*, l'exclusion des grâces de la cour, par laquelle *la Fontaine* fut puni de son attachement pour *Fouquet*, la dureté de *Colbert* envers *Charles Perrault*, son injustice à l'égard de *Charles Patin*, annonçaient une ame étroite et dure, peu sensible aux arts, et seulement frappée de la vanité de les protéger: mais à peine ces petiteesses furent-elles remarquées; l'académie des sciences établie, de grands voyages utiles aux sciences, entrepris aux frais du roi, l'observatoire construit, subjuguèrent les esprits.

Colbert mourut, et ses successeurs le firent regretter. Ils n'eurent pas d'autres principes d'administration; ils augmentèrent les impôts, et parurent moins occupés encore du bonheur du peuple. Les manufactures, le commerce, furent aussi mal administrés et moins encouragés. La marine tomba; la première guerre qui suivit sa mort fut mêlée de revers, et la seconde fut malheureuse.

Enfin, plus *Louvois* était haï, plus *Colbert*, son rival, gagnait dans l'opinion; sa conduite envers *Fouquet* fut presque oubliée; on lui pardonna une fortune immense et le faste de sa maison de *Sceaux*, en les comparant à la fortune scandaleuse d'*Emeri*, aux prodigalités de *Fouquet*, et aux richesses des traitans de la guerre de la succession.

A la mort de *Louis XIV* la réputation de *Colbert* augmenta encore ; les principes de l'administration des finances , du commerce et des manufactures étaient inconnus ; et lorsqu'on commença en France à s'occuper de ces objets , ce fut pour adopter sur ces matières l'opinion de *Colbert*.

On se plaignait de n'avoir plus de marine , et sous lui la marine avait été florissante.

On regrettait la magnificence de la cour de *Louis XIV*. On sentait les maux qu'avait causés la rigueur exercée contre les protestans , et l'on croyait que *Colbert* les avait protégés ; on était dégoûté de la guerre , et *Colbert* passait pour s'être opposé à la guerre.

Les dépenses excessives qu'il faisait pendant la paix , pour satisfaire le goût de *Louis XIV* , paraissaient des moyens de faire fleurir dans l'Etat les arts de luxe , d'animer les manufactures , de rendre les étrangers tributaires de notre industrie.

Ce n'était pas après les opérations de *Lavo* , et le haussement excessif des monnaies , qu'on pouvait reprocher à *Colbert* les retranchemens des rentes et une faible augmentation dans la valeur du marc d'argent.

M. de *Voltaire* trouva donc la réputation de *Colbert* établie , et il suivit l'opinion de son siècle : on ne peut lui en faire un reproche. Ce qui dans un homme occupé d'études politiques ferait une preuve d'ignorance , ou d'un penchant secret pour des principes oppresseurs , n'est qu'une erreur très-pardonnable dans un écrivain qui a cru pouvoir s'en rapporter à l'opinion des hommes les plus éclairés de l'époque où il écrivait ; et lorsque c'est l'amour des arts , de la paix et de la tolérance qui a inspiré cette erreur , il y aurait de l'injustice à ne point la pardonner. Depuis ce temps la science de l'administration a fait des progrès , ou plutôt elle a été créée du moins en France , et *Colbert* a été traité avec d'autant plus de sévérité que l'enthousiasme avait été plus vif.

On aurait tort sans doute de lui reprocher d'avoir ignoré ce que personne ne savait de son temps. On doit louer son application au travail , son exactitude ; mais ni sa conduite envers *Fouquet* , ni les moyens ruineux qu'il employa pour soutenir aux dépens du peuple le faste de la cour , ni la dureté de ses réglemens pour les manufactures , ni la barbarie du code des aides et des gabelles , ni ses opérations sur les monnaies , ni les retranchemens des rentes , ne peuvent être excusés.

On peut le regarder comme un homme habile, mais non comme un homme de génie; ce nom ne convient en politique qu'à ceux qui s'élèvent au-dessus des opinions et des idées même des hommes éclairés de leur siècle. On peut moins encore le regarder comme un homme vertueux; car ce nom n'est dû qu'au ministre qui n'a jamais sacrifié ni la nation à la cour, ni la justice à ses intérêts. (*Note des éditeurs*)

(16) Le peuple, ce monstre féroce et aveugle, détestait le grand *Colbert*, au point qu'il voulut déterrer son corps; mais la voix des gens sages, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère et respectable.

(17) *Louis XIV.*

(18) L'académie des sciences, dont les mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

On lisait dans l'édition de 1723 :

Ici de mille esprits les efforts curieux
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux.
Descartes, répandant sa lumière féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du monde.

Ces vers se retrouvent dans l'édition de Londres. Ce fut dans ce voyage en Angleterre que M. de *Voltaire* connut et adopta le système de *Newton*, dans un temps où très-peu de mathématiciens l'avaient étudié, où les géomètres les plus illustres du continent l'attaquaient encore, où le sage *Fontenelle* reprochait à ce système de ramener les qualités occultes que *Descartes* avait bannies de la physique.

(19) *Louis de Bourbon*, appelé communément le grand *Condé*, et *Henri* vicomte de *Turenne*, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur temps; tous deux ont remporté de grandes victoires et acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de *Condé* semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, et celui de M. de *Turenne* pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de *Turenne* remporta des avantages sur le grand *Condé* à *Gien*, à *Etampes*, à *Paris*, à *Arras*, à la bataille des *Dunes*; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand-homme.

(20) Le maréchal de *Catinat*, né en 1637. Il gagna les batailles de *Staffarde* et de la *Marfaille*, et obéit ensuite sans murmurer au maréchal de *Villeroi*, qui lui envoyait des

ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au roi, mourut en philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué son bien, et n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(21) Le maréchal de *Vauban*, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, trois cents places anciennes, et en a bâti trente-trois; il a conduit cinquante-trois sièges, et s'est trouvé à cent quarante actions; il a laissé douze volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'académie des sciences, et lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de la patrie.

(22) *François-Henri de Montmorency*, qui prit le nom de *Luxembourg*, maréchal de France, duc et pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de *Monsieur*, frère de *Louis XIV*, et remporta en chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde; conquist des provinces au roi. Il fut mis à la bastille, et reçut mille dégoûts des ministres.

Au lieu du second vers, on lisait dans quelques éditions:
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.

(23) On s'était proposé de ne parler dans ce poème d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de *Villars*.

Il a gagné la bataille de Fredelingue et celle du premier Hochstedt. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrain où le posta depuis le duc de *Marlborough*, lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du second Hochstedt, si fatale à la France. Depuis, le maréchal de *Villars* ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, et qui ne fut perdue que quand le maréchal fut blessé.

Enfin en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, et qu'on délibérait si *Louis XIV* quitterait Versailles, le maréchal de *Villars* battit le prince *Eugène* à Denain, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à Marchiennes, fit lever le siège de Landrecie, prit Douay, Quefnoy, Bouchain etc. à discrétion, et fit ensuite la paix à Rastat au nom du roi, avec le même prince *Eugène*, plénipotentiaire de l'empereur.

On prétend que ce beau vers

Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,

Se trouve dans les œuvres de l'abbé *Cottin*.

(24) Feu M. le duc de *Bourgogne*.

(25) Ce poème fut composé dans l'enfance de *Louis XV*.

(26) Vrai portrait de *Philippe* duc d'Orléans, régent du royaume.

(27) Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France et la branche d'Espagne semblaient défunies.

Fin des Notes du Chant septième.

VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

(a) **T**OUT le commencement de ce chant est entièrement différent dans les premières éditions.

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;

Un silence profond régnait dans l'univers.

Henri, prêt d'affronter de nouvelles alarmes,

Endormi dans son camp, reposait sur ses armes.

Un héros, descendu de la voûte des cieux,

Ministre de Dieu même apparut à ses yeux :

C'était ce saint guerrier, qui, loin du bord celtique,

Alla vaincre et mourir sur les sables d'Afrique ;

Le généreux Louis, le père des Bourbons,

A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons.

Sur sa tête éclatait un brillant diadème ;

Au front du nouveau prince il le posa lui-même :

Recevez-le, dit-il, de la main de Louis.

Acceptez-moi pour père, et devenez mon fils.

La vertu, qui toujours vous guida sur ma race,

Du temps qui nous sépare a rapproché l'espace ;

Je reconnais mon sang que Dieu vous a transmis ;

Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.

Mais ce sceptre, mon fils, ne doit point vous suffire ;

Possédez ma sagesse ainsi que mon empire.

C'est peu qu'un vain éclat , qui passe et qui s'enfuit ,
 Que le trouble accompagne et que la mort détruit ;
 Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile ,
 Des humaines vertus récompense fragile.
 D'un bien plus précieux osez être jaloux :
 Si Dieu ne vous éclaire , il n'a rien fait pour vous.
 Quand verrai-je , ô mon fils , votre vertu guerrière,
 Comme sous son appui , marcher à sa lumière ?
 Mais qu'ils sont encor loin ces temps , ces heureux temps ,
 Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfans !
 Que vous éprouverez de faiblesses honteuses !
 Et que vous marcherez dans des routes trompeuses !
 Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins ,
 Et venez de la France apprendre les destins.
 Henri crut à ces mots , dans un char de lumière ,
 Des cieus en un moment pénétrer la carrière ;
 Comme on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
 Courir d'un pôle à l'autre , et diviser les airs.

Parmi ces tourbillons , que d'une main féconde
 Disposait l'Eternel au premier jour du monde ,
 Est un globe élevé dans le faite des cieus ,
 Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux ;
 C'est là que le Très-haut formé à sa ressemblance
 Ces esprits immortels , enfans de son essence ,
 Qui , soudain répandus dans les mondes divers ,
 Vont animer les corps , et peuplent l'univers.
 Là sont après la mort nos ames replongées ,
 De leurs prisons grossières à jamais dégagées ;
 Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein ,
 D'une course rapide elles volent soudain :
 Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines ,
 Avec un bruit confus tomber du haut des chênes ,
 Lorsque les aquilons , messagers des hivers ,
 Ramènent la froidure et fissent dans les airs ,
 Ainsi la mort entraîne en ces lieux redoutables
 Des mortels passagers les troupes innombrables.

(b) Il y a dans l'édition de 1727 , après ces vers :
 Leurs tourmens et leurs vœux , leur foi , leur ignorance ,
 Comme sans châtement restent sans récompense ;

Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
 Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
 Il ne les juge point, tel qu'un injuste maître,
 Sur les chrétiennes lois qu'ils n'ont point pu connaître,
 Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs,
 Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
 La nature ici-bas ; sa fille et notre mère,
 Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire ;
 De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
 Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir ;
 Mais pure en notre enfance, et par l'âge altérée,
 Elle pleure ses fils dont elle est ignorée :
 Elle pleure ; et ses cris, que nous n'entendons pas,
 S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Et dans l'édition de 1723, après ce vers :

Des mortels passagers les troupes innombrables,
 on lisait :

Un juge incorruptible, avec d'égales lois,
 Y ramasse à ses pieds les peuples et les rois.
 Tout frémit devant lui ; les morts dans le silence
 Attendent en tremblant l'éternelle sentence ;
 Lui qui dans un moment voit, entend, connaît tout,
 D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout ;
 De ses ministres saints la troupe inexorable
 Sépare incessamment l'innocent du coupable,
 Donne aux uns des plaisirs, aux autres des tourmens,
 Des vertus et du crime éternels monumens.

Mais d'où partent, grand Dieu, ces cris épouvantables ?

(c) Au lieu de ce vers et des onze suivans, voici
 ce qu'on lit dans l'édition de 1723 :

D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage
 Le désespoir, la mort, la fureur, le carnage,
 Et ces vices affreux, suivis par les douleurs,
 Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs ;
 L'Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
 Qui d'abord en rampant se cache et s'humilie,
 Puis tout à coup levant un homicide bras,
 Fait siffler ses serpens et porte le trépas.

L'Avarice au teint pâle, et la Haine et l'Envie,
 Le Menfonge, et sur-tout sa sœur l'Hypocrisie,
 Qui, les regards baissés, l'encensoir à la main,
 Distille en soupirant sa rage et son venin.
Le faux zèle étalant etc.

(d) Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs?

Au lieu de ce vers et des sept qui le suivent, en
 voici huit autres que l'on lit dans l'édition 1723 :

Le sujet révolté, le lâche adulateur,
 Le juge corrompu, l'infame délateur,
 Ceux même qui, nourris au sein de la mollesse,
 N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse,
 Ceux qui, livrés sans crainte à des penchans flatteurs,
 N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs;
 Tous enfin, de la mort éternelles victimes,
 Souffrirnt des châtimens qui surpassent leurs crimes.
Le généreux Hen. i etc.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers
 sont tournés :

Il est, il est aussi, dans ce lieu de douleurs,
 Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
 Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
 Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse etc.

On voit par tous ces différens changemens avec quelle
 extrême attention et avec quelle sévérité l'auteur a
 revu son ouvrage; c'est ainsi que doit en user qui-
 conque travaille pour la postérité.

(e) Dans l'édition de 1723 on lit ces vers, que
 l'auteur a supprimés dans les autres éditions; les
 voici donc :

Antoine de Navarre, avec des yeux surpris,
 Voit Henri qui s'avance, et reconnaît son fils:
 Le héros attendri tombe aux pieds de son père;

Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère,
 Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
 Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
 Cependant il apprend à cette ombre charmée
 Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
 Et ses premiers travaux, et ses derniers exploits.
 Tous les héros en foule accouraient à sa voix.
 Les Martels, les Pepins l'écoutaient en silence,
 Et respectaient en lui la gloire de la France.
 Enfin le saint guerrier, poursuivant ses desseins,
 Suivez mes pas, dit-il, au temple des destins;
 Avançons; il est temps de vous faire connaître
 Les rois et les héros qui de vous doivent naître.
 De ce temple déjà vous voyez les remparts,
 Et ses portes d'airain etc.

(f) M. de Voltaire avait changé ainsi les deux vers
 sur M. de Vauban :

Ce héros dont la main raffermi nos remparts,
 C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.

Mais dans les dernières éditions, ils les a rétablis tels
 qu'ils étaient dans la première; ils rappellent ces vers
 d'Athalie :

Cependant Athalie, un poignard à la main,
 Rit du faible rempart de nos portes d'airain.

(g) Au lieu de ce vers, et des dix-huit qui le
 suivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

De l'empire français douce et frêle espérance;
 O vous, qui gouvernez les jours de son enfance,
 Vous, Villeroi, Fleury, conservez sous nos yeux
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux;
 Conduisez par la main son enfance docile;
 Le sentier des vertus à cet âge est facile;
 Age heureux, où son cœur, exempt de passion,
 N'a point du vice encor reçu l'impression;
 Où d'une cour trompeuse, ardente à nous séduire,
 Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire;

Age heureux, où lui-même, ignorant son pouvoir,
 Vit tranquille et soumis aux règles du devoir.
 Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître,
 Qu'il songe qu'il est homme en voyant qu'il est maître;
 Qu'attentif aux besoins des peuples malheureux,
 Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
 Qu'il aime à pardonner; qu'il donne avec prudence
 Aux services rendus leur juste récompense ;
 Qu'il ne permette pas qu'un ministre insolent
 Change son règne aimable en un joug accablant :
 Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
 Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;
 Que de l'amitié même il chérisse les lois,
 Bien pur, présent du ciel et peu connu des rois ;
 Et que, digne en effet de la grandeur suprême,
 Il imite, s'il peut, Henri quatre et moi-même.

(b) Il y a dans l'édition de 1727 :

Malheureux toutefois dans le cours de sa vie,
 D'avoir reçu du ciel un trop vaste génie.

Et dans celle de 1723, imprimée l'année même de
 la mort du régent, il n'y avait que ces quatre vers :

Près de ce jeune roi, regardez ce héros,
 Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux ;
 Il unit les talens d'un sujet et d'un maître ;
 Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Fin des Variantes du Chant septième.

C H A N T V I I I.

A R G U M E N T.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne et des ligueurs. Bataille d'Iory, dans laquelle Mayenne est défait et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le grand.

DES états dans Paris la confuse assemblée (a)
 Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
 Au seul nom de Henri les ligueurs pleins d'effroi,
 Semblaient tous oublier qu'il voulaient faire un roi.
 Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine ;
 Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
 Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
 Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

CE (1) lieutenant sans chef, ce roi sans diadème,
 Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
 Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
 Lui promet de combattre et de mourir pour lui.
 Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
 Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle ;
 Les Lorrains, (2) les Nemours, la Châtre, Canillac,
 Et l'inconstant Joyeuse, (3) et Saint-Paul et Briffac :
 Ils viennent ; la fierté, la vengeance, la rage,
 Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
 Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
 Affaiblis par leur sang versé dans les combats ;
 Mais ces mêmes combats, leur sang et leurs blessures,
 Les excitaient encore à venger leurs injures.
 Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
 Tous le fer dans les mains jurent de le venger.

Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theffalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers et menaçant les cieus,
Ivre du fol espoir de détrôner les dieux.

LA Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir;
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Anmale le premier se lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances espagnoles:
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-temps et différé toujours:
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révéérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacré.

CE formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du so'eil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joie;
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie:
C'était le jeune Egmont, (4) ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie;
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamands, opprimés par leurs rois.
Le fils, courtifan lâche et guerrier téméraire,
Baissa long-temps la main qui fit périr son père,
Servit par politique aux maux de son pays,
Pursécuta Bruxelles et secourut Paris.

Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
 Comme un dieu tutélaire au secours de Mayenne;
 Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
 Rapporter à son tour le carnage et l'effroi.
 Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
 Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace!
 Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
 Où semblaient attachés les destins de l'Etat! (b)
 Près des bords de (s) l'Iton et des rives de l'Eure
 Est un champ fortuné, l'amour de la nature: (c)
 La guerre avait long-temps respecté les trésors
 Dont Flore et les zéphyr embellissaient ces bords.
 Au milieu des horreurs des discordes civiles,
 Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles:
 Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
 Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
 Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
 N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
 Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
 La désolation par-tout marche avant eux.
 De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
 Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent;
 Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
 Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.

HABITANS malheureux de ces bords pleins de charmes,
 Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes;
 S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix:
 Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits:
 Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
 Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
 Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs
 Sur un courrier fougueux plus léger que les vents,

Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et respire la guerre.

ON voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers.
D'Aumont, (6) qui sous cinq rois avait porté les armes; (d)
Biron, (7) dont le seul nom répandait les alarmes;
Et son fils, (8) jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux. (9)
Sully, (10) Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteste et que la ligue estime:
Turenne, (11) qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance et le nom;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand (e) détruite aussitôt qu'élevée. (12)

ESSEX avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilieux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paraît s'énorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étaient à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et préc eux, dont sa fière maîtresse
Honora son courage ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine et le soutien des rois.
Plus loin sont la Trimouille, (13) et Clermont et Feuquières,
Le malheureux de Nesle et l'heureux Lefdiguières; (14)
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du roi lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

MAYENNE en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:

Soit que de son parti connaissant l'injustice,
 Il ne crut point le ciel à ses armes propice;
 Soit que l'ame en effet ait des pressentimens,
 Avant-coureurs certains des grands événemens;
 Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
 Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse.
 Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
 Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'EGMONT auprès de lui, plein de la confiance
 Qué dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
 Impatient déjà d'exercer sa valeur,
 De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
 Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
 Au bruit de la trompette animant son courage,
 Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
 Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
 Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
 Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
 Tel paraissait Egmont : une noble fureur
 Eclate dans ses yeux et brûle dans son cœur.
 Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
 Il croit que son destin commande à la victoire:
 Hélas, il ne fait point que son fatal orgueil
 Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

VERS les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
 Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence;
 " Vous êtes nés Français, et je suis votre roi, (15)
 „ Voilà nos ennemis, marchez et suivez - moi;
 „ Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
 „ Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
 „ Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur".
 A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,

Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées ,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

SUR les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide ,
Les Aquilons, fougueux fondent d'un vol rapide ,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit , le jour fuit , le ciel gronde ,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

AU mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme (16) que jadis , pour dépeupler la terre ,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre ,
Rassemble en même temps , digne fruit de l'enfer ,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
On se mêle , on combat , l'adresse , le courage ,
Le tumulte , les cris , la peur , l'aveugle rage ,
La honte de céder , l'ardente soif du sang ,
Le désespoir , la mort , passent de rang en rang :
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là , le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit , et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

DANS d'épaisses forêts de lances hérissées ,
De bataillons sanglans , de troupes renversées ,
Henri pousse , s'avance et se fait un chemin.
Le grand Mornay (17) le suit , toujours calme et serein
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie : (f)
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie ,
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;

OU

Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
 Ces puissances des cieus, ces êtres impassibles,
 Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
 D'un front inaltérable ébranlent l'univers
 Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
 De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
 Qui changent le combat, qui fixent le destin ;
 Aux chefs des légions il les porte soudain ;
 L'officier les reçoit ; sa troupe impatiente
 Règle au son de sa voix sa rage obéissante.

ON s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps ;
 Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
 Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte ;
 Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte ;
 Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
 De se fouiller du sang des malheureux humains.
 De son roi seulement son ame est occupée :
 Pour sa défense seule il a tiré l'épée ;
 Et son rare courage, ennemi des combats,
 Sait affronter la mort et ne la donne pas.

DE Turenne déjà la valeur indomptée
 Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
 D'Ailly portait par-tout la crainte et le trépas,
 D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
 Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle
 Reprend malgré son âge une force nouvelle.
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans :
 C'est un jeune héros à la fleur de ses ans, (g)
 Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
 Commencait des combats la fatale carrière ;
 D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ;
 Favori des Amours, il sortait de leurs bras ;

Honteux de n'être encore fameux que par ses charmes,
 Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
 Ce jour sa jeune épouse en accusant le ciel,
 En détestant la ligue et ce combat mortel,
 Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
 Attacha tristement sa cuirasse pesante,
 Et couvrit en pleurant, d'un casque précieux,
 Ce front si plein de grâce et si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
 Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
 A travers les blessés, les morts et les mourans;
 De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,
 Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
 S'élançant loin des rangs d'une course assurée.
 Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main;
 D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
 La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
 Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
 Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
 Se heurtent dans les airs et volent sur les vents,
 De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent,
 La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
 Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
 Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
 Déjà brille en leurs mains le fatal cimenterre.
 La Discorde accourut, le démon la guerre,
 La mort pâle et sanglante, étaient à ses côtés:
 Malheureux, suspendez vos coups précipités!
 Mais un destin funeste enflamme leur courage;
 Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
 Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
 Le fer, qui les couvrait brille et vole en éclats;

Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
 Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
 Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
 Pare encor quelques coups et repousse la mort.
 Chacun d'eux étonné de tant de résistance
 Respectait son rival, admirait sa vaillance.
 Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
 Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
 Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ;
 Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
 D'Ailly voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
 Il le voit, il l'embrasse, hélas ! c'était son fils.
 Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
 Tournait contre son sein ses parricides armes ;
 On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;
 Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
 Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
 Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
 Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
 Il va cacher sa peine au bout de l'univers.

LA, soit que le soleil rendit le jour au monde,
 Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde,
 Sa voix faisait redire, aux échos attendris
 Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
 Du héros expirant la jeune et tendre amante,
 Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
 Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords ;
 Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
 Elle voit son époux, elle tombe éperdue ;
 Le voile de la mort se répand sur sa vue :
 Est-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
 Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;

Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
 Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ;
 Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
 Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

PERE, époux malheureux, famille déplorable,
 Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
 Puisse de ce combat le souvenir affreux
 Exciter la pitié de nos derniers neveux,
 Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
 Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !

MAIS qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés ?
 Quel héros ! ou quel dieu les a tous renversés ?
 C'est le jeune Biron ; c'est lui dont le courage
 Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
 D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
 Arrêtez, revenez... lâches, où courez-vous ?
 Vous, fuir ! vous, compagnons de Mayenne et de Guise !
 Vous qui devez venger Paris, Rome et l'Eglise !
 Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
 Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.

AUSSITOT secouru de Beauvau, de Fosseuse,
 Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
 Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
 Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
 La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
 Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
 Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
 Il voit à ses côtés Parabère expirant ;
 Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière ;
 Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière ;
 Percé de coups lui-même il est près de périr.....
 C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir.

Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. (b)

LE généreux Bourbon fut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant et son vol plus rapide.

BIRON, (18) qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi fait un dernier effort;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie;
Sous les coups de Bourbon tout s'écarte, tout plie;
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ses soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidelle.

UN bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle,
Aux vertus du héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.
Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité;
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le héros, sur lui seul il s'élançe;
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,

Fiers esclaves de l'homme et nés pour le carnage,
 Preffent un sanglier, en raniment la rage,
 Ignorant le danger, aveugles, furieux,
 Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
 Les antres, les rochers, les monts en retentissent :
 Ainfi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
 Il est feul contre tous, abandonné du fort,
 Accablé par le nombre, entouré de la mort.
 Louis du hant des cieux, dans ce danger terrible,
 Donne au héros qu'il aime une force invincible ;
 Il est comme un rocher, qui, menaçant les airs,
 Rompt la course des vents et repouffe les mers.
 Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
 Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ?

O vous, Manes sanglans du plus vaillant des rois,
 Eclaircz mon esprit et parlez par ma voix !
 Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle ;
 Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
 L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
 Quand le fongueux Egmont s'offrit à son courroux. (i)

LONG-TEMPS cet étranger, trompé par son courage,
 Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage :
 Dût sa témérité le conduire au cercueil,
 L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
 Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire ;
 Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
 Comme il difait ces mots, un lumineux éclair,
 Messager des destins, fend les plaines de l'air.
 L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre ;
 Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
 D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
 Qu'ils défendent sa cause et combattent pour lui,

Que la nature entière, attentive à sa gloire,
 Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
 D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
 Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
 Le roi qu'il a blessé voit son péril sans trouble; (19)
 Ainsi que le danger son audace redouble:
 Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
 Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
 Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
 Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
 D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
 Le fer étincelant se plongea dans son sein.
 Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
 Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
 Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
 Où l'aspect de son père excita ses remords. (k)
 Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
 Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
 Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'ÉTONNEMENT, l'esprit de trouble et de terreur
 S'empare en ce moment de leur troupe alarmée:
 Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
 Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
 L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
 Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
 Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.

LES uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
 Fléchissent les genoux et demandent des fers.
 D'autres d'un pas rapide évitant la poursuite,
 Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
 Dans les profondes eaux vont se précipiter,
 Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.

Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

MAYENNE en ce tumulte incapable d'effroi,
Affigé, mais tranquille et maître encor de foi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune et les cieus.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine ;
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur :
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris ;
De la ligue en marchant ramassez les débris ;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter ;
Semblable au fier lion qu'un maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît foumet sa tête horrible,
Le fuit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.

MAYENNE cependant, par une suite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

HENRI victorieux voyait de tous côtés
Les ligueurs sans défense implorant ses bontés, (1)
Des cieus en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les manes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,

Vint voir comme il saurait user de la victoire,
 Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
 Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
 Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
 Les captifs en tremblant, conduits en sa présence,
 Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
 Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
 Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
 Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
 Où régnaient à la fois la douceur et l'audace.
 Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
 Rester mes ennemis ou vivre mes sujets.
 Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître;
 Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
 Esclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,
 Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi:
 Choisissez. A ces mots d'un roi couvert de gloire,
 Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
 On voit en un moment ces captifs éperdus,
 Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
 Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haines;
 Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne;
 Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
 Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
 Le généreux vainqueur a cessé le carnage;
 Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
 Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
 Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
 C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre, (m)
 Enchaîne la tempête et console la terre.
 Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
 La paix a mis les traits de la sérénité.

Ceux à qui la lumière était presque ravie,
 Par ses ordres humains sont rendus à la vie;
 Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
 Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
 Qui s'aceroit dans sa course, et d'une aile légère,
 Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,
 Passé d'un pôle à l'autre et remplit l'univers.
 Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
 Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
 Qui rassemble sous lui la curiosité,
 L'espoir, l'effroi, le doute et la crédulité,
 De sa brillante voix, trompette de la gloire,
 Du héros de la France annonçait la victoire.
 Du Tage à l'Éridan le bruit en fut porté;
 Le vatican superbe en fut épouvanté.
 Le Nord à cette voix tressaillit d'algresse;
 Madrid frémit d'effroi, de honte et de tristesse.

O malheureux Paris, infidelles Ligueurs!
 O Citoyens trompés! et vous, Prêtres trompeurs!
 De quels cris douloureux vos temples retentirent!
 De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
 Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits,
 Vaincu, mais plein d'espoir et maître de Paris;
 Sa politique habile, au fond de sa retraite,
 Aux ligueurs incertains déguisait sa déroute.
 Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
 En cachant sa disgrâce, il croit la réparer:
 Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle:
 Mais malgré tant de soins, la vérité cruelle,
 Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
 Volait de bouche en bouche et glaçait tous les cœurs.

LA Discorde en frémit, et redoublant sa rage,
 Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
 Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux,
 Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
 De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
 Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
 Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
 Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
 N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
 Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
 C'est son cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
 L'attaquer, le combattre et le vaincre par lui.
 Elle dit; et soudain, des rives de la Seine,
 Sur un char teint de sang, attelé par la Haine,
 Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
 Elle part, elle vole, et va trouver l'Amour.

Fin du huitième Chant.

N O T E S

DU CHANT HUITIEME.

(1) IL se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'Etat et royaume de France.

(2) *Les Lorrains.* Le chevalier d'*Aumale*, dont il est si souvent parlé, et son frère le duc, étaient de la maison de *Lorraine*.

Charles-Emmanuel duc de *Nemours*, frère utérin du duc de *Mayenne*.

La Châtre était un des maréchaux de la ligue, que l'on appelait *des bâtards*, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet *la Châtre* fit sa paix depuis et *Henri* lui confirma la dignité de maréchal de France.

(3) *Joyeuse* est le même dont il est parlé au quatrième chant, note I.

Saint-Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le même

duc de *Mayenne*, homme emporté et d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de *Guise*, fils du *balafre*.

Brissac s'était jeté dans le parti de la ligue par indignation contre *Henri III*, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec *Henri IV*, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

(4) Le comte d'*Egmont*, fils de l'amiral d'*Egmont*, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de *Horn*.

Le fils étant resté dans le parti de *Philippe II*, roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de *Mayenne*, à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville: celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'*Egmont* son père: *Ne parlez pas de lui*, dit le comte, *il méritait la mort, c'était un rebelle*. Paroles d'autant plus condamnables que c'était à des rebelles qu'il parlait et dont il venait défendre la cause.

(5) Ce fut dans une plaine, entre l'*Iton* et l'*Eure*, que se donna la bataille d'*Ivry*, le 14 mars 1590.

(6) *Jean d'Aumont*, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'*Ivry*, était fils de *Pierre d'Aumont*, gentilhomme de la chambre, et de *Françoise de Sully*, héritière de l'ancienne maison de *Sully*. Il servit sous les rois *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III* et *Henri IV*.

(7) *Henri de Gontaud de Biron*, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, était un grand-homme de guerre; il commandait à *Ivry* le corps de réserve, et contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à *Henri le grand* après la victoire: *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, et Biron ce que devait faire le roi*. Ce maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au siège d'*Epernai*.

(8) *Charles Gontaud de Biron*, maréchal, et duc et pair, fils du précédent, conspira depuis contre *Henri IV*, et fut décapité dans la cour de la bastille en 1602. On voit encore à la muraille des crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

(9) Dans *Britannicus*, *Agrippine*, en parlant du soin qu'elle a eu de donner à *Néron* des instituteurs vertueux, dit :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée

Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.

(10) *Rofni*, depuis duc de *Sully*, surintendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de *Henri IV*, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Il naquit à *Rofni* en 1559, et mourut à *Villebon* en 1641. Ainsi il avait vu *Henri II* et *Louis XIV*. Il fut grand-voyer et grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, surintendant des finances, duc et pair et maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de disgrâce. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, et encore meilleur ministre, incapable de tromper le roi et d'être trompé par les financiers; il fut inflexible pour les courtisans, dont l'avidité est insatiable, et qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de *Henri IV*. Ils l'appelaient le *Négatif*, et l'on disait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère il ne plut jamais qu'à son maître, et le moment de la mort de *Henri IV* fut celui de sa disgrâce. Le roi *Louis XIII* le fit revenir à la cour quelques années après pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans qui gouvernaient *Louis XIII* voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux ministre, qui reparaittait dans une jeune cour avec des habits et des airs de mode passés depuis long-temps. Le duc de *Sully*, qui s'en aperçut, dit au roi : *Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commençons à parler d'affaire qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins et les bouffons de la cour.*

Il composa dans la solitude de *Sully* des mémoires, dans lesquels règne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la cour, sous la régence de *Marie de Médicis*.

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du roi,
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,

Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le temps qui court,
Adieu les amitiés et les amis de cour etc.

Il ne voulut jamais changer de religion; cependant il fut des premiers à conseiller à *Henri IV* d'aller à la messe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le calvinisme, il lui répondit: *Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'évangile; car il est si contraire à l'Eglise romaine que je ne peux pas croire que l'un et l'autre aient été inspirés par le même esprit.*

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère; le pape finissait sa lettre comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, et conjurait le duc de *Sully* de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton; il l'assura qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de sa sainteté. Cette lettre est dans les mémoires.

Ce sont les écrivains qui font la réputation des ministres. Pour les bien juger, il faudrait non-seulement connaître les principes de l'administration, mais encore avoir lu les lois, les réglemens que ces ministres ont faits, et savoir quelle a été l'influence de ces lois, de ces réglemens, sur la nation entière, sur les différentes provinces. Presque personne ne prend cette peine; et on juge les ministres sur la parole des historiens ou des écrivains politiques.

Sully et *Colbert* en font un exemple frappant. Sous le règne de *Louis XIV* les gens de lettres français étaient en général plongés dans une ignorance profonde sur tout ce qui regardait l'administration d'un Etat; et les hommes qui se mêlaient d'affaires étaient hors d'état d'écrire deux phrases qu'on pût lire. Le système tourna vers ces objets les esprits de tous les ordres. On s'occupa beaucoup de commerce; et comme *Colbert* avait fait un grand nombre de réglemens sur les manufactures, comme il avait encouragé le commerce maritime, formé des compagnies, il devint dans tous les écrits le modèle des grands ministres. Cependant les sciences politiques firent par-tout des progrès; on cherchait à les appuyer sur des principes généraux et fixes, on en trouva quelques-uns. On observa dans l'administration de *Colbert* un grand nombre de défauts; mais on avait besoin d'offrir un autre objet à l'admiration publique, et on choisit *Sully*: le choix était heureux. Ministre, confident, ami d'un roi dont la mémoire est chérie et respectée, il avait conservé la réputation d'un homme d'une vertu forte, d'une fran-

chise austère; il avait été un sévère économiste du trésor public: on opposa donc *Sully* à *Colbert*. On alla plus loin; on supposa que chacun de ces ministres avait un système d'administration, que ces systèmes étaient opposés; que l'un voulait favoriser l'agriculture, tandis que l'autre la sacrifiait à l'encouragement des manufactures. Mais il est facile, en lisant les lois qu'ils ont faites, de voir que ni l'un ni l'autre n'eurent jamais un système; de leur temps il était même impossible d'en avoir. *Sully* fut supérieur à *Colbert*, parce qu'il s'opposait avec courage aux dépenses que *Henri* voulait faire par générosité ou par faiblesse; au lieu que *Colbert* flatta le goût de *Louis XIV* pour les fêtes et la pompe de la cour; que *Sully* mérita la confiance de *Henri IV* en sacrifiant pour lui ses biens et son sang; et que *Colbert*, après avoir gagné la confiance de *Mazarin*, en payant à augmenter les trésors, obtint celle de *Louis XIV* en se rendant le délateur de *Fouquet* et l'instrument de sa perte; que *Sully*, terrible aux courtisans, voulait ménager le peuple, et que *Colbert* sacrifia toujours le peuple à la cour.

Sully n'encouragea le commerce des blés que par des permissions particulières d'exporter, plus fréquentes à la vérité que du temps de *Colbert*, mais qu'il faisait aussi quelquefois acheter, conduite qu'un ministre même très-corrompu n'oserait avouer de nos jours.

Tous deux n'encouragèrent de même les manufactures que par des dons et des privilèges. Ils ne songèrent ni l'un ni l'autre à rendre moins onéreuses les lois fiscales: si elles furent moins dures sous *Sully*, il faut moins en faire honneur à son caractère qu'aux circonstances, qui n'auraient point permis cet abus de l'autorité royale.

En un mot *Sully* fut un homme vertueux pour son siècle, parce qu'on n'eût à lui reprocher aucune action regardée dans son siècle comme vile ou criminelle; mais on ne peut dire qu'il fut un grand ministre, et encore moins le proposer pour modèle. Un général, qui de nos jours ferait la guerre comme du *Guesclin*, serait vraisemblablement battu.

Sully eut des défauts et des faiblesses. Ami de *Henri IV*, il était trop jaloux de sa faveur; fier avec les grands ses égaux, il eut avec ses inférieurs toutes les petitesesses de la vanité; sa probité était incorruptible; mais il aimait à s'enrichir, et ne négligea aucun des moyens regardés alors comme permis. Obligé de se retirer après la mort de *Henri IV*, il eut la faiblesse de regretter sa place, et de se conduire en quelques occasions comme s'il eût désiré d'avoir part

au gouvernement incertain et orageux de *Louis XIII*. Il est vrai que le mot célèbre cité par M. de *Voltaire* est une belle réparation de cette faiblesse, si pourtant elle est aussi réelle que l'ont prétendu ses ennemis.

Nangis, homme d'un grand mérite et d'une véritable vertu: il avait conseillé à *Henri III* de ne point faire assassiner le duc de *Guise*, mais d'avoir le courage de le juger selon les lois.

Crillon était surnommé le brave. Il offrit à *Henri IV* de se battre contre ce même duc de *Guise*. C'est à ce *Crillon* que *Henri le grand* écrivit: *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas..... Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers.*

(11) *Henri de la Tour d'Orliques*, vicomte de *Turenne* maréchal de France. *Henri le grand* le maria à *Charlotte de la Marck*, princesse de *Sedan*, en 1591. La nuit de ses noces le maréchal alla prendre *Stenay* d'assaut.

(12) La souveraineté de *Sedan*, acquise par *Henri de Turenne*, fut perdue par *Frédéric Maurice*, duc de *Bouillon*, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de *Cinq-Mars* contre *Louis XIII*, ou plutôt contre le cardinal de *Richelieu*, donna *Sedan* pour conserver sa vie: il eut, en échange de sa souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses et moins de puissance.

(13) *Claude*, duc de la *Trimouille*, était à la bataille d'*Ivry*. Il avait un grand courage et une ambition démesurée, de grandes richesses, et était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

(14) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être simple soldat, et finit par être comestable sous *Louis XIII*.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse marquise de *Verneuil*, fut tué à la bataille d'*Ivry*; *Feuquières* et de *Nesle*, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

(15) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit *Henri IV* à la journée d'*Ivry*: *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire.*

(16) La baïonnete au bout du fusil ne fut en usage que long-temps après. Le nom de *baïonnette* vient de Baïonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

(17) *Dupleffis-Mornay* eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang-froid dont on le loue ici.

(18) Le duc de *Biron* fut blessé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Française que *Henri le grand* lui sauva la vie. On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement qui, n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.

(19) Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que *Henri IV* fut blessé: il eut la bonté depuis de mettre dans ses gardes le soldat qui l'avait blessé.

Le lecteur s'aperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de *Henri le grand*, dans un poème où il faut observer l'unité d'action. Ce prince fut blessé à Aumale: il sauva la vie au maréchal de *Biron* à Fontaine-Française. Ce sont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poète; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés: il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées, qu'il les rapporte à la même époque; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties; sans cela, il est absolument impossible de faire un poème épique fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivry, mais il courut un grand risque de la vie; il fut même enveloppé de trois cornettes Valonnes, et y aurait péri s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'*Aumont* et par le duc de *la Trimouille*. Les siens le crurent mort quelque temps, et jetèrent de grands cris de joie quand ils le virent revenir, l'épée à la main, tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du roi à Aumale, *Dupleffis-Mornay* lui écrivit: SIRE, Vous avez assez fait l'*Alexandre*, il est temps que vous fassiez le César; c'est à nous à mourir pour votre majesté, et ce vous est gloire, à vous, SIRE, de vivre pour nous, et j'ose vous dire que ce vous est devoir.

Fin des Notes du Chant huitième.

V A R I A N T E S

DU CHANT HUITIEME:

(a) VOICI le commencement de ce chant dans l'édition de 1723 :

Paris toujours injuste et toujours furieux,
 De la mort de son roi rendait grâces aux cieux.
 Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
 S'enivrait follement de sa vaine espérance ;
 Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
 Tremble dans ses Etats pour la première fois.
 Il voyait des Bourbons les forces réunies ;
 Du trône sous leurs pas les routes applanies ;
 Un chef infatigable et plein de fermeté,
 Instruit par le travail et par l'adversité ;
 Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
 Reporter dans Madrid les malheurs de la France :
 Il crut qu'il était temps d'envoyer un secours
 Demandé si long-temps, et différé toujours.
 Des rives de l'Escaut sur les bords de la Seine,
 Le malheureux Egmont vint se joindre à Mayenne.

(b) Il manque ces quatre vers-ci qui sont dans l'édition de 1723 :

Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
 Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée,
 Attirant sur ses pas Mayenne et ses ligneurs,
 Que leur aveuglement pouffait à leurs malheurs.

L'auteur les a retranchés, afin que ces mots, *lois des remparts*, ne nuisissent pas à l'unité de lieu.

(c) Après ce vers, on lit les suivans dans l'édition de 1723 :

Là, souvent les bergers, conduisant leurs troupeaux,
 Du son de leur musette éveillaient les échos ;

Il le
 Suiva
 Les t
 Cérés
 C'est
 D'un
 Cérés
 Rava
 De l'
 Dans
 Le be
 Du sei
 Robian

(a) V

(c)

Sancy,
 Estimé
 La Tri
 Et ce
 Morna
 Soutier
 Là par
 Le mal

Nicolas
 patlem
 et en A
 d'Étrel
 la perfor
 ment des
 ou parler
 et mon
 N'éta
 le conf
 foutein
 armée
 pas un

Là les nymphes d'Anet, d'une course rapide,
 Suivaient le daim léger et le chevreuil timide ;
 Les tranquilles zéphyr's habitaient sur ces bords ;
 Cérès y répandait ses utiles trésors.
 C'est-là que le destin guida les deux armées ;
 D'une chaleur égale au combat animées ;
 Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
 Ravager ses bienfaits naissans dans les sillons.
 De l'Èure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
 Dans le fond des forêts les nymphes se cachèrent.
 Le berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
 Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux etc.

(d) Voyez la variante-(g).

(e) On voit dans l'édition de 1723 ce qui suit :

Sancy, brave guerrier, ministre, magistrat,
 Estimé dans l'armée, à la cour, au sénat ;
 La Trimouille, Clermont, Tournemine et d'Angennes,
 Et ce fier ennemi de la pourpre romaine,
 Mornay, dont Péloquence égale la valeur,
 Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
 Là paraissaient Givri, Noailles et Feuquières,
 Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lefdignières.

Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des Suisses, premier maître-d'hôtel du roi, surintendant des finances, et réunit ainsi en sa personne le ministère, la magistrature et le commandement des armées. Il était fils de *Robert de Harlay*, conseiller au parlement, et de *Jacqueline Morvilliers* ; il naquit en 1546, et mourut en 1629.

N'étant encore que maître des requêtes, il se trouva dans le conseil de *Henri III* lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la ligue ; il proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil, qui savait que le roi n'avait pas un sou, se moqua de lui : *Messieurs*, dit *Sancy*, puisque

de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui leverai cette armée. On lui donna sur le champ la commission et point d'argent, et il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière : d'abord il persuada aux Genevois et aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France ; il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point ; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, et les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie ; ensuite il fut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes et de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens ; il mit en gage ses pierreries, et entr'autres ce fameux diamant, nommé *le Sancy*, qui est à présent à la couronne.

Ce diamant, qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux roi de Portugal, dom *Antoine*, chassé de son pays par *Philippe II* : dom *Antoine* s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, et un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question, est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau et qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier ; il le mit en gage entre les mains de *Sancy*, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à *Sancy*, qui fut honteux d'avoir pour une somme si modique une pièce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au roi dom *Antoine*, et eût pu même en donner davantage.

Sancy, étant surintendant des finances sous *Henri IV*, fut disgracié, au rapport de *M. de Thou*, parce qu'il avait dit à la duchesse de *Beaufort* que les enfans ne seraient jamais que des fils de p. Il y a plus d'apparence que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de *Rosni*, *Sancy* même ne fut point disgracié, puisque le roi, en 1604, le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque temps après *Henri IV*, disant qu'il fallait être de la religion de son prince. C'est sur cela que d'*Aubigné*, qui ne l'aimait pas, composa l'in-

généreuse et mordante satire intitulée : *La confession catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de *Henri III.*

(f) Il y a dans l'édition de 1727 et les suivantes :

Il veille autour de lui, tel qu'un paissant génie ;
Voyez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie ?
Ici près de ce bois Mayenne est arrêté ;
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte, etc.

(g) Cet épisode est bien moins orné et moins touchant dans les premières éditions. Le voici tel qu'il se trouvait dans le poëme de la ligue :

Du superbe d'Aumont la valeur indomptée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée ;
D'Ailly portait par-tout l'horreur et le trépas,
Les ligueurs ébranlés fuyaient devant ses pas ;
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans sa course l'arrête.
Ils fondent l'un sur l'autre à coups précipités,
La victoire et la mort volent à leurs côtés ;
Ils s'attaquent cent fois et cent fois se repoussent ;
Leur courage s'augmente et leurs glaives s'émousent,
Défendus par leur casque et par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier ;
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respecte son rival admire sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux ;
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière :
D'Ailly voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse ; hélas ! c'était son fils :
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tourne contre son sein ses parricides armes :
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;

Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
 Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
 Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
 Et se fuyant lui-même au milieu des déserts,
 Il va cacher sa peine au bout de l'univers :
 Là, soit que le soleil rendit le jour au monde,
 Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde,
 Sa voix faisait redire aux échos attendris
 Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Ciel, quels cris effrayans se font par-tout entendre !

(b) Dans l'édition de 1727 on lit :

Que vois-je ? c'est ton roi qui vole à ton secours ;
 Il fait l'affreux danger qui menace tes jours :
 Il le fait, il y vole, il laisse la poursuite
 De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite ;
 Il arrive, il paraît comme un dieu menaçant ;
 D'Anmale à son aspect recule en frémissant :
 Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

(i) Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723 :

Egmont, courtisan lâche et soldat téméraire,
 Esclave du tyran qui fit périr son père ;
 Malheureux, il n'osait sur un bord étranger
 Chercher dans les combats la gloire et le danger ;
 Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
 Il n'osait point venger son père et sa patrie.
 Il parut, le héros le fit tomber soudain ;
 Le fer étincelant etc.

(k) Il y avait dans la première édition :

Sur son corps tout sanglant, le roi sans résistance,
 Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance ;
 Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, et son bras
 A chaque instant sur lui suspendait le trépas.

Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie ;
 La ligue en pâissait, la guerre était finie :
 Mais d'Aumale et Saint-Paul accourent à l'instant ;
 On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
 Que vois-je ? au moment même une main inconnue
 Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;
 C'est ainsi qu'autrefois dans ces temps fabuleux,
 Que l'amour du mensonge a rendu trop fameux,
 Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne put défendre,
 Dans ces combats sanglans, aux rives du Scamandre,
 On vit plus d'une fois des mortels furieux,
 Par un fer sacrilège oser blesser les dieux.

Mais ce que l'auteur y a substitué est incompara-
 blement mieux.

(l) Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans
 l'édition de 1723 :

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire ;
 Henri voulait vous vaincre et non pas vous détruire ;
 C'est la seule vertu qui doit vous désarmer :
 Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
 Il dit, et dans l'instant arrêtant le carnage,
 Maître de ses soldats, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion etc.

(m) Au lieu de ces quatre vers, on lit dans l'édi-
 tion de 1740 :

C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
 Fait succéder le calme aux horreurs de la guerre,
 Console les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
 Soulage, récompense, et gagne tous les cœurs.

Fin des Variantes du Chant huitième.

C H A N T I X.

A R G U M E N T.

Description du temple de l'Amour : la Discorde implore son pouvoir pour amolir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque temps auprès de Mme d'Estrées, si célèbre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, et le roi retourne à son armée.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais (1) respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons (a)
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfesante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faiblesses.

Chaque

Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
 De leur aimable maître implorer les faveurs,
 Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
 Dans son temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
 La flatteuse Espérance, au front toujours serain,
 A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
 Près du temple sacré les Grâces demi-nues
 Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
 La molle Volupté, sur un lit de gazons,
 Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
 On voit à ses côtés le mystère en silence,
 Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
 Les plaisirs amoureux et les tendres desirs,
 Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

DE ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
 Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
 On porte au sanctuaire un pas audacieux,
 Quel spectacle funeste épouvante les yeux!

CE n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre;
 Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
 Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
 Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
 La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
 Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
 La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
 Marchent devant ses pas un poignard à la main.
 La Malice les voit, et d'un souris perfide
 Applaudit en passant à leur troupe homicide.
 Le Repentir les fuit, détestant leurs fureurs,
 Et baïssé en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'EST là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse,

Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
 Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
 Porte en sa faible main les destins de la terre, (6)
 Donne, avec un souris, ou la paix ou la guerre,
 Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
 Anime l'univers et vit dans tous les cœurs.
 Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
 Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes ;
 Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
 Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

LA Discorde soudain, conduite par la Rage,
 Ecarte les Plaisirs, s'ouvre un libre passage,
 Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
 Le front couvert de sang et les yeux enflammés :
 Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles ?
 Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?
 Ah ! si de la Discorde allumant le tison,
 Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison,
 Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
 Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
 Un roi victorieux écrase mes serpens ;
 Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
 La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
 Au sein tumultueux de la guerre civile,
 Va sous ses étendards, flottans de tous côtés,
 Rénir tous les cœurs par moi seule écartés.
 Encore une victoire, et mon trône est en poudre.
 Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
 Ce héros va combattre, et vaincre et pardonner ;
 De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
 C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
 Va de tant de hauts faits empoisonner la source.

Que sous ton joug, Amour, il gémissé, abattu ;
 Va dompter son courage au sein de la vertu.
 C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
 Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
 Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
 Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
 Fuyant devant Auguste et te suivant sur l'onde,
 Préférer Cléopâtre à l'empire du monde ?
 Henri te reste à vaincre après tant de guerriers ;
 Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers ;
 Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière ;
 Endors entre tes bras son audace guerrière.
 A mon trône ébranlé cours servir de soutien :
 Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le mien.

AINSI parlait ce monstre, et la voûte tremblante
 Répétait les accens de sa voix effrayante.

L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
 D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
 Il s'arme cependant de ses flèches dorées ;
 Il fend des vastes cieus les voûtes azurées ;
 Et précédé des Jeux, des Grâces, des Plaisirs,
 Il vole aux champs français sur l'aile des zéphyr.

DANS sa course d'abord il découvre avec joie
 Le faible Ximois, et les champs où fut Troie. (e)
 Il rit en contemplant dans ces lieux renommés
 La cendre des palais par ses mains consumés.
 Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
 Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
 Venise, dont Neptune admire le destin,
 Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

IL descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
 Où lui-même inspira Théocrite et Virgile,

Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
 De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
 Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse, (d)
 Dans les champs de Provence il vole vers Vacluse, (z)
 Afile encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
 Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
 Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
 Lui-même en ordonna la superbe structure.
 Par ses adroites mains avec art enlacés,
 Les chiffres de Diane (3) y font encor tracés.
 Sur sa tombe en passant les Plaisirs et les Grâces
 Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.

AUX campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
 Le roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
 Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
 Laisait pour un moment reposer son tonnerre.
 Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
 Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
 L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine,
 Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne; }
 Il agite les airs que lui-même a calmés;
 Il parle, on voit soudain les élémens armés.
 D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
 Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
 De verser ces torrens suspendus dans les airs,
 Et d'apporter la nuit, la foudre et les éclairs;
 Déjà les Aquilons, à ses ordres fidelles,
 Dans les cieus obscurcis ont déployé leurs ailes;
 La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
 La Nature en gémit et reconnaît l'Amour.

DANS les sillons fangeux de la campagne humide,
 Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide:

L'Amour en ce moment allumant son flambeau ,
 Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
 Abandonné des siens , le roi , dans ces bois sombres,
 Suit cet astre ennemi , brillant parmi les ombres.
 Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
 Suivre ces feux ardents de la terre exhalés ,
 Ces feux dont la vapeur maligne et passagère
 Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

DEPUIS peu la Fortune , en ces tristes climats ,
 D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
 Dans le fond d'un château, tranquille et solitaire ;
 Loin du bruit des combats elle attendait son père ,
 Qui, fidelle à ses rois , vieilli dans les hasards ,
 Avait du grand Henri suivi les étendards.
 D'Estrée (4) était son nom ; la main de la nature ,
 De ses aimables dons la combla sans mesure.
 Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas (e)
 La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
 Moins touchante et moins belle , à Tarse on vit paraître
 Celle qui des Romains avait dompté le maître , (5)
 Lorsque les habitans des rives du Cidnus ,
 L'encensoir à la main , la prirent pour Vénus.

ELLE entrait dans cet âge , hélas ! trop redoutable ,
 Qui rend des passions le joug inévitable.
 Son cœur né pour aimer , mais fier et généreux ,
 D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
 Semblable en son printemps à la rose nouvelle ,
 Qui renferme en naissant sa beauté naturelle ,
 Cache aux vents amoureux les trésors de son sein ,
 Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.

L'AMOUR , qui cependant s'apprête à la surprendre ,
 Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre ;

Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois;
 Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.
 On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
 S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
 Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
 Un désir inconnu de plaire à ce héros.
 Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
 L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle;
 Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!
 Au devant du monarque il conduisit ses pas. (f)
 L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
 Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature.
 L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
 Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissans,
 Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
 Sa modestie encor la rendait plus aimable :
 Non pas cette farouche et triste austérité,
 Qui fait fuir les Amours, et même la beauté,
 Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
 Qui colore le front d'une rougeur divine,
 Inspire le respect, enflamme les desirs,
 Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.
 Il fait plus; à l'Amour tout miracle est possible:
 Il enchante ces lieux par un charme invincible.
 Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
 La terre obéissante a fait naître soudain,
 Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage;
 A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
 Par des liens secrets on se sent arrêter;
 On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
 On voit fuir sous cette ombre une onde enchantée;
 Les amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,

Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
 L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
 Tout y paraît changé; tous les cœurs y soupirent.
 Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
 Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
 Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.

LE moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
 Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
 S'arrête, s'inquiète, et pousse des soupirs;
 Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs;
 Il demeure enchanté dans ses belles retraites,
 Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
 Près de lui, la bergère oubliant ses troupeaux,
 De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
 Contre un pouvoir si grand, qu'eût pu faire d'Estrée?
 Par un charme indomptable elle était attirée;
 Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
 Sa jeunesse, son cœur, un héros et l'AMOUR.

QUELQUE temps de Henri la valeur immortelle,
 Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle.
 Une invisible main le retient malgré lui.
 Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
 Sa vertu l'abandonne, et son ame enivrée
 N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée. (g)

LOIN de lui cependant tous ses chefs étonnés
 Se demandent leur prince, et restent consternés.
 Ils tremblaient pour ses jours: aucun d'eux n'eût pu croire
 Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire;
 On le cherchait en vain; ses soldats abattus,
 Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.

MAIS le Génie heureux qui préside à la France,
 Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence;

Il descendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.

QUAND il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre;
Il ne le chercha point dans ces lieux révévés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés:
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay; c'était pour nous instruire,
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida chez des peuples païens,
Marc-Aurèle ou Platon, la honte des chrétiens.

NON moins prudent ami que philosophe austère,
Mornay fut l'art discret de reprendre et de plaire:
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours;
Les solides vertus furent ses seuls amours;
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

LE généreux Mornay, conduit par la Sagesse,
Part, et vole en ces lieux où la douce Mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire,
Le rendaient plus heureux pour mieux fétrir sa gloire;

Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient les momens et remplissaient les jours.

L'AMOUR, au milieu d'eux, découvre avec colère
A côté de Mornay la Sageffe fèvre;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur:
Mais Mornay méprisait sa colère et ses charmes;
Tous ses traits impuissans s'émoiffaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

AU fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asile du mystère,
D'Estree à son amant prodiguait ses appas;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amans:
Ils sentaient cette ivresse et ces faiffemens,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos,
Les Amours enfantins désarmaient ce héros:
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.

LA Discorde de loin insulte à sa faiblesse;
Elle exprime en grondant sa barbare alégresse;
Sa fière activité ménage ces instans.
Elle court de la ligue irriter les serpens:
Et tandis que Bourbon se repose et sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.

ENFIN dans ces jardins, où sa vertu languit,
 Il voit Mornay paraître: il le voit et rougit.
 L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.
 Le sage en l'abordant garde un morne silence;
 Mais ce silence même, et ses regards baissés,
 Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
 Sur ce visage austère, où régnait la tristesse,
 Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
 Rarement de sa faute on aime le témoin:
 Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin. (b)
 Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère:
 Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
 Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi;
 Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi:
 Je reprends ma vertu que l'Amour m'a ravie:
 De ce honteux repos fuyons l'ignominie;
 Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
 Aime encor les liens dont il fut enchaîné:
 Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
 Partons: bravens l'Amour dans les bras de la Gloire;
 Et bientôt vers Paris, répandant la terreur,
 Dans le sang espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux Mornay connut son maître.
 C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
 Vous, de la France entière auguste défenseur;
 Vous, vainqueur de vous-même et roi de votre cœur:
 L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre;
 Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

IL dit: le roi s'apprête à partir de ces lieux.
 Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ses adieux!
 Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
 En condamnant ses pleurs il en versait encore.

Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
 Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
 Il part: en ce moment d'Estrée évanouie
 Reste sans mouvement, sans couleur et sans vie.
 D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts;
 L'amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs:
 Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
 N'enlève à son empire une nymphe si belle,
 N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
 Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
 Il la prend dans ses bras; et bientôt cette amante
 Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante,
 Lui nomme son amant, le redemande en vain;
 Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain:
 L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
 Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle:
 D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
 Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

MORNAY, toujours sévère et toujours inflexible,
 Entraînait cependant son maître trop sensible.
 La Force et la Vertu leur montrent le chemin,
 La Gloire les conduit les lauriers à la main;
 Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte,
 Va cacher loin d'Anet sa colère et sa honte.

Fin du neuvième Chant.

N O T E S

DU CHANT NEUVIEME.

(1) CETTE description du temple de l'Amour, et la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les peuples de l'île de Chypre ont de tout temps passés pour être très-abandonnés à l'Amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de *Vénus* et comme un dieu de la fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs et tous les défordres qui l'accompagnent.

(2) *Vaucluse*, *Vallisclusa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit *Pétrarque* dans les environs. L'on voit même encore près de la source une maison, qu'on appelle la maison de *Pétrarque*.

(3) *Anet* fut bâti par *Henri II* pour *Diane de Poitiers*, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

(4) *Gabrielle d'Estrées*, d'une ancienne maison de Picardie, fille et petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au seigneur de *Liancourt*, et depuis duchesse de *Beaufort* etc.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il se déroba quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemies et arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand *Alcandre*, écrite par une princesse de *Conti*.

(5) *Cléopâtre* allant à *Tarse*, où *Antoine* l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or et orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or et de soie. *Cléopâtre* était habillée comme on représentait alors la déesse *Vénus*; ses femmes représentaient les Nymphes et les Grâces; la poupe et la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguisés en Amours.

Elle av
len de
Tarse V
sire p
alla la
(Platou)

D U

(a)
dans l'é

Dans ces
Les peu
N'ont ja
Leurs co
Dans un
La moll
Seuleme
Les sons
La voix

(b) V
vers:

Sans cesse
Porte en

(c)

La can

(d)

Bientôt
Dont se
Quand
Sur ces

Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarfe la prit pour la déesse. On quitta le tribunal d'Ancoine pour courir au devant d'elle. Ce romain lui-même alla la recevoir, et en devint éperdument amoureux. (Plutarque.)

Fin des Notes du Chant neuvieme.

V A R I A N T E S

DU CHANT NEUVIEME.

(a) **A**U lieu des huit vers suivans, on trouve dans l'édition de 1723 ceux que voici :

Dans ces climats charmans habite l'indolence.
 Les peuples paresseux, séduits par l'abondance,
 N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
 Leurs corps appesantis qu'énerve le repos;
 Dans un loisir profond, aux soins inaccessible,
 La mollesse entretient un silence paisible :
 Seulement quelquefois on entend dans les airs
 Les sons effeminés des plus tendres concerts,
La voix de mille amans etc.

(b) Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers :

Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre,
 Porte en sa faible main les destins de la terre.

(c) L'édition de 1723 met ainsi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

(d) Dans l'édition de 1723 on lisait :

Bientôt dans la Provence il voit cette fontaine
 Dont son pouvoir aimable éternisa la veine.
 Quand le tendre Pétrarque, au printemps de ses jours,
 Sur ces bords enchantés soupirait ses amours.

254 VARIANTES DU CHANT IX^e.

(e) Au lieu de ces vers, on lisait dans l'édition de 1723 :

Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux,
Elle entraît dans cet âge etc.

(f) On lisait dans l'édition de 1723 :

Au devant du monarque il conduisit ses pas :
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble et ces émotions
Que forment en naissant les grandes passions.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle.

(g) N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrées,
Après ce vers, on lit dans l'édition de 1723 :

C'est alors que l'on vit, dans les bras du repos,
Les folâtres Plaisirs défarmer ce héros ;
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en voyant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône et l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son absence en son camp répandait les alarmes ;
Et ses chefs étonnés, ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence ;
Il va trouver Sully d'un vol léger et prompt,
Et lui dit de son roi la faiblesse et l'affront.
Non moins prudent ami etc.

(h) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723 :

Tout autre eût d'un censeur haï le front sévère.
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton prince etc.

Fin des Variantes du Chant neuvième.

Retour
Com
hier d
Le ro
Le cie
Pleini
est fin
CES m
Avaient
A de n
D'un es
Leur es
accour
Paris ép
Le héros
De ces m
Et qu'à
Quand l'a
Étant fo
Déjà le
D'un ce
Les lig
Près d
Là d'A
Leur t
Nous n
L'amen

C H A N T X.

A R G U M E N T.

*Retour du roi à son armée : il recommence le siège.
 Combat singulier du vicomte de Turenne et du cheva-
 lier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville.
 Le roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiège.
 Le ciel récompense enfin ses vertus. La Vérité vient
 l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre
 est finie.*

CES momens dangereux, perdus dans la mollesse, (α)
 Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
 D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
 Leur espoir les trompait : Bourbon, que rien n'arrête,
 Accourt impatient d'achever sa conquête.
 Paris épouvanté revit ses étendards :
 Le héros reparut aux pieds de ses remparts ;
 De ces mêmes remparts où fume encor la foudre,
 Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
 Quand l'ange de la France, apaisant son courroux,
 Retint son bras vainqueur, et suspendit ses coups.
 Déjà le camp du roi jette des cris de joie ;
 D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
 Les ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
 Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
 Là d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
 Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
 Nous n'avons point encore appris à nous cacher ;
 L'ennemi vient à nous, c'est-là qu'il faut marcher ;

C'est - là qu'il faut porter une fureur heureuse.
 Je connais des Français la fougue impétueuse ;
 L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu :
 Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
 Souvent le désespoir a gagné des batailles :
 J'attends tout de nous seuls , et rien de nos murailles :
 Héros qui m'écoutez , volez aux champs de Mars ;
 Peuples qui nous suivez , vos chefs sont vos remparts.

IL se tut à ces mots ; les ligueurs en silence
 Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
 Il en rougit de honte ; et dans leurs yeux confus
 Il lut en frémissant leur crainte et leur refus.
 Hé bien , poursuivit-il , si vous n'osez me suivre ,
 Français , à cet affront je ne veux point survivre.
 Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir ,
 Et vous apprendre à vaincre , ou du moins à mourir.

DE Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
 Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte ;
 Il s'avance : un héraut , ministre des combats ,
 Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas ,
 Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire ,
 Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire :
 D'Aumale vous attend ; ennemis , paraissez.

Tous les chefs , à ces mots , d'un beau zèle poussés ,
 Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage.
 Tous briguaient près du roi cet illustre avantage ;
 Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
 Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
 Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
 Va , dit-il , d'un superbe abaisser l'insolence ;
 Combats pour ton pays , pour ton prince et pour toi ,
 Et reçois en partant les armes de ton roi.

Le héros à ces mots lui donne son épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne fera point trompée,
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux:
J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous.
Il dit; le roi l'embrasse; et Turenne s'élança
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent:
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent;
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste et de la voix excitait sa valeur.
Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage;
Ses flancs noirs et brûlans, tout à coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des ligueurs:
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprentent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix désirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,

Quand jadis l'Éternel à la mort dévorante
 Livra les premiers-nés d'une race insolente.
 A l'aspect de ce glaive, interdits, désarmés,
 Les monstres infernaux semblent inanimés;
 La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
 Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
 Ainsi de son autel, teint du sang des humains,
 Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philistins,
 Lorsque du Dieu des dieux, en son temple apportée
 A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.

PARIS, le roi, l'armée, et l'enfer et les cieux,
 Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
 Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
 Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
 Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
 Ils ne se cachent point sous ces buffes d'acier,
 Des anciens chevaliers ornement honorable,
 Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
 Ils négligent tous deux cet appareil, qui rend
 Et le combat plus long et le danger moins grand.
 Leur arme est une épée; et sans autre défense,
 Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.

O Dieu! soit Turenne, arbitre de mon roi,
 Descends, juge sa cause, et combats avec moi;
 Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
 J'attends peu de moi-même et tout de ta justice.

D'AUMALE répondit: J'attends tout de mon bras;
 C'est de nous que dépend le destin des combats;
 En vain l'homme timide implore un Dieu suprême:
 Tranquille au haut du ciel il me laisse à moi-même;
 Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
 Et le dieu de la guerre est la seule valeur.

Il dit ; et d'un regard enflammé d'arrogance ,
Il voit de son rival la modeste assurance.

MAIS la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse ,
L'ardeur , la fermeté , la force , la souplesse ,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ;
L'autre d'un pas léger se détourne et l'évite :
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir.
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre ,
Avancer , s'arrêter , se mesurer , s'atteindre ;
Le fer étincelant , avec art détourné ,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente ,
Et se rompant encor par des chemins divers ,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris , et ne pouvant le croire ,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent , plus fort , plus furieux ;
Turenne est plus adroit et moins impétueux :
Maître de tous ses sens , animé sans colère ,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne , qui l'observe , aperçoit sa faiblesse ;
Il se ranime alors ; il le pousse , il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.

D'AUMALE est renversé dans les flots de son sang :

Il tombe; et de l'enfer tous les monstres frémissent;
 Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
 " De la ligue à jamais le trône est renversé ;
 „ Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé. "
 Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
 D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
 Menace encor Turenne, et le menace en vain;
 Sa redoutable épée échappe de sa main.
 Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
 L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
 Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant;
 Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
 Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
 Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
 Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

CEPENDANT des soldats, dans les murs de Paris, (1)
 Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
 Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
 Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
 Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
 Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
 Cette tête penchée et de poudre couverte,
 Ces yeux où le trépas étale les horreurs.
 On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs :
 La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
 Etouffent leurs sanglots et retiennent leur plainte ;
 Tout se tait et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
 Bientôt de ce silence augmente la terreur.
 Les cris des assiégeans jusqu'au ciel s'élevèrent ;
 Les chefs et les soldats près du roi s'assemblèrent :
 Ils demandent l'assaut; mais Pangoste Louis, (2)
 Protecteur des Français, protecteur de son fils,

Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des élémens le moteur invifible
Contient les aquilons fufpendus dans les airs,
Et pofe la barrière où fe brifent les mers :
Il fonde les cités, les difperfe en ruines,
Et les cœurs des mortels font dans fes mains divines.
Henri, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il fentit qu'il aimait fon ingrate patrie ;
Il voulut la faver de fa propre furie.
Hâï de fes fujets, prompt à les épargner,
Eux feuls voulaient fe perdre, il les voulut gagner.
Heureux fi fa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grâce !
Pouvant les emporter, il les fait inveftir ;
Il laiffe à leurs fureurs le temps du repentir.
Il (2) crut que fans affauts, fans combats, fans alarmes,
La difette et la faim plus fortes que fes armes,
Lui livreraient fans peine un peuple imanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui vaincu par fes maux, fouple dans l'indigence,
Viendrait à fes genoux implorer fa clémence.
Mais le faux zèle, hélas ! qui ne faurait céder, (c)
Enfeigne à tout fouffrir, comme à tout hafarder.

LES mutins qu'épargnait cette main vengerelle
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse ;
Et fiers de fes bontés, oubliant fa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur ;
Ils ofaient injulter à fa vengeance oifive.

MAIS lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Ceffèrent d'apporter dans ce vafte féjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour

Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
 Montrant déjà la mort qui marchait après elle :
 Alors on entendit des hurlemens affreux ;
 Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
 De qui la main tremblante et la voix affaiblie
 Demandaient vainement le soutien de leur vie.
 Bientôt le riche même, après de vains efforts,
 Eprouva la famine au milieu des trésors.
 Ce n'était plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
 Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes ;
 Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
 Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
 Sous des lambris dorés qu'habite la Mollesse,
 De leur goût dédaigneux irritaient la Pareffe.
 On vit avec effroi tous ces voluptueux,
 Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
 Périssant de misère au sein de l'opulence,
 Détester de leurs biens l'inutile abondance.
 Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
 Voit son fils au berceau qui périt sans secours.

ICI meurt dans la rage une famille entière.
 Plus loin des malheureux, couchés sur la poussière,
 Se disputaient encore, à leurs derniers momens,
 Les restes odieux des plus vils alimens.
 Ces spectres affamés, outrageant la nature,
 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
 Des morts épouvantés les offemens poudreux,
 Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
 Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
 On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
 Ce détestable mets (3) avança leur trépas,
 Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

CES prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
 Qui, loin de partager les misères publiques,
 Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
 Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels, (4)
 Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
 Allaient par-tout du peuple animer la confiance.
 Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
 Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux;
 Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,
 Le tonnerre allumé sur un prince hérétique,
 Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
 Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
 Hélas! ces vains appâts, ces promesses stériles,
 Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles;
 Par les prêtres séduits, par les Seize effrayés,
 Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds,
 Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'UN ramas d'étrangers la ville était remplie;
 Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
 Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
 Les uns étaient venus des campagnes belgiques,
 Les autres des rochers et des monts helvétiques,
 Barbares, (5) dont la guerre est l'unique métier,
 Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.

DE ces nouveaux tyrans les avides cohortes
 Assiègent les maisons, en enfoncent les portes;
 Aux hôtes effrayés présentent mille morts;
 Non pour leur arracher d'inutiles trésors;
 Non pour aller ravir, d'une main adultère,
 Une fille éplorée à sa tremblante mère;
 De la cruelle faim le besoin consumant
 Fait expirer en eux tout autre sentiment;

Et d'un peu d'aliment la découverte heureuse
 Était l'unique but de leur recherche affreuse.
 Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
 Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

UNE femme, (grand Dieu, faut-il à la mémoire (6)
 Conserver le récit de cette horrible histoire!)
 Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
 Un reste d'aliment arraché de ses mains.
 Des biens que lui ravit la Fortune cruelle,
 Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle :
 Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
 De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
 Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes,
 A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
 Elle tourne sur lui son visage effrayé,
 Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
 Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
 La rage enfin l'emporte; et d'une voix tremblante,
 Détestant son hymen et sa fécondité :
 Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
 Dit-elle, c'est en vain que tu reçois la vie ;
 Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :
 Et pourquoi vivrais-tu ? pour aller dans Paris,
 Enfant et malheureux pleurer sur les débris ?
 Meurs avant de sentir mes maux et ta misère ;
 Rends-moi le jour, le saag que t'a donné ta mère ;
 Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
 Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
 En achevant ces mots, furieuse, égarée,
 Dans les flancs de son fils sa main désespérée
 Enfonce en frémissant le parricide acier,
 Porte le corps sanglant auprès de son foyer,

Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

ATTIRÉS par la faim, les farouches soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant, à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.

OUI, c'est mon propre fils; oui, monstres inhumains!
C'est vous qui dans son sang avez trempé mès mains:
Que la mère et le fils vous servent de pâture:
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous!
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.

CE discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son fort,
Levait les mains au ciel et demandait la mort.

JUSQU'AUX tentes du roi mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidelle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des ligueurs et de moi tu séparas la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le fais, je tendais les bras à ces mutins;

Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
 Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes ;
 Qu'il impute, s'il veut, des défastres si grands
 A la nécessité, l'excuse des tyrans ;
 De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
 Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
 Je le suis ; c'est à moi de nourrir mes enfans,
 Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
 Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
 Duffé-je en le sauvant perdre mon diadème,
 Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
 Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis,
 Et si trop de pitié me coûte mon empire,
 Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
 " Henri de ses sujets ennemi généreux ,
 3. Aima mieux les sauver que de régner sur eux. "

IL dit ; (7) et dans l'instant il veut que son armée
 Approche sans éclat de la ville affamée ;
 Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix ,
 Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
 A cet ordre divin ses troupes obéissent.
 Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
 On voit sur les remparts avancer à pas lents
 Ces corps inanimés, livides et tremblans,
 Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
 Les mages à leur gré fesaient sortir les ombres ,
 Quand leur voix, du Coçyte arrêtant les torrens,
 Appelait les enfers et les manes errans.

QUEL est de ces mourans l'étonnement extrême !
 Leur cruel ennemi vint les nourrir lui-même.
 Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
 Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.

Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
 Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
 Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
 Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
 Secondant de Henri la généreuse envie,
 Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
 Sont-ce-là, disaient-ils, ces monstres si cruels?
 Est-ce-là ce tyran si terrible aux mortels,
 Cet ennemi de Dieu qu'on peint si plein de rage?
 Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image;
 C'est un roi bienfaisant, le modèle des rois;
 Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
 Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
 Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
 Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
 Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.

DE leurs cœurs attendris tel était le langage:
 Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
 Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
 Qui quelquefois s'élève, et retombe toujours!

CES prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
 Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
 Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.

„ Combattans sans courage, et chrétiens sans vertu,
 „ A quel indigne appât vous laissez-vous séduire?
 „ Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre?
 „ Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
 „ Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
 „ Quand Dieu du haut des cieus nous montre la couronne,
 „ Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne:
 „ Dans sa coupable secte il veut nous réunir:
 „ De ses propres bienfaits songeons à le punir.

9) Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.
 C'est ainsi qu'ils parlaient; et leur voix fanatique,
 Maîtreſſe du vil peuple, et redoutable aux rois,
 Des bienfaits de Henri feſait taire la voix;
 Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
 S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie. (d)
 A travers ces clameurs et ces cris odieux,
 La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
 Louis, qui du plus haut de la voûte divine
 Veillé ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
 Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis;
 Et que le roi des rois adopterait ſon fils.
 Auſſitôt de ſon cœur il chaffa les alarmes;
 La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes;
 Et la douce Eſpérance, et l'Amour paternel,
 Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
 Dieu mit avant les temps ſon trône inébranlable.
 Le ciel eſt ſous ſes pieds; de mille aſtres divers
 Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
 La puiffance, l'amour, avec l'intelligence,
 Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.
 Ses ſaints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
 D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
 Pénétrés de ſa gloire, et remplis de lui-même,
 Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
 Devant lui ſont ces dieux, ces brûlans ſéraphins, (e)
 A qui de l'univers il commet les deſtins.

Il parle; et de la terre ils vont changer la face;
 Des puiffances du ſiècle ils retranchent la race;
 Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
 Des conſeils éternels accuſent la hauteur.

Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
 Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
 L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
 Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans ;
 Mais cette impénétrable et juste Providence
 Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;
 Quelquefois sa bonté , favorable aux humains ,
 Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.

LE père des Bourbons à ses yeux se présente,
 Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
 Père de l'univers, si tes yeux quelquefois
 Honorent d'un regard les peuples et les rois ,
 Vois le peuple français à son prince rebelle ;
 S'il viole tes lois , c'est pour t'être fidelle.
 Aveuglé par son zèle, il te défobéit,
 Et pense te venger alors qu'il te trahit.
 Vois ce roi triomphant , ce foudre de la guerre ;
 L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre ;
 Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur
 Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ?
 Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
 A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
 Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré ,
 Par qui le roi des rois veut - il être adoré ?
 Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître ;
 Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un maître.
 Des ligueurs obstinés confonds les vains projets ;
 Rends les sujets au prince et le prince aux sujets ;
 Que tous les cœurs unis adorent ta justice ,
 Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'ETERNEL à ses vœux se laissa pénétrer,
 Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.

A sa divine voix les astres s'ébranlèrent ;
 La terre en tressaillit, les ligueurs en tremblèrent.
 Le roi, qui dans le ciel avait mis son appui,
 Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

SOUDAIN la Vérité, si long-temps attendue,
 Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
 Dans les tentes du roi descend du haut des cieux :
 D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
 De moment en moment, les ombres qui la couvrent
 Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
 Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
 Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

HENRI, dont le grand cœur était formé pour elle,
 Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.
 Il avoue avec foi que la religion (*f*)
 Est au-dessus de l'homme et confond la raison.
 Il reconnaît l'Eglise, ici-bas combattue,
 L'Eglise toujours une, et par-tout étendue ;
 Libre, mais sous un chef adorant en tout lieu,
 Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
 Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
 De ses élus chéris nourriture vivante,
 Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
 Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
 Son cœur obéissant se foudroye, s'abandonne
 A ces mystères saints, dont son esprit s'étonne.

LOUIS dans ce moment qui comble ses souhaits,
 Louis tenant en main l'olive de la paix,
 Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime ;
 Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
 Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix ;
 Il entre (8) au nom du Dieu qui fait régner les rois.

Les ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes ;
Les prêtres sont muets ; les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur et son père.

DES-LORS on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement défarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit ;
Et soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

Fin du dixième et dernier Chant.

NOTES

DU CHANT DIXIEME.

(1) LE chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint-Denis, et sa mort affaiblit beaucoup le parti de la ligue. Son duel avec le vicomte de Turenne n'est qu'une fiction ; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les chartreux, entre le sieur de Marivaux, qui tenait pour les royalistes, et le sieur Claude de Marolles, qui tenait pour les ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple et de l'armée, le jour même de l'assassinat de Henri III ; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

(2) Henri IV bloqua Paris en 1590 avec moins de vingt mille hommes.

(3) Ce fut l'ambassadeur d'Espagne auprès de la ligue qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts ; conseil qui fut exécuté et qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. Ces assiégés n'auraient

pas osé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.

(4) On fit la visite, dit *Mézeray*, dans les logis des ecclésiastiques et dans les couvens, qui se trouvèrent tous pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

(5) Les suisses qui étaient dans Paris à la solde du duc de *Mayenne*, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du temps; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *barbares*, et non sur leur nation, pleine de bon sens et de droiture, et l'une des plus respectables nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, et jamais à opprimer celle des autres.

(6) Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siège de la ville de *Sancerre*.

(7) *Henri IV* fut si bon qu'il permettait à ses officiers d'envoyer (comme le dit *Mézeray*) des rafraichissemens à leurs anciens amis et aux dames. Les soldats en faisaient autant à l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les assiégés nourrirent les assiégés.

(8) Ce blocus et cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590 et *Henri IV* n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594. Il s'était fait catholique en 1593; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëme et non une histoire.

Fin des Notes du Chant dixième.

VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(a) CES momens dangereux, perdus dans la mollesse.

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le temps vole, et sa perte est toujours dangereuse;
En vain du grand Bourbon la main victorieuse

Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu ;
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu ;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la mollesse,
Rendaient aux ennemis l'audace et l'alégresse.
Djà dans leur asile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

C'était après ces vers que M. de *Voltaire* plaçait les états de Paris et le discours de d'*Aubray*. Voyez les notes du sixième chant dans l'édition de 1727 ; la marche du poëme est la même que dans les dernières éditions, mais les détails du combat de *Turenne* ont été très-embellis depuis l'édition de 1727.

(b) Ils demandent l'assaut ; mais l'auguste Louis

Au lieu de ce vers et des treize qui le suivent,
voici ce que met l'édition de 1723 :

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ses traits déjà tournés sur eux ;
Il voulait les sauver de leur propre furie :
Hai de ses sujets, il aimait sa patrie ;
Armé pour les punir, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre etc.

Et depuis, jusque dans l'édition de 1740 :

Ils demandent l'assaut : le roi dans ce moment
Modéra leur courage et leur emportement ;
Il sentit qu'il aimait etc.

(c) Mais le faux zèle, hélas ! qui ne saurait céder etc.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux de l'édition
de 1723 :

Mais il ne prévoit pas en cette occasion
Ce que pouvaient les Seize et la religion.

(d) Après ce vers et les treize qui suivent, il y
avait dans l'édition de 1723 :

Enfin les temps affreux allaient être accomplis,

274 VARIANTES DU CHANT Xc.

Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits;
Le saint roi, qui du haut de la voûte divine
Veillait sur le héros dont il est l'origine,
Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Éternel apporte ses douleurs.

(e) Au lieu de ces vers, on lisait dans l'édition de 1723:

Par des coups effrayans souvent ce dieu jaloux
A sur les nations étendu son courroux;
Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices.
Il le soutient lui-même au bord des précipices,
Epre sa vertu dans les adversités,
Combat pour sa défense, et marche à ses côtés.
Le père des Bourbons etc.

(f) Il y avait dans l'édition de 1727:

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.
Il reconnaît l'Eglise etc.

Et dans celle de 1723 le poëme se terminait par ces vers :

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle;
Ces rayons désirés enflamment ses esprits:
Il avance avec elle aux remparts de Paris;
Il parle, et les remparts tombent en sa présence;
Les ligueurs éperdus imploront sa clémence;
Les prêtres sont muets; les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés;
Et le peuple à genoux, dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur et son père.

Fin des Variantes du Chant dixième.

ESSAI SUR LES GUERRES CIVILES DE FRANCE. (a)

HENRI LE GRAND naquit en 1553 à Pau, petite ville, capitale du Béarn. *Antoine de Bourbon*, duc de Vendôme, son père, était du sang royal de France et chef de la branche de *Bourbon*, (ce qui autrefois signifiait *bourbeux*) ainsi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de *Bourbon*.

La maison de *Bourbon*, depuis *Louis IX* jusqu'à *Henri IV*, avait presque toujours été négligée et réduite à un tel degré de pauvreté, qu'on a prétendu que le fameux prince de *Condé*, frère d'*Antoine de Navarre*, et oncle de *Henri le grand*, n'avait que six cents livres de rente de son patrimoine.

La mère de *Henri* était *Jeanne d'Albret*, fille de *Henri d'Albret* roi de Navarre, prince sans mérite, mais bon homme, plutôt indolent que paisible, qui soutint avec trop de résignation la perte de son royaume, enlevé à son père par une bulle du pape, appuyée des armes de l'Espagne. *Jeanne*, fille d'un prince si faible, eut encore un plus faible époux, auquel elle apporta en mariage la principauté de Béarn et le vain titre de roi de Navarre.

Ce prince, qui vivait dans un temps de fac-

(a) L'auteur avait écrit ce morceau en anglais, lorsqu'on imprima la *Henriade* à Londres.

tions et de guerres civiles, où la fermeté d'esprit est si nécessaire, ne fit voir qu'incertitude et irrésolution dans sa conduite. Il ne fut jamais de quel parti ni de quelle religion il était. Sans talent pour la cour, et sans capacité pour l'emploi de général d'armée, il passa toute sa vie à favoriser ses ennemis et à ruiner ses serviteurs; joué par *Catherine de Médicis*, amusé et accablé par les *Guises*, et toujours dupe de lui-même. Il reçut une blessure mortelle au siège de Rouen, où il combattit pour la cause de ses ennemis contre l'intérêt de sa propre maison. Il fit voir en mourant le même esprit inquiet et flottant qui l'avait agité pendant sa vie.

Jeanne d'Albret était d'un caractère tout opposé: pleine de courage et de résolution, redoutée de la cour de France, chérie des protestans, estimée des deux partis. Elle avait toutes les qualités qui font les grands politiques, ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue et de la cabale. Une chose remarquable est qu'elle se fit protestante dans le même temps que son époux redevint catholique, et fut aussi constamment attachée à la nouvelle religion qu'*Antoine* était chancelant dans la sienne. Ce fut par-là qu'elle se vit à la tête d'un parti, tandis que son époux était le jouet de l'autre.

Jalouse de l'éducation de son fils, elle voulut seule en prendre le soin. *Henri* apporta en naissant toutes les excellentes qualités de sa mère, et il les porta dans la suite à un plus haut degré de perfection. Il n'avait hérité de son père qu'une certaine facilité d'humeur, qui dans *Antoine*

dégénéra en incertitude et en faiblesse, mais qui dans *Henri* fut bienveillance et bon naturel.

Il ne fut pas élevé, comme un prince, dans cet orgueil lâche et efféminé qui énerve le corps, affaiblit l'esprit et endurecit le cœur. Sa nourriture était grossière, et ses habits simples et unis. Il alla toujours nue tête. On l'envoyait à l'école avec de jeunes gens de même âge; il grimpaît avec eux sur les rochers et sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays et des temps.

Pendant qu'il était ainsi élevé au milieu de ses sujets, dans une sorte d'égalité, sans laquelle il est facile à un prince d'oublier qu'il est né homme, la fortune ouvrit en France une scène sanglante, et au travers des débris d'un royaume presque détruit et sur les cendres de plusieurs princes enlevés par une mort prématurée, lui fraya le chemin d'un trône, qu'il ne put rétablir dans son ancienne splendeur qu'après en avoir fait la conquête.

Henri II roi de France, chef de la branche des *Valois*, fut tué à Paris dans un tournoi, qui fut en Europe le dernier de ces romanesques et périlleux divertissemens.

Il laissa quatre fils : *François II*, *Charles IX*, *Henri III* et le duc d'*Alençon*. Tous ces indignes descendans de *François I* montèrent successivement sur le trône, excepté le duc d'*Alençon*, et moururent heureusement à la fleur de leur âge et sans postérité.

Le règne de *François II* fut court, mais remarquable. Ce fut alors que percèrent ces factions

et que commencèrent ces calamités, qui pendant trente ans successivement ravagèrent le royaume de France.

Il épousa la célèbre et malheureuse *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, que sa beauté et sa faiblesse conduisirent à de grandes fautes, à de plus grands malheurs, et enfin à une mort déplorable. Elle était maîtresse absolue de son jeune époux, prince de dix-huit ans, sans vices et sans vertus, né avec un corps délicat et un esprit faible.

Incapable de gouverner par elle-même, elle se livra sans réserve au duc de *Guise*, frère de sa mère. Il influait sur l'esprit du roi par son moyen, et jetait par-là les fondemens de la grandeur de sa propre maison. Ce fut dans ce temps que *Catherine de Médicis*, veuve du feu roi et mère du roi régnant, laissa échapper les premières étincelles de son ambition, qu'elle avait habilement étouffée pendant la vie de *Henri II*. Mais se voyant incapable de l'emporter sur l'esprit de son fils et sur une jeune princesse qu'il aimait passionnément, elle crut qu'il lui était plus avantageux d'être pendant quelque temps leur instrument, et de se servir de leur pouvoir pour établir son autorité, que de s'y opposer inutilement. Ainsi les *Guises* gouvernaient le roi et les deux reines. Maîtres de la cour, ils devinrent les maîtres de tout le royaume : l'un en France est toujours une suite nécessaire de l'autre.

La maison de *Bourbon* gémissait sous l'oppression de la maison de *Lorraine*, et *Antoine*, roi de Navarre, souffrit tranquillement plusieurs affronts d'une dangereuse conséquence. Le prince

de *Condé* son frère, encore plus indignement traité, tâcha de secouer le joug, et s'associa pour ce grand dessein à l'amiral de *Coligny*, chef de la maison de *Châtillon*. La cour n'avait point d'ennemi plus redoutable. *Condé* était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif; *Coligny* était d'une humeur plus posée, plus mesuré dans sa conduite, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité aussi malheureux à la guerre que *Condé*, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des temps si orageux et l'esprit de faction pouvaient le permettre.

Les protestans commençaient alors à devenir nombreux: ils s'aperçurent bientôt de leurs forces.

La superstition, les secrètes fourberies des moines de ce temps-là, le pouvoir immense de Rome, la passion des hommes pour la nouveauté, l'ambition de *Luther* et de *Calvin*, la politique de plusieurs princes, servirent à l'accroissement de cette secte, libre à la vérité de superstition, mais tendant aussi impétueusement à l'anarchie que la religion de Rome à la tyrannie.

Les protestans avaient essuyé en France les persécutions les plus violentes, dont l'effet ordinaire est de multiplier les profélytes. Leur secte croissait au milieu des échafauds et des tortures. *Condé*, *Coligny*, les deux frères de *Coligny*, leurs partisans et tous ceux qui étaient tyrannisés par les *Guises*, embrassèrent en même temps la religion protestante. Ils unirent avec tant de concert

leurs plaintes, leur vengeance et leurs intérêts qu'il y eut en même temps une révolution dans la religion et dans l'Etat.

La première entreprise fut un complot pour arrêter les *Guises* à Amboise et pour s'affurer de la personne du roi. Quoique ce complot eût été tramé avec hardiesse et conduit avec secret, il fut découvert au moment où il allait être mis en exécution. Les *Guises* punirent les conspirateurs de la manière la plus cruelle, pour intimider leurs ennemis et les empêcher de former à l'avenir de pareils projets. Plus de sept cents protestans furent exécutés; *Condé* fut fait prisonnier et accusé de lèse-majesté. On lui fit son procès, et il fut condamné à mort.

Pendant le cours de son procès, *Antoine*, roi de Navarre, son frère, leva en Guienne, à la sollicitation de sa femme et de *Coligny*, un grand nombre de gentilshommes, tant protestans que catholiques, attachés à sa maison. Il traversa la Gascogne avec son armée; mais sur un simple message qu'il reçut de la cour en chemin, il les congédia tous en pleurant. *Il faut que j'obéisse*, dit-il; *mais j'obtiendrai votre pardon du roi. Allez, et demandez pardon pour vous-même*, lui répondit un vieux capitaine: *notre sûreté est au bout de nos épées*. Là-dessus la noblesse qui le suivait s'en retourna avec mépris et indignation.

Antoine continua sa route et arriva à la cour. Il y sollicita pour la vie de son frère, n'étant pas sûr de la sienne. Il allait tous les jours chez le duc et chez le cardinal de *Guise*, qui le rece-

vaient

vaient assis et couverts pendant qu'il était debout et nue tête.

Tout était prêt alors pour la mort du prince de *Condé*, lorsque le roi tomba tout d'un coup malade et mourut. Les circonstances et la promptitude de cet événement, le penchant des hommes à croire que la mort précipitée des princes n'est point naturelle, donnèrent cours au bruit commun que *François II* avait été empoisonné.

Sa mort donna un nouveau tour aux affaires. Le prince de *Condé* fut mis en liberté : son parti commença à respirer ; la religion protestante s'étendit de plus en plus ; l'autorité des *Guises* baissa, sans cependant être abattue ; *Antoine de Navarre* recouvra une ombre d'autorité dont il se contenta ; *Marie Stuart* fut renvoyée en *Ecosse*, et *Catherine de Médicis*, qui commença alors à jouer le premier rôle sur ce théâtre, fut déclarée régente du royaume pendant la minorité de *Charles IX* son second fils.

Elle se trouva elle-même embarrassée dans un labyrinthe de difficultés insurmontables, et partagée entre deux religions et différentes factions, qui étaient aux prises l'une avec l'autre et se disputaient le pouvoir souverain.

Cette princesse résolut de les détruire par leurs propres armes, s'il était possible. Elle nourrit la haine des *Condés* contre les *Guises* ; elle jeta la semence des guerres civiles ; indifférente et impartiale entre Rome et Genève, uniquement jalouse de sa propre autorité.

Les *Guises*, qui étaient zélés catholiques, parce
T. 12. Suite de la Henriade. A a

que *Condé* et *Coligny* étaient protestans, furent long-temps à la tête des troupes. Il y eut plusieurs batailles livrées; le royaume fut ravagé en même temps par trois ou quatre armées.

Le connétable *Anne de Montmorency* fut tué à la journée de S^t Denis, dans la soixante et quatrième année de son âge. *François* duc de *Guise* fut assassiné par *Polrot* au siège d'Orléans. *Henri III*, alors duc d'Anjou, grand prince dans sa jeunesse, quoique roi de peu de mérite dans la maturité de l'âge, gagna la bataille de Jarnac contre *Condé*, et celle de Moncontour contre *Coligny*.

La conduite de *Condé*, et sa mort funeste à la bataille de Jarnac sont trop remarquables pour n'être pas détaillées. Il avait été blessé au bras deux jours auparavant. Sur le point de donner bataille à son ennemi, il eut le malheur de recevoir un coup de pied d'un cheval fougueux, sur lequel était monté un de ses officiers. Le prince, sans marquer aucune douleur, dit à ceux qui étaient autour de lui: *Messieurs, apprenez par cet accident qu'un cheval fougueux est plus dangereux qu'utile dans un jour de bataille. Allons,* poursuivit-il, *le prince de Condé, avec une jambe cassée et le bras en écharpe, ne craint point de donner bataille, puisque vous le suivez.* Le succès ne répondit point à son courage: il perdit la bataille; toute son armée fut mise en déroute. Son cheval ayant été tué sous lui, il se tint tout seul le mieux qu'il put appuyé contre un arbre, à demi évanoui, à cause de la douleur que lui causait son mal, mais toujours intrépide et le visage tourné du côté de l'ennemi. *Montesquieu,*

capitaine des gardes de duc d'*Anjou*, passa par là quand ce prince infortuné était en cet état, et demanda qui il était. Comme on lui dit que c'était le prince de *Condé*, il le tua de sang froid.

Après la mort de *Condé*, *Coligny* eut sur les bras tout le fardeau du parti. *Jeanne d'Albret*, alors veuve, confia son fils à ses soins. Le jeune *Henri*, alors âgé de quatorze ans, alla avec lui à l'armée, et partagea les fatigues de la guerre. Le travail et les adversités furent ses guides et ses maîtres.

Sa mère et l'amiral n'avaient point d'autre vue que de rendre en France leur religion indépendante de l'Eglise de Rome, et d'assurer leur propre autorité contre le pouvoir de *Catherine de Médicis*.

Catherine était déjà débarrassée de plusieurs de ses rivaux. *François* duc de *Guise*, qui était le plus dangereux et le plus nuisible de tous, quoiqu'il fût du même parti, avait été assassiné devant Orléans. *Henri de Guise* son fils, qui joua depuis un si grand rôle dans le monde, était alors fort jeune.

Le prince de *Condé* était mort. *Charles IX* son fils avait pris le pli qu'elle voulait, étant aveuglément soumis à ses volontés. Le duc d'*Anjou*, qui fut depuis *Henri III*, était absolument dans ses intérêts; elle ne craignait d'autres ennemis que *Jeanne d'Albret*, *Coligny* et les protestans. Elle crut qu'un seul coup pouvait les détruire tous et rendre son pouvoir immuable.

Elle pressentit le roi et même le duc d'*Anjou* sur son dessein. Tout fut concerté, et les pièges étant préparés, une paix avantageuse fut proposée:

aux protestans. *Coligny*, fatigué de la guerre civile, l'accepta avec chaleur. *Charles*, pour ne laisser aucun sujet de soupçon, donna sa sœur en mariage au jeune *Henri de Navarre*. *Jeanne d'Albret*, trompée par des apparences si séduisantes, vint à la cour avec son fils, *Coligny* et tous les chefs des protestans. Le mariage fut célébré avec pompe : toutes les manières obligeantes, toutes les assurances d'amitié, tous les sermens si sacrés parmi les hommes, furent prodigués par *Catherine* et par le roi. Le reste de la cour n'était occupé que de fêtes, de jeux et de mascarades. Enfin une nuit, qui fut la veille de la S^t Barthélemi, au mois d'août 1572, le signal fut donné à minuit. Toutes les maisons des protestans furent forcées et ouvertes en même temps. L'amiral de *Coligny*, alarmé du tumulte, sauta de son lit. Une troupe d'assassins entra dans sa chambre ; un certain *Bème*, lorrain, qui avait été élevé domestique dans la maison de *Guise*, était à leur tête ; il plongea son épée dans le sein de l'amiral, et lui donna un coup de revers sur le visage.

Le jeune *Henri* duc de *Guise*, qui forma ensuite la ligue catholique, et qui fut depuis assassiné à Blois, était à la porte de la maison de *Coligny*, attendant la fin de l'assassinat, et cria tout haut : *Bème, cela est-il fait ?* Immédiatement après, les assassins jetèrent le corps par la fenêtre. *Coligny* tomba et expira aux pieds de *Guise*, qui lui marcha sur le corps ; non qu'il fût enivré de ce zèle catholique pour la persécution, qui dans ce temps avait infecté la moitié de la France ; mais il y fut poussé par l'esprit de vengeance, qui, bien qu'il

ne soit point en général si cruel que le faux zèle pour la religion, mène souvent à de plus grandes bassesses.

Cependant tous les amis de *Coligny* étaient attaqués dans Paris : hommes , enfans , tout était massacré sans distinction : toutes les rues étaient jonchées de corps morts. Quelques prêtres, tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre, couraient à la tête des meurtriers, et les encourageaient au nom de DIEU de n'épargner ni parens ni amis.

Le maréchal de *Tavares*, soldat ignorant et superstitieux, qui joignait la fureur de la religion à la rage du parti, courait à cheval dans Paris, criant aux soldats : *Du sang, du sang, la saignée est aussi salutaire dans le mois d'août que dans le mois de mai.*

Le palais du roi fut un des principaux théâtres du carnage : car le prince de Navarre logeait au Louvre, et tous ses domestiques étaient protestans. Quelques-uns d'entr'eux furent tués dans leur lit avec leurs femmes ; d'autres s'enfuyaient tout nus, et étaient poursuivis par les soldats sur les escaliers de tous les appartemens du palais, et même jusqu'à l'antichambre du roi. La jeune femme de *Henri de Navarre*, éveillée par cet affreux tumulte, craignant pour son époux et pour elle-même, saisie d'horreur et à demi-morte, sauta brusquement de son lit pour aller se jeter aux pieds du roi son frère. A peine eut-elle ouvert la porte de sa chambre que quelques-uns de ses domestiques protestans coururent s'y réfugier. Les soldats entrèrent après eux, et les poursuivirent en

présence de la princesse. Un d'eux, qui s'était caché sous son lit y fut tué ; deux autres furent percés à coups de hallebarde à ses pieds ; elle fut elle-même couverte de sang.

Il y avait un jeune gentilhomme qui était fort avant dans la faveur du roi, à cause de son air noble, de sa politesse et d'un certain tour heureux qui régnait dans sa conversation. C'était le comte de *la Rochefoucauld*, bisaiéul du marquis de *Montendre*, qui est venu en Angleterre pendant une persécution moins cruelle, mais aussi injuste. *La Rochefoucauld* avait passé la soirée avec le roi dans une douce familiarité, où il avait donné l'essor à son imagination. Le roi sentit quelques remords, et fut touché d'une sorte de compassion pour lui. Il lui dit deux ou trois fois de ne point retourner chez lui, et de coucher dans sa chambre ; mais *la Rochefoucauld* répondit qu'il voulait aller trouver sa femme. Le roi ne l'en pressa pas davantage, et dit : *Qu'on le laisse aller, je vois bien que DIEU a résolu sa mort.* Ce jeune homme fut massacré deux heures après.

Il y en eut fort peu qui échappèrent de ce massacre général. Parmi ceux-ci, la délivrance du jeune *la Force* est un exemple illustre de ce que les hommes appellent *destinée*. C'était un enfant de dix ans. Son père, son frère aîné et lui furent arrêtés en même temps par les soldats du duc d'*Anjou*. Ces meurtriers tombèrent sur tous les trois tumultuellement, et les frappèrent au hasard. Le père et les enfans, couverts de sang, tombèrent à la

renverse les uns sur les autres. Le plus jeune, qui n'avait reçu aucun coup, contrefit le mort, et le jour suivant il fut délivré de tout danger. Une vie si miraculeusement conservée dura quatre-vingt-cinq ans. Ce fut le célèbre maréchal de *la Force*, oncle de la duchesse de *la Force* qui est présentement en Angleterre.

Cependant plusieurs de ces infortunées victimes fuyaient du côté de la rivière. Quelques-uns la traversaient à la nage, pour gagner le faubourg S^t Germain. Le roi les aperçut de sa fenêtre, qui avait vue sur la rivière : ce qui est presque incroyable, quoique cela ne soit que trop vrai, il tira sur eux avec une carabine. *Catherine de Médicis*, sans trouble et avec un air serein et tranquille, au milieu de cette boucherie, regardait du haut d'un balcon qui avait vue sur la ville, enhardissait les assassins, et riait d'entendre les soupirs des mourans et les cris de ceux qui étaient massacrés. Ses filles d'honneur vinrent dans la rue avec une curiosité effrontée, digne des abominations de ce siècle ; elles contemplèrent le corps nu d'un gentilhomme nommé *Soubise*, qui avait été soupçonné d'impuissance, et qui venait d'être assassiné sous les fenêtres de la reine.

La cour, qui fumait encore du sang de la nation, essaya quelques jours après de couvrir un forfait si énorme par les formalités des lois. Pour justifier ce massacre, ils imputèrent calomnieusement à l'amiral une conspiration qui ne fut orue de personne. On ordonna au parlement de procéder contre la mémoire de *Colligny*. Son corps fut pendu

par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi lui-même eut la cruauté d'aller jouir de ce spectacle horrible. Un de ses courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le corps sentait mauvais, le roi répondit : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*

Il est impossible de savoir s'il est vrai que l'on envoya la tête de l'amiral à Rome. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il y a à Rome dans le vatican un tableau où est représenté le massacre de la Saint-Barthélemi, avec ces paroles : *Le pape approuve la mort de Coligny.*

Le jeune *Henri de Navarre* fut épargné plutôt par politique que par compassion de la part de *Catherine*, qui le retint prisonnier jusqu'à la mort du roi, pour être caution de la soumission des protestans qui voudraient se révolter.

Jeanne d'Albret était morte subitement trois ou quatre jours auparavant. Quoique peut-être sa mort eût été naturelle, ce n'est pas toutefois une opinion ridicule de croire qu'elle avait été empoisonnée.

L'exécution ne fut pas bornée à la ville de Paris. Les mêmes ordres de la cour furent envoyés à tous les gouverneurs des provinces de France. Il n'y eut que deux ou trois gouverneurs qui refusèrent d'obéir aux ordres du roi. Un, entr'autres, appelé *Montmorin* gouverneur d'Auvergne, écrivit à sa majesté la lettre suivante, qui mérite d'être transmise à la postérité.

SIRE,

SIRE,

“ J’ai reçu un ordre ; sous le sceau de votre
 „ majesté, de faire mourir tous les protestans
 „ qui sont dans ma province. Je respecte trop
 „ votre majesté pour ne pas croire que ces let-
 „ tres sont supposées ; et si, ce qu’à DIEU ne
 „ plaise, l’ordre est véritablement émané d’elle,
 „ je la respecte aussi trop pour lui obéir. ”

Ces massacres portèrent au cœur des protestans
 la rage et l’épouvante. Leur haine irréconciliable
 sembla prendre de nouvelles forces ; l’esprit
 de vengeance les rendit plus forts et plus redou-
 tables.

Peu de temps après, le roi fut attaqué d’une
 étrange maladie qui l’emporta au bout de deux
 ans. Son sang coulait toujours et perçait au tra-
 vers des pores de sa peau ; maladie incompré-
 hensible, contre laquelle échoua l’art et l’habi-
 leté des médecins, et qui fut regardée comme
 un effet de la vengeance divine.

Durant la maladie de *Charles*, son frère le duc
 d’*Anjou* avait été élu roi de Pologne. Il devait
 son élévation à la réputation qu’il avait acquise
 étant général, et qu’il perdit en montant sur
 le trône.

Dès qu’il apprit la mort de son frère, il s’en-
 fuit de Pologne, et se hâta de venir en France
 se mettre en possession du périlleux héritage d’un
 royaume déchiré par des factions fatales à ses
 souverains, et inondé du sang de ses habitans.
 Il ne trouva en arrivant que partis et troubles
 qui augmentèrent à l’infini.

Henri, alors roi de Navarre, se mit à la tête des protestans, et donna une nouvelle vie à ce parti. D'un autre côté, le jeune duc de *Guise* commençait à frapper les yeux de tout le monde par ses grandes et dangereuses qualités. Il avait un génie encore plus entreprenant que son père; il semblait d'ailleurs avoir une heureuse occasion d'atteindre à ce faite de grandeur, dont son père lui avait frayé le chemin.

Le duc d'*Anjou*, alors *Henri III*, était regardé comme incapable d'avoir des enfans, à cause de ses infirmités qui étaient les suites des débauches de sa jeunesse. Le duc d'*Alençon* qui avait pris le nom de duc d'*Anjou*, était mort en 1584, et *Henri de Navarre* était légitime héritier de la couronne. *Guise* essaya de se l'assurer à lui-même, du moins après la mort de *Henri III*, et de l'enlever à la maison des *Capets*, comme les *Capets* l'avaient usurpée sur la maison de *Charlemagne*, et comme le père de *Charlemagne* l'avait ravie à son légitime souverain.

Jamais si hardi projet ne parut si bien et si heureusement concerté. *Henri de Navarre*, et toute la maison de *Bourbon* était protestante. *Guise* commença à se concilier la bienveillance de la nation, en affectant un grand zèle pour la religion catholique. Sa libéralité lui gagna le peuple; il avait tout le clergé à sa dévotion, des amis dans le parlement, des espions à la cour, des serviteurs dans tout le royaume. Sa première démarche politique fut une association sous le nom de *S^ce Ligue*, contre les protestans, pour la fureté de la religion catholique.

La moitié du royaume entra avec empressement dans cette nouvelle confédération, Le pape *Sixte V* donna sa bénédiction à la ligue, et la protégea comme une nouvelle milice romaine. *Philippe II*, roi d'Espagne, selon la politique des souverains qui concourent toujours à la ruine de leurs voisins, encouragea la ligue de toutes ses forces, dans la vue de mettre la France en pièces et de s'enrichir de ses dépouilles.

Ainsi *Henri III*, toujours ennemi des protestans, fut trahi lui-même par des catholiques, assiégé d'ennemis secrets et déclarés, et inférieur en autorité à un sujet qui, soumis en apparence, était réellement plus roi que lui.

La seule ressource pour se tirer de cet embarras était peut-être de se joindre avec *Henri de Navarre*, dont la fidélité, le courage et l'esprit infatigable étaient l'unique barrière qu'on pouvait opposer à l'ambition de *Guise*, et qui pouvait retenir dans le parti du roi tous les protestans : ce qui eût mis un grand poids de plus dans sa balance.

Le roi, dominé par *Guise* dont il se défiait, mais qu'il n'osait offenser, intimidé par le pape, trahi par son conseil et par sa mauvaise politique, prit un parti tout opposé. Il se mit lui-même à la tête de la sainte ligue. Dans l'espérance de s'en rendre le maître, il s'unit avec *Guise* son sujet rebelle, contre son beau-frère, que la nature et la bonne politique lui désignaient pour son allié.

Henri de Navarre commandait alors en Gascogne une petite armée, tandis qu'un grand

corps de troupes accourait à son secours de la part des princes protestans d'Allemagne ; il était déjà sur les frontières de Lorraine.

Le roi s'imagina qu'il pourrait tout à la fois réduire le Navarrois et se débarasser de *Guise*. Dans ce dessein, il envoya le Lorrain avec une très-petite et très-faible armée contre les Allemands, par lesquels il faillit à être mis en déroute.

Il fit marcher en même temps *Joyeuse*, son favori, contre le Navarrois, avec la fleur de la noblesse française, et avec la plus puissante armée qu'on eût vue depuis *François I.* Il échoua dans tous ces desseins. *Henri de Navarre* défit entièrement à Coutras cette armée si redoutable, et *Guise* remporta la victoire sur les Allemands.

Le Navarrois ne se servit de sa victoire que pour offrir une paix sûre au royaume et son secours au roi. Mais quoique vainqueur, il se vit refusé, le roi craignant plus ses propres sujets que ce prince.

Guise retourna victorieux à Paris, et y fut reçu comme le sauveur de la nation. Son parti devint plus audacieux, et le roi plus méprisé ; en sorte que *Guise* semblait plutôt avoir triomphé du roi que des Allemands.

Le roi sollicité de toutes parts sortit, mais trop tard, de sa profonde léthargie. Il essaya d'abattre la ligue ; il voulut s'assurer de quelques bourgeois les plus seditieux ; il osa défendre à *Guise* l'entrée de Paris ; mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. *Guise*, au mépris de ses ordres, vint à Paris, les bourgeois prirent les armes, les gardes du roi furent

arrêtés, et lui-même fut emprisonné dans son palais.

Rarement les hommes sont assez bons ou assez méchans. Si *Guise* avait entrepris dans ce jour sur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il le laissa échapper après l'avoir assiégé, et en fit ainsi trop ou trop peu.

Henri III s'enfuit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume. Ces états ressembloient au parlement de la Grande-Bretagne, quant à leur convocation; mais leurs opérations étaient différentes. Comme ils étaient rarement assemblés, ils n'avaient point de règles pour se conduire. C'était en général une assemblée de gens incapables, faute d'expérience, de savoir prendre de justes mesures: ce qui formait une véritable confusion.

Guise, après avoir chassé son souverain de sa capitale, osa venir le braver à Blois, en présence d'un corps qui représentait la nation. *Henri* et lui se réconcilièrent solennellement; ils allèrent ensemble au même autel; ils y communierent ensemble. L'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant et fidelle à l'avenir; mais dans le même temps le roi projetait de faire mourir *Guise*, et *Guise* de faire détrôner le roi.

Guise avait été suffisamment averti de se défier de *Henri*; mais il le méprisait trop pour le croire assez hardi d'entreprendre un assassinat. Il fut la dupe de sa sécurité: le roi avait résolu de se

venger de lui et de son frère le cardinal de *Guise*, le compagnon de ses ambitieux desseins et le plus hardi promoteur de la ligue. Le roi fit lui-même provision de poignards, qu'il distribua à quelques gascons qui s'étaient offerts d'être les ministres de sa vengeance. Ils tuèrent *Guise* dans le cabinet du roi; mais ces mêmes hommes qui avaient tué le duc ne voulurent point tremper leurs mains dans le sang de son frère, parce qu'il était prêtre et cardinal; comme si la vie d'un homme qui porte une robe longue et un rabat était plus sacrée que celle d'un homme qui porte un habit court et une épée.

Le roi trouva quatre soldats qui, au rapport du jésuite *Maimbourg*, n'étant pas si scrupuleux que les gascons, tuèrent le cardinal pour cent écus chacun. Ce fut sous l'appartement de *Catherine de Médicis* que les deux frères furent tués; mais elle ignorait parfaitement le dessein de son fils, n'ayant plus alors la confiance d'aucun parti, et étant même abandonnée par le roi.

Si une telle vengeance eût été revêtue des formalités de la loi, qui sont les instrumens naturels de la justice des rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la ligue en eût été épouvantée: mais manquant de cette forme solennelle, cette action fut regardée comme un affreux assassinat, et ne fit qu'irriter le parti. Le sang des *Guises* fortifia la ligue, comme la mort de *Coligny* avait fortifié les protestans. Plusieurs villes de France se révoltèrent ouvertement contre le roi.

Il vint d'abord à Paris; mais il en trouva les

portes fermées, et tous les habitans sous les armes.

Le fameux duc de *Mayenne*, cadet du feu duc de *Guise*, était alors dans Paris. Il avait été éclipsé par la gloire de *Guise* pendant sa vie; mais après sa mort, le roi le trouva aussi dangereux ennemi que son frère. Il avait toutes ses grandes qualités, auxquelles il ne manqua que l'éclat et le lustre.

Le parti des Lorrains était très-nombreux dans Paris. Le grand nom de *Guise*, leur magnificence, leur libéralité, leur zèle apparent pour la religion catholique, les avait rendus les délices de la ville. Prêtres, bourgeois, femmes, magistrats, tout se ligua fortement avec *Mayenne* pour poursuivre une vengeance qui leur paraissait légitime.

La veuve du duc présenta une requête au parlement contre les meurtriers de son mari. Le procès commença suivant le cours ordinaire de la justice; deux conseillers furent nommés pour informer les circonstances du crime: mais le parlement n'alla pas plus loin, les principaux étant singulièrement attachés aux intérêts du roi.

La forbonne ne suivit point cet exemple de modération: soixante et dix docteurs publièrent un écrit, par lequel ils déclarèrent *Henri de Valois* déchu de son droit à la couronne, et ses sujets dispensés du serment de fidélité.

Mais l'autorité royale n'avait pas d'ennemis plus dangereux que ces bourgeois de Paris, nommés *les Seize*, non à cause de leur nombre, puisqu'ils étaient quarante, mais à cause des seize

quartiers de Paris, dont ils s'étaient partagé le gouvernement. Le plus considérable de tous ces bourgeois était un certain *le Clerc*, qui avait usurpé le grand nom de *Bussi*. C'était un citoyen hardi et un méchant soldat, comme tous ses compagnons. Ces *Seize* avaient acquis une autorité absolue, et devinrent dans la suite aussi insupportables à *Mayenne* qu'ils avaient été terribles au roi.

D'ailleurs les prêtres, qui ont toujours été les trompettes de toutes les révolutions, tonnaient en chaire, et assuraient de la part de DIEU que celui qui tuerait le tyran entrerait infailliblement en paradis. Les noms sacrés et dangereux de *Jéhu* et de *Judith*, et tous ces assassinats consacrés par l'écriture sainte, frappaient par-tout les oreilles de la nation. Dans cette affreuse extrémité, le roi fut enfin forcé d'implorer le secours de ce même Navarrois, qu'il avait autrefois refusé. Ce prince fut plus sensible à la gloire de protéger son beau-frère et son roi qu'à la victoire qu'il avait remportée sur lui.

Il mena son armée au roi; mais avant que ses troupes fussent arrivées, il vint le trouver, accompagné d'un seul page. Le roi fut étonné de ce trait de générosité, dont il n'avait pas été lui-même capable. Les deux rois marchèrent vers Paris à la tête d'une puissante armée. La ville n'était point en état de se défendre. La ligue touchait au moment de sa ruine entière, lorsqu'un jeune religieux de l'ordre de *S^t Dominique* changea toute la face des affaires.

Son nom était *Jacques Clément*; il était né dans

un village de Bourgogne, appelé *Sorbonne*, et alors âgé de vingt-quatre ans. Sa farouche piété et son esprit noir et mélancolique se laissèrent bientôt entraîner au fanatisme, par les importunes clameurs des prêtres. Il se chargea d'être le libérateur et le martyr de la sainte ligue. Il communiqua son projet à ses amis et à ses supérieurs : tous l'encouragèrent et le canonisèrent d'avance. *Clement* se prépara à son parricide par des jeûnes et par des prières continuelles pendant des nuits entières. Il se confessa, reçut les sacrements, puis acheta un bon couteau. Il alla à *St Cloud*, où était le quartier du roi, et demanda à être présenté à ce prince, sous prétexte de lui révéler un secret, dont il lui importait d'être promptement instruit. Ayant été conduit devant sa majesté, il se prosterna avec une modeste rougeur sur le front, et il lui remit une lettre qu'il disait être écrite par *Achille de Harlai*, premier président. Tandis que le roi lit, le moine le frappe dans le ventre, et laisse le couteau dans la playe. Ensuite, avec un regard assuré et les mains sur sa poitrine, il lève les yeux au ciel, attendant paisiblement les suites de son assassinat. Le roi se lève, arrache le couteau de son ventre et en frappe le meurtrier au front. Plusieurs courtisans accoururent au bruit. Leur devoir exigeait qu'ils arrêtaient le moine pour l'interroger et tâcher de découvrir ses complices ; mais ils le tuèrent sur le champ, avec une précipitation qui les fit soupçonner d'avoir été trop instruits de son dessein. *Henri de Navarre* fut alors roi de France par le droit de sa naissance,

reconnu d'une partie de l'armée et abandonné par l'autre.

Le duc d'*Epernon* et quelques autres quittèrent l'armée, alléguant qu'ils étaient trop bons catholiques pour prendre les armes en faveur d'un roi qui n'allait point à la messe. Ils espéraient secrètement que le renversement du royaume, l'objet de leurs désirs et de leur espérance, leur donnerait occasion de se rendre souverains dans leur pays.

Cependant le meurtre de *Clément* fut approuvé à Rome et adoré à Paris. La sainte ligue reconnut pour son roi le cardinal de *Bourbon*, vieux prêtre, oncle de *Henri IV*, pour faire voir au monde que ce n'était pas la maison de *Bourbon*, mais les hérétiques, que sa haine poursuivait.

Ainsi le duc de *Mayenne* fut assez sage pour ne pas usurper le titre de *roi*; et cependant il s'empara de toute l'autorité royale, pendant que le malheureux cardinal de *Bourbon*, appelé roi par la ligue, fut gardé prisonnier par *Henri IV* le reste de sa vie, qui dura encore deux ans. La ligue plus appuyée que jamais par le pape, secourue des Espagnols, et forte par elle-même, était parvenue au plus haut point de sa grandeur, et faisait sentir à *Henri IV* cette haine que le faux zèle inspire, et ce mépris que font naître les heureux succès.

Henri avait peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent et une petite armée, mais son courage, son activité, sa politique suppléaient à tout ce qui lui manquait. Il gagna plusieurs batailles, et entr'autres, celle d'Ivry sur le duc de *Mayenne*, une des plus remarquables qui aient

jamais été données. Les deux généraux montrèrent dans ce jour toute leur capacité, et les soldats tout leur courage. Il y eut peu de fautes commises de part et d'autre. *Henri* fut enfin redevable de la victoire à la supériorité de ses connaissances et de sa valeur : mais il avoua que *Mayenne* avait rempli tous les devoirs d'un grand général : *Il n'a péché, dit-il, que dans la cause qu'il soutenait.*

Il se montra, après la victoire, aussi modéré qu'il avait été terrible dans le combat. Instruit que le pouvoir diminue souvent quand on en fait un usage trop étendu, et qu'il augmente en l'employant avec ménagement, il mit un frein à la fureur du soldat armé contre l'ennemi ; il eut soin des blessés, et donna la liberté à plusieurs personnes. Cependant tant de valeur et tant de générosité ne touchèrent point les ligueurs.

Les guerres civiles de France étaient devenues la querelle de toute l'Europe. Le roi *Philippe II* était vivement engagé à défendre la ligue : la reine *Elisabeth* donnait toutes sortes de secours à *Henri*, non parce qu'il était protestant, mais parce qu'il était ennemi de *Philippe II*, dont il lui était dangereux de laisser croître le pouvoir. Elle envoya à *Henri* cinq mille hommes, sous le commandement du comte d'*Essex* son favori, auquel elle fit depuis trancher la tête.

Le roi continua la guerre avec différens succès. Il prit d'assaut tous les faubourgs de Paris dans un seul jour. Il eût peut-être pris de même la ville, s'il n'eût pensé qu'à la conquérir ; mais il

Craignit de donner sa capitale en proie aux soldats, et de ruiner une ville qu'il avait envie de sauver. Il assiégea Paris, il leva le siège; il le recommença; enfin il le bloqua, et coupa toutes les communications à la ville, dans l'espérance que les Parisiens seraient forcés, par la disette des vivres, à se rendre sans effusion de sang.

Mais *Mayenne*, les prêtres et les Seize tournèrent les esprits avec tant d'art, les envenimèrent si fort contre les hérétiques, et remplirent leur imagination de tant de fanatisme, qu'ils aimèrent mieux mourir de faim que de se rendre et d'obéir.

Les moines et les religieux donnèrent un spectacle qui, bien que ridicule en lui-même, fut cependant un ressort merveilleux pour animer le peuple. Ils firent une espèce de revue militaire, marchant par rang et de file, et portant des armes rouillées par-dessus leurs capuchons, ayant à leur tête la figure de la vierge *Marie*, branlant des épées, et criant qu'ils étaient tout prêts à combattre et à mourir pour la défense de la foi; en sorte que les bourgeois, voyant leurs confesseurs armés, croyaient effectivement soutenir la cause de DIEU.

Quoiqu'il en soit, la disette dégénéra en famine universelle. Ce nombre prodigieux de citoyens n'avait d'autre nourriture que les sermons des prêtres et que les miracles imaginaires des moines, qui par ce pieux artifice avaient dans leurs couvens toutes choses en abondance, tandis que toute la ville était sur le point de mourir de faim. Les misérables Parisiens, trompés d'abord

par l'espérance d'un prompt secours, chantaient dans les rues des ballades et des lampons contre *Henri*: folie qu'on ne pourrait attribuer à quelque autre nation avec vraisemblance, mais qui est assez conforme au génie des Français, même dans un état si affreux. Cette courte et déplorable joie fut bientôt entièrement étouffée par la misère la plus réelle et la plus étonnante. Trente mille hommes moururent de faim dans l'espace d'un mois. Les malheureux citoyens, pressés par la famine, essayèrent de faire une espèce de pain avec les os des morts, lesquels étant brisés et bouillis formaient une sorte de gelée. Mais cette nourriture si peu naturelle ne servait qu'à les faire mourir plus promptement. On conte, et cela est attesté par les témoignages les plus authentiques, qu'une femme tua et mangea son propre enfant. Au reste, l'inflexible opiniâtreté des Parisiens était égale à leur misère. *Henri* eut plus de compassion pour leur état qu'ils n'en avaient eux-mêmes: son bon naturel l'emporta sur son intérêt particulier.

Il souffrit que ses soldats vendissent en particulier toutes sortes de provisions à la ville. Ainsi on vit arriver ce qu'on n'avait pas encore vu, que les assiégés étaient nourris par les assiégeans. C'était un spectacle bien singulier, que de voir les soldats qui du fond de leurs tranchées envoyaient des vivres aux citoyens, qui leur jetaient de l'argent de leurs remparts. Plusieurs officiers, entraînés par la licence si ordinaire à la soldatesque, troquaient un aloyau pour une fille; en sorte qu'on ne voyait que femmes qui descendaient dans des

baquets, et des baquets qui remontaient pleins de provisions. Par-là une licence hors de saison régna parmi les officiers; les soldats amassèrent beaucoup d'argent; les assiégés furent soulagés; et le roi perdit la ville; car dans le même temps une armée d'Espagnols vint des Pays-Bas. Le roi fut obligé de lever le siège et d'aller à sa rencontre, au travers de tous les dangers et de tous les hasards de la guerre, jusqu'à ce qu'enfin les Espagnols ayant été chassés du royaume, il revint une troisième fois devant Paris, qui était toujours plus opiniâtre à ne point le recevoir.

Sur ces entrefaites, le cardinal de *Bourbon*, ce fantôme de la royauté, mourut. On tint une assemblée à Paris, qui nomma les états-généraux du royaume pour procéder à l'élection d'un nouveau roi. L'Espagne influait fortement sur ces Etats; *Mayenne* avait un parti considérable qui voulait le mettre sur le trône. Enfin *Henri*, ennuyé de la cruelle nécessité de faire éternellement la guerre à ses sujets, et sachant d'ailleurs que ce n'était pas sa personne, mais sa religion qu'ils haïssaient, résolut de rentrer au giron de l'Eglise romaine. Peu de semaines après, Paris lui ouvrit ses portes. Ce qui avait été impossible à sa valeur et à sa magnanimité, il l'obtint facilement en allant à la messe, et en recevant l'absolution du pape.

Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnait son vrai roi, son vainqueur et son père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,

Et commencé trop tard et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon; Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

HENRIADE, *fin du dernier chant.*

DISSERTATION SUR LA MORT DE HENRI IV.

LE plus horrible accident qui soit jamais arrivé en Europe a produit les plus odieuses conjectures. Presque tous les mémoires du temps de la mort de *Henri IV* jettent également des soupçons sur les ennemis de ce bon roi, sur les courtisans, sur les jésuites, sur sa maîtresse, sur sa femme même. Ces accusations durent encore, et on ne parle jamais de cet assassinat sans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur en les accusant; on veut se faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle, comme d'une tragédie, dans la-

quelle il faut attacher par de grandes passions et par de grands crimes.

Des voleurs assassinent *Vergier* dans la rue; tout Paris accuse de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enlève des personnes considérables, il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation, le défaut total de preuves, rien n'arrête; et la calomnie passant de bouche en bouche, et bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve, dont les historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV* mourut d'une pleurésie; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, et qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de *Catherine de Médicis*. On ne s'avise guère de douter que le pape *Alexandre VI* ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le cardinal *Corneto* et pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guichardin*, auteur contemporain, auteur respecté, dit qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime et à ce châtement du crime; il ne dit pas que le pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, et l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à *Guichardin*: *L'Europe est trompée par vous, et vous l'avez été par votre passion.* Vous étiez l'ennemi du pape; vous avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il avait,

avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides et aussi cruels que lui ; de-là vous concluez qu'un pape de soixante et douze ans n'est pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet si important ? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infame, une action qui demandait des complices, et qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape plutôt qu'un bruit populaire ? ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le temps de la mort de son père ; voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Le père et le fils sont malades en même temps, dont ils sont empoisonnés : ils sont l'un et l'autre de grands politiques, des princes sans scrupule, donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité ; c'est la logique d'un peuple qui déteste son maître : mais ce ne doit pas être celle d'un historien. Il se porte pour juge, il prononce les

arrêts de la postérité : il ne doit déclarer personne coupable sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guichardin*, je le dirai des mémoires de *Sulli* au sujet de la mort de *Henri IV*. Ces mémoires furent composés par des secrétaires du duc de *Sulli*, alors disgracié par *Marie de Médicis* ; on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse, que la mort de *Henri IV* faisait maîtresse du royaume, et sur le duc d'*Epernon* qui servit à la faire déclarer régente. *Mézeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons ; et celui qui vient de faire imprimer le sixième tome des mémoires de *Condé* fait ses efforts pour donner au misérable *Ravaillac* les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre ? faut-il encore en chercher où il n'y en a point ?

On accuse à la fois le père *Alagona* jésuite, oncle du duc de *Lerme* ; tout le conseil espagnol, la reine *Marie de Médicis*, la maîtresse de *Henri IV*, *M^{me} de Verneuil* et le duc d'*Epernon*. Choisissez donc. Si la maîtresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit ; si le conseil d'Espagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'est donc pas le duc d'*Epernon* qui l'a séduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appelait *catholique à gros grain*, comme il est prouvé au procès ; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuses ; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant, et qui voulait qu'on le réservât à la question et au supplice.

Il y a des preuves, dit *Mézeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* jusqu'à Naples. Je répons qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je fais que les dépositions vagues d'un nommé *du Jardin* et d'une *Descomans* ne font pas des allégations à opposer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins inconstant ; rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé ? Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats cèle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle *honneur* jusque dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait séduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il serait protégé, ne décèlerait-il pas ses séducteurs ? comment dans l'horreur des tortures n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? n'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape ; j'ai eu des visions, des révélations ; j'ai cru servir DIEU ; je reconnais que je me suis trompé et que je suis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai été jamais excité par personne.* Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avait

été dévotement à la messe ; il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques ; il avoue que le dessein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois, qu'il y a résisté, qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible, qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires *François Ravillac*,

Que toujours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la ligue ?

Ses complices étaient la superstition et la fureur qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*. C'était l'esprit de *Poltrou* qui assassina le duc de *Guise* ; c'étaient les maximes de *Balthazar Gerard*, assassin du grand prince d'Orange. *Ravillac* avait été feillant ; et il suffisait alors d'avoir été moine, pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de la religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de *Henri IV* le meilleur des rois ; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* assassinant le roi des Philistins ; *Judith* se prostituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ses bras ; *Samuel* coupant par morceaux un roi prisonnier de guerre, envers qui *Saül* n'osait violer le droit des nations.

Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conséquence; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démeuce, tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé, par l'esprit de superstition, de fureur et d'ignorance qui dominait, par la connaissance du cœur humain et par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut sur-tout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant des juges. Ces confessions prouvent expressément que *Jean Châtel* avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, et *Ravaillac* dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* se recommande en pleurant à *St François* son patron et à tous les saints; il se confesse avant de recevoir la question; il charge deux docteurs auxquels il s'est confessé d'assurer le greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le roi; il avoue seulement qu'il a parlé au père d'*Aubigni*, jésuite, de quelques visions qu'il a eues, et le père d'*Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient; enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment, sur sa damnation éternelle, qu'il est seul coupable, et il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raisons? sont-ce-là des preuves suffisantes?

Cependant l'éditeur du sixième tome des mémoires de *Condé* insiste encore; il recherche un passage des mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution:

On m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer. Premièrement, ces paroles ne sont point rapportées dans le procès-verbal de l'exécution; secondement, il est vrai peut-être que *Ravaillac* dit ou voulut dire: *On m'a bien trompé quand on me disait, le roi est bair: on se réjouira de l'a mort.* Il voyait le contraire, et les regrets du peuple; il se voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire *on m'a trompé*; En effet, s'il n'avait jamais entendu justifier dans les conversations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique sens de ses paroles. Mais les a-t-il prononcées? qui l'a dit à *M. de l'Etoile*? un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il sur un procès-verbal? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le soir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour? Défions-nous de tous ces journaux qui sont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes *in-folio* des mémoires du feu marquis de *Dangeau*: j'y trouvai ces propres paroles; “ La reine
 „ d'Espagne, *Marie-Louise d'Orléans*, est morte
 „ empoisonnée par le marquis de *Mansfeld*;
 „ le poison avait été mis dans une tourte d'anguil-
 „ les: la comtesse de *Pernits*, qui mangea la
 „ desserte de la reine, en est morte aussi; trois
 „ cameristes en ont été malades; le roi l'a dit ce

„ foit
 fait,
 Loui
 mon
 foin
 dant
 foit-
 eu tro
 que L
 discrè
 sefait
 valet
 à tort
 toutes
 chamb
 res to
 quelq
 sous p
 les jo
 Aristot
 le dou
 (*) N
 Ravaill

soit à son petit couvert." Qui ne croirait un tel fait, circonstancié, appuyé du témoignage de *Louis XIV.*, et rapporté par un courtisan de ce monarque, par un homme d'honneur qui avait soin de recueillir toutes les anecdotes? Cependant il est très-faux que la comtesse de *Pernits* soit morte alors: il est tout aussi faux qu'il y ait eu trois cameristes malades. et non moins faux que *Louis XIV.* ait prononcé des paroles aussi indiscretes. Ce n'était point M. de *Dangeau* qui faisait ces malheureux mémoires, c'était un vieux valet de chambre imbécille, qui se mêlait de faire à tort et à travers des gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendait dans les antichambres. Je suppose cependant que ces mémoires tombassent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de calomnies alors sous presse! que de mensonges répétés dans tous les journaux! Il faut tout lire avec défiance. *Aristote* avait bien raison, quand il disait que *le doute est le commencement de la sagesse.* (*)

(*) Nous joindrons ici un extrait du Procès criminel de *Ravillac*, qui peut servir à ce qu'on vient de lire.

*Extrait du procès criminel fait à François
Ravaillac.*

Du 19 mai 1610.

A dit qu'il n'a jamais reçu aucun outrage du roi, et que la cour a assez d'argumens suffisans par les interrogatoires et réponses au procès; qu'il n'y a nullement apparence qu'il y ait été induit par argent, ou suscité par gens ambitieux du sceptre de France; car si tant est qu'il e t été porté par argent ou autrement, il semble qu'il ne fût pas venu jusqu'à trois fois et à trois voyages exprès d'Angoulême   Paris, distans l'un de l'autre de cent lieues, pour donner conseil au roi de ranger à l'Eglise catholique et romaine ceux de la prétendue réformée: gens du tout contraires à la volonté de DIEU et de son Eglise, parce que qui a volonté de tuer autrui par argent, dès qu'il se laisse malheureusement corrompre pour assassiner son prince, ne va pas le faire avertir comme il a fait trois diverses fois; ainsi que le sieur de *la Force* a reconnu depuis l'homicide commis par l'accusé, avoir été dans le louvre, et prié instamment de le faire parler au roi, à quoi ledit sieur de *la Force* aurait répondu qu'il était un papaute et catholique à gros grain, lui disant s'il connaissait M. d'*Epernon*, et l'accusé lui répondit qu'oui, et que c'était un catholique à gros grain; et ayant dit au sieur de *la Force* qu'étant catholique, apostolique et romain, et voulant tel vivre et mourir, il le supplie de vouloir le faire parler au roi, afin de déclarer à sa majesté l'intention

où

où il était depuis si long-temps de le tuer, n'osant le déclarer à aucun autre, parce que l'ayant dit à sa majesté, il se ferait désisté tout-à-fait de cette mauvaise volonté.

Enquis si de lors qu'il fit ses voyages pour parler au roi et lui conseiller de faire la guerre à ceux de la religion prétendue réformée, il avait protesté à son curé que, si sa majesté ne voulait accorder ce dont l'accusé la suppliait, il ferait le malheureux acte qu'il a commis.

A dit que non, et que s'il l'avait projeté, s'en était désisté, et avait cru qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer.

Remontré qu'il n'avait changé sa mauvaise intention, parce que depuis le dernier voyage qu'il a fait à Angoulême, le jour de pâques, il n'a cherché les moyens de parler au roi, ce qui démontre assez qu'il était parti en cette résolution de faire ce qu'il a fait.

A dit qu'il est véritable.

Enquis si le jour de pâques et de son départ il fit la sainte communion; a dit que non, et l'avait faite le premier dimanche de carême; mais néanmoins, qu'il fit célébrer le sacrifice de la sainte messe à l'église St Paul d'Angoulême sa paroisse, comme se reconnaissant indigne d'approcher de ce très-saint et très-auguste sacrement, plein de mystère et d'incompréhensible vertu, parce qu'il se sentait encore vexé de cette tentation de tuer le roi; et en tel état ne voulait s'approcher de la sainte table.

..... Enquis s'il ne les a pas fait venir (les démons) dans la chambre où était couché ledit *Dubois* ?

A dit que non ; qu'il est bien vrai que lui accusé étant couché dans un grenier au-dessus de la chambre dudit *Dubois*, dans lequel grenier étaient aussi couchées d'autres personnes : il entendit à l'heure de minuit ledit *Dubois* qui le pria de descendre dans sa chambre, s'exclamant avec grands cris : *Ravaillac, mon ami, descends en bas, je suis mort ; mon Dieu ; ayez pitié de moi ;* alors l'accusé voulut descendre ; mais il en fut empêché par ceux qui étaient avec lui pour la crainte qu'ils avaient ; de sorte qu'il ne descendit point ; et le lendemain il demanda audit *Dubois* qui l'avait mû de crier ainsi ; à quoi il lui fit réponse qu'il avait vu dans sa chambre un chien d'une excessive grosseur et fort effroyable, lequel s'était mis les deux pieds de devant sur son lit ; de quoi il avait eu telle peur qu'il en avait pensé mourir, et avait appelé l'accusé à son secours : à quoi l'accusé fit réponse que, pour renverser ses visions, il devait avoir recours à la sainte communion ou à la célébration de la messe, et furent à cet effet au couvent des cordeliers faire dire la messe, pour armer la grâce de DIEU contre les visions de satan, ennemi commun des hommes.

Remontré qu'il y a apparence que c'était lui qui avait fait paraître ce chien.

A dit que non ; et de peur que nous n'ajoutions pas de foi à ses réponses, cette vérité serait attestée par ceux qui étaient dans la chambre où il était couché, qui l'empêchèrent de descendre,

qui étoient l'hôteſſe de la maifon et une ſienne coufine qui le prièrent de n'y point aller , à cauſe qu'elles avoient entendu un grand bruit dans la chambre.

Remontré qu'il n'a pas eu volonté de changer ſon malheureux deſſein , voulant recevoir la communion le jour de pâques , parce que c'étoit le moyen de ſ'en divertir , duquel moyen n'ayant uſé , et s'étant ainſi éloigné de la ſainte communion , il a continué , en ſa méchante entrepriſe.

A dit que ce qui l'empêcha de communier fut qu'il avoit pris cette réſolution le jour de pâques pour venir tuer le roi ; mais auroit ouï la ſainte meſſe auparavant de partir , croyant que la communion réelle de ſa mère étoit ſuffiſante pour elle et pour lui.

Remontré , que lui ayant cette mauvaiſe intention , commettre cet acte , il étoit en péché et en danger de damnation , ne pouvant participer à la grâce de DIEU et communion des fidelles chrétiens pendant qu'il avoit cette mauvaiſe volonté , dont ſe devoit départir pour être en la grâce de DIEU.

A dit qu'il ne fait pas de difficulté de convenir qu'il n'ait été porté d'un propre mouvement et particulier , contraire à la volonté de DIEU , auteur de tout bien , et vérité , contraire au diable , père du menſonge ; mais que maintenant , à la remonſtrance que lui feſons , il reconnaît qu'il n'a pu réſiſter à cette tentation , étant hors du pouvoir des hommes de ſ'empêcher du mal ; et qu'à préſent il a déclaré la vérité entière ſans rien

retenir et cacher, il espérait que DIEU tout benin et miséricordieux lui ferait pardon et rémission de ses péchés, étant plus puissant pour dissoudre le péché, moyennant la confession et absolution sacerdotale, que les hommes pour l'offenser, priant la sacrée Vierge, *S^t Pierre, S^t Paul, S^t François,* (en pleurant) *S^t Bernard* et toute la cour céleste du paradis, requérir être ses avocats envers sa sacrée majesté, afin qu'elle impose sa croix entre sa mort et jugement de son ame et l'enfer; par ainsi requiert et espère être participant des mérites de la passion de notre Sauveur JESUS-CHRIST, le priant bien très-humblement lui faire la grâce d'être associé aux mérites de tous les trésors qu'il a infus en sa puissance apostolique, lorsqu'il a dit : *Tu es Petrus.*

Extrait du procès-verbal de la question.

du 27 mai.

ARRET de mort prononcé par le greffier, qui l'a prévenu que, pour révélation de ses complices, serait appliqué à la question, et le serment de lui pris, a été exhorté de prévenir le tourment, en s'en rédimier par la connaissance de la vérité qui l'avait induit, persuadé et fortifié au méchant acte, à qui il en avait conféré et communiqué?

A dit que par la damnation de son ame, il n'y a eu homme, femme, ni autre que lui qui l'ait su, et persisté, etc.....

E S S A I

S U R

LA POESIE EPIQUE.

AVERTISSEMENT.

CET Essai avait d'abord été composé en anglais par l'auteur lorsqu'il était à Londres, en 1726; on le traduisit en français à Paris: cette traduction fut même imprimée à la suite de la Henriade; mais depuis, l'auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en français: il a été revu et augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.

ESSAI

SUR

LA POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des peuples.

ON a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter: il y a cent poétiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, et presque pas un orateur. Le monde est plein de critiques qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires et les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérités pédantesques on entassait il n'y a pas long-temps dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres! La

voie par laquelle on a si long-temps enseigné l'art de penser est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est sur-tout en fait de poésie que les commentateurs et les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes que l'imagination des poètes a créées en se jouant. Ce sont des tyrans qui ont voulu asservir à leurs lois une nation libre, dont ils ne connaissent point le caractère; aussi ces prétendus législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les États qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il fallait sentir avec transport; et quand même leurs règles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles? *Homère*, *Virgile*, *le Tasse*, *Milton* n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne serviraient qu'à embarrasser les grands-hommes dans leur marche, et seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, et non pas s'y traîner avec des béquilles. Presque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles qui n'y sont assurément point. Mais comme ce poète grec a composé deux poèmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour concilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'*Illiade* et celui de l'*Odyssée*, il fallut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens pour ajuster leurs règles à l'*Enéide*. Ils ont fait à peu-près comme les astronomes, qui inventaient tous les jours des cercles

imaginaires , et créaient ou anéantissaient un ciel ou deux de crystal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme savans , et qui se croient tels , venait vous dire : *Le poëme épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale , et dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le secours des Dieux dans l'espace d'une année* ; il faudrait lui répondre : Votre définition est très-fausse ; car, sans examiner si l'*Iliade* d'*Homère* est d'accord avec votre règle, les Anglais ont un poëme épique, dont le héros, loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste en une année, est trompé par le diable et par sa femme en un jour, et est chassé du paradis terrestre pour avoir désobéi à DIEU. Ce poëme cependant est mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade* ; et beaucoup de personnes le préfèrent à *Homère* , avec quelque apparence de raison.

Mais , me direz-vous , le poëme épique ne ferait-il donc que le récit d'une aventure malheureuse ? non : cette définition serait aussi fausse que l'autre. L'*Oedipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *César* de *Shakespeare*, le *Caton* d'*Addison*, la *Mérope* du marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinault*, sont toutes de belles tragédies , et j'ose dire , toutes d'une nature différente. On aurait besoin en quelque sorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts se donner bien de garde de ces définitions trompeuses , par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont

inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. Il n'en est point des arts, et sur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature est toujours la même ; mais presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins diffèrent. Que dis-je, la même nation n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre siècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats ; ils changent en mille manières tandis qu'on cherche à les fixer.

La musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de *Luigi* et de *Carissimi* : des airs persans ne plairaient pas assurément à des oreilles européennes. Mais sans aller si loin, un français accoutumé à nos opéra ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un italien à l'opéra de Paris ; et tous deux ont également tort, ne considérant point que le récitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée, que le caractère des deux langues est très-différent, que ni l'accent ni le ton ne sont les mêmes ; que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le théâtre tragique, et doit par conséquent l'être beaucoup dans la musique. Nous suivons à peu près les règles d'architecture de *Vitruve* ; cepen-

dant les maisons bâties en Italie par *Palladio*, et en France par nos architectes, ne ressemblent pas plus à celles de *Pline* et de *Cicéron* que nos habillemens ne ressemblent aux leurs.

Mais, pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre sujet, qu'était la tragédie chez les Grecs ? un chœur, qui demeurait presque toujours sur le théâtre, point de division d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la tragédie est véritablement une action ; et si les auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces un style naturel, avec de la décence et de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs et sur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la poésie épique ? le mot *épique* vient du grec *Επος*, qui signifie *discours* : l'usage a attaché ce nom particulièrement à des récits en vers d'aventures héroïques ; comme le mot d'*oratio* chez les Romains, qui signifiait aussi *discours*, ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil ; et comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux généraux d'armée, fut ensuite conféré aux seuls souverains de Rome.

Le poëme épique, regardé en lui-même, est donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que

l'action soit simple ou complexe ; qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-temps ; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'Iliade ; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'Odyssée ; qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée* ; qu'il y ait un principal personnage ou plusieurs ; que l'action se passe sur la terre ou sur la mer, sur le rivage d'Afrique comme dans la *Louisiade*, dans l'Amérique comme dans l'*Araucana* ; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le Paradis de *Milton* ; il n'importe : le poëme sera toujours un poëme épique, un poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous vous faites scrupule, disait le célèbre M. *Addisson*, de donner le titre de poëme épique au Paradis perdu de *Milton*, appelez-le, si vous voulez, un poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'Iliade.

Ne disputons jamais sur les noms. Irais-je refuser le nom de comédies aux pièces de M. *Congreve* ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs ? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne pense. Un homme qui n'a lu que les auteurs classiques méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes ; et celui qui ne fait que la langue de son pays est comme ceux qui n'étant jamais sortis de la cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, et que qui a vu Versailles a tout vu.

Mais le point de la question et de la difficulté est de savoir sur quoi les nations polies se réunissent et sur quoi elles diffèrent. Un poëme épique doit par-tout être fondé sur le jugement et embellie par l'imagination : ce qui appartient au bon sens appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une et simple*, qui se développe aisément et par degrés, et qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On fouhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste et proportionné. Plus l'action fera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra sur-tout que cette action soit *intéressante* ; car tous les cœurs veulent être remués ; et un poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ferait insipide en tout temps et en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et de cet instinct qu'on nomme *goût* ; voilà sur quoi il y a mille opinions et point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaisent également à toutes les nations ? il y en a fans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaissance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère, Démofthène, Virgile, Cicéron* ont en quelque manière réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe, et fait de tant de nations différentes une seule république des lettres ; mais au milieu de cet accord général les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs et leurs fruits sont échauffés et mûris par le même soleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit des goûts, des couleurs et des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Espagnol à son style, comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manières. La douceur et la mollesse de la langue italienne s'est infinuée dans le génie des auteurs italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un style majestueux sont, ce me semble, généralement parlant, le caractère des écrivains espagnols. La force, l'énergie, la hardiesse sont plus particulières aux Anglais ; ils sont sur-tout amoureux des allégories et des comparaisons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance : ils hasardent peu, ils n'ont ni la force anglaise, qui leur paraîtrait une force gigantesque et monstrueuse, ni la douceur italienne, qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

De toutes ces différences naissent ce dégoût et ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ses jours cette différence qui se trouve entre les goûts des peuples voisins, considérons maintenant leur style.

On approuve avec raison en Italie ces vers imités de *Lucrece* dans la troisième strophe du premier chant de la Jérusalem :

*Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soavi licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.*

Cette comparaison du charme des fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne serait pas soufferte dans un poëme épique français. Nous lisons avec plaisir dans *Montagne* qu'il faut emmieller la viande salubre à l'enfant. Mais cette image, qui nous plaît dans son style familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'épopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé et qui mérite de l'être. C'est dans le chant seizième de la Jérusalem, lorsqu'*Armide* commence à soupçonner la fuite de son amant :

*Volea gridar : dove, o crudel, me sola
Lasci? ma il varco al suon chiuse il dolore :
Si, che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.*

Ces quatre vers italiens sont très-touchans et très-naturels ; mais si on les traduit exactement, ce sera un *galimatias* en français. “ Elle voulait

crier, Cruel, pourquoi me laisses-tu seule ? mais la douleur ferma le chemin à sa voix, et ces paroles douloureuses reculèrent avec plus d'amertume, et retentirent sur son cœur."

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus sublimes endroits du poëme singulier de *Milton*, dont j'ai déjà parlé ; c'est au premier livre, dans la description de Satan et des enfers :

— — — *Round he throws his baleful eyes,
That witness'd huge affliction and dismay
Mix'd with obdurate pride and stedfast hate :
At once, as far as angels ken, he views
The dismal situation waste and wild ;
A dungeon horrible on all sides round
As one great furnace flam'd, yet from those flames
No light, but rather darkness visible
Serv'd only to discover, sights of woe,
Regions of sorrow, doleful shades, where peace
And rest can never dwell, hope never comes
That comes to all ; &c.*

" Il promène de tous côtés ses tristes yeux, dans lesquels sont peints le désespoir et l'horreur, avec l'orgueil et l'irréconciliable haine. Il voit d'uncoup d'œil, aussi loin que les regards des chérubins peuvent percer, ce séjour épouvantable, ces déserts désolés, ce donjon immense, enflammé comme une fournaise énorme. Mais de ces flammes il ne sortait point de lumières, ce sont des ténèbres visibles, qui servent seulement à découvrir des spectacles de désolation, des régions de douleur, dont jamais n'ap-
prochent

„prochent le repos ni la paix, où l'on ne connaît point l'espérance connue par-tout ailleurs.”

Antonio de Solis, dans son excellente histoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit où *Montezume* consultait ses dieux était une large voûte souterraine, où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumière, ajoute : *O permitian solamente lo que bastava porque se viesse la oscuridad* : “Ou laissaient entrer seulement autant de jour qu'il en fallait pour voir l'obscurité.” Ces ténèbres visibles de *Milton* ne sont point condamnées en Angleterre, et les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans *Solis*. Il est très-certain que les Français ne souffriraient point de pareilles libertés. Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions ; l'exactitude française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis, pour ne laisser aucun doute sur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme comme le père *Bourdaloüe* prêche devant une assemblée de la communion anglicane, et qu'animant par un geste noble un discours pathétique, il s'écrie : “Oui, Chrétiens, vous étiez bien disposés, mais le sang de cette veuve que vous avez abandonnée, mais le sang de ce pauvre que vous avez laissé opprimer, mais le sang de ces misérables dont vous n'avez pas pris en main la cause, ce sang retombera sur vous, et vos bonnes dispositions ne serviront qu'à rendre

„sa voix plus forte pour demander à DIEU vengeance de votre infidélité. Ah! mes chers Auditeurs, etc.” Ces paroles pathétiques, prononcées avec force, et accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire anglais : car autant qu'ils aiment sur le théâtre les expressions ampoulées et les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation, scrupuleusement divisée en trois points et récitée avec enthousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide, et quelquefois sèche, qu'un homme lit au peuple sans geste et sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien grande est la différence entre les goûts des nations.

Je fais qu'il y a plusieurs personnes qui ne sauraient admettre ce sentiment. Ils disent que la raison et les passions sont par-tout les mêmes ; cela est vrai, mais elles s'expriment par-tout différemment. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux et une bouche : cependant l'assemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réussira pas en Turquie, ni une beauté turque à la Chine : et ce qu'il y a de plus aimable en Asie et en Europe serait regardé comme un monstre dans le pays de la Guinée. Puisque la nature est si différente d'elle-même, comment veut-on asservir à des lois générales des arts sur lesquels la coutume, c'est-à-dire l'inconstance, a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connois-

sance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne suffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lu *Virgile* et *Homère*; comme ce n'est point assez, en fait de tragédie, d'avoir lu *Sophocle* et *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les anciens; nous devons nous prêter à ce qui était beau dans leur langue et dans leurs mœurs; mais ce serait s'égarer étrangement, que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue; la religion, qui est presque toujours le fondement de la poésie épique, est parmi nous l'opposé de leur mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des héros du siège de Troie que de celles des Américains. Nos combats, nos sièges, nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance; notre philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la boussole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choses.

Qu'*Homère* nous représente ses dieux s'enivrans de nectar, et rians sans fin de la mauvaise grâce dont *Vulcain* leur sert à boire, cela était bon de son temps, où les Dieux étaient ce que les fées sont dans le nôtre: mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un poëme une troupe d'anges et de saints buvans

et rians à table. Que dirait-on d'un auteur qui irait après *Virgile* introduire des harpies enlevant le dîner de son héros, et qui changerait de vieux vaisseaux en belles nymphes? En un mot, admirons les anciens; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle: et ne fefons pas cette injustice à la nature humaine et à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder et n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la Jérusalem du *Tasse*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre que le grand *Newton*. *Camouens* est en Portugal ce que *Milton* est en Angleterre. Ce ferait sans doute un grand plaisir, et même un grand avantage pour un homme qui pense d'examiner tous ces poèmes épiques de différente nature, nés en des siècles et dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages, grecs, romains, italiens, anglais; tous habillés, si je l'ose dire, à la manière de leurs pays.

C'est une entreprise au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre; j'essayerai seulement de crayonner une esquisse de leurs principaux traits: c'est au lecteur à suppléer aux défauts de ce dessin; je ne ferai que proposer; il doit juger; et son jugement sera juste, s'il lit avec impartialité, et s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a

recu
ente
pas
pro
fort
ses
dans
d'av
pays
point
d'un
com
point
il cir
qu'il
Dieu
Cal
S
mép
laie
ouv
pas
être
trait
ment

reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal-entendu qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance, le progrès, la décadence de l'art; il le verra ensuite fortir comme de ses ruines; il le suivra dans tous ses changemens: il distinguera ce qui est *beauté* dans tous les temps et chez toutes les nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un pays et qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à *Aristote* ce qu'il doit penser d'un auteur anglais ou portugais, ni à *M. Perrault* comment il doit juger de l'*Iliade*; il ne se laissera point tyranniser par *Scaliger* ni par *le Bossu*; mais il tirera ses règles de la nature et des exemples qu'il aura devant les yeux, et il jugera entre les Dieux d'*Homère* et le Dieu de *Milton*, entre *Calypso* et *Didon*, entre *Armide* et *Eve*.

Si les nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages et aux manières de leurs voisins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.

C H A P I T R E II.

H O M E R E.

HOMERE vivait probablement environ huit cents cinquante années avant l'ère chrétienne: il était certainement contemporain d'*Hésiode*. Or *Hésiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'âge qui suivait celui de la guerre de Troie, et que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui existait alors. Il est donc certain qu'*Homère* fleurissait deux générations après la guerre de Troie; ainsi il pouvait avoir vu dans son enfance quelques vieillards qui avaient été à ce siège, et il devait avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe et d'Asie qui avaient vu *Ulysse*, *Ménélas* et *Achille*.

Quand il composa l'*Illiade*, (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire et des fables de son temps. Les Grecs n'avaient alors que des poètes pour historiens et pour théologiens; ce ne fut même que quatre cents ans après *Hésiode* et *Homère* qu'on se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raisonnable. Un livre dans ces temps-là était une chose aussi rare qu'un bon livre l'est aujourd'hui: loin de donner au public l'histoire *in-folio* de chaque village, comme on fait à présent, on ne transmettait à la postérité que les grands événemens qui devaient l'intéresser. Le culte des Dieux et l'histoire des grands-hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre

d'écrits. On les composa long-temps en vers chez les Egyptiens et chez les Grecs, parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur et à être chantés : telle était la coutume de ces peuples si différens de nous. Il n'y eut jusqu'à *Hérodote* d'autre histoire parmi eux qu'en vers, et ils n'eurent en aucun temps de poésie sans musique.

A l'égard d'*Homère*, autant ces ouvrages sont connus, autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on fait de vrai, c'est que long-temps après sa mort on lui a érigé des statues et élevé des temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître; mais la commune opinion est que de son vivant il mendiait dans ces sept villes, et que celui dont la postérité a fait un dieu a vécu méprisé et misérable; deux choses compatibles.

L'*Iliade*, qui est le grand ouvrage d'*Homère*, est plein de dieux et de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes; ils aiment ce qui leur paraît terrible; ils sont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de forciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, et il n'y a point de nation qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets qui remplissent l'*Iliade* naissent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère*: on lui impute l'extravagance de ses dieux et la grossièreté de ses héros. C'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son temps. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, et les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un

grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie païenne; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois Grâces qui doivent toujours accompagner la Déesse de la beauté, si la ceinture de *Vénus* sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion que nous lui reprochons? Et si ces fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siècle qui avait trouvé des allégories si justes et si charmantes.

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuvième livre de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer et souffler le feu, et préparer le dîner avec *Achille*; *Achille* et *Patrocle* n'en sont pas moins éclatans. *Charles XII* roi de Suède a fait six mois sa cuisine à *Demir-Tocca*, sans perdre rien de son héroïsme: et la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la princesse *Nausica* qui, suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes et celles du roi et de la reine. On peut trouver ridicule que les filles d'*Auguste* aient filé les habits de leur père, lorsqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse et l'oïveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que

Que si l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ses héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'est que par cette supériorité seule les nations du Nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au mont Atlas. Les anciens se fesaient une gloire d'être robustes: leurs plaisirs étaient des exercices violens: ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre leur ennui et leur inutilité. En un mot, *Homère* avait à représenter un *Ajax* et un *Hector*, non un courtisan de Versailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu justice au fond du sujet des poèmes d'*Homère*, ce serait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, et d'oser juger du prix de ses ouvrages: mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matière que je me bornerai à une seule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'est trouvé bien des infidèles qui se sont moqués de sa divinité. Il y a eu dans tous les siècles des savans, des *raisonneurs* qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poésie est depuis quelque temps un grand sujet de dispute en France. *Perrault* commença la querelle contre *Despréaux*; mais il

apporta à ce combat des armes trop inégales : il composa son livre du parallèle des anciens et des modernes, où l'on voit un esprit très-superficiel, nulle méthode et beaucoup de méprises. Le redoutable *Despréaux* accabla son adverfaire en s'attaquant uniquement à relever ses bévues ; de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, sans qu'on entamât seulement le fond de la question. *Houdart de la Motte* a depuis renouvelé la querelle : il ne savait pas la langue grecque ; mais l'esprit a suppléé en lui, autant qu'il est possible, à cette connaissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art, de discrétion et de finesse que ses dissertations sur *Homère*. *M^{me} Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, soutint la cause d'*Homère* avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit que l'ouvrage de *M. de la Motte* était d'une femme d'esprit, et celui de *M^{me} Dacier* d'un homme savant. L'un par son ignorance de la langue grecque ne pouvait sentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait ; l'autre, toute remplie de la superstition des commentateurs, était incapable d'apercevoir les défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorsque je lus *Homère* et que je vis ces fautes grossières qui justifient les critiques, et ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût composé tous les chants de l'*Iliade*. En effet nous ne connaissons, parmi les Latins ni parmi nous, aucun auteur qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut. Le grand *Corneille*, génie pour le

moins égal à *Homère*, a fait à la vérité *Pertharite*, *Suréna*, *Agéfilas*, après avoir donné *Cinna* et *Polyeucte*; mais *Suréna* et *Pertharite* font des sujets encore plus mal choisis que mal traités. Ces tragédies font très-faibles, mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions et de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais, et le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakespeare*, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de *Racine*, toute bien traduite qu'elle est par *Philips*, ou au *Caton* d'*Addisson*, qu'aux anciennes pièces de *Shakespeare*. Ces pièces font des monstres en tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années; on y baptise au premier acte le héros, qui meurt de vieillesse au cinquième; on y voit des forciers, des payfans, des ivrognes, des bouffons, des fossoyeurs qui creusent une fosse et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux et de plus absurde, vous le trouverez dans *Shakespeare*. Quand je commençais à apprendre la langue anglaise, je ne pouvais comprendre comment une nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant: mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment et ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient

comme moi les fautes grossières de leur auteurs favori ; mais ils sentoient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singulières que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'auteur de *Caton*, et ses talens qui en ont fait un secrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de *Shakespeare*. Tel est le privilège du génie d'invention ; il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide, sans art, sans règle ; il s'égare dans sa carrière ; mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison et qu'exactitude. Tel à peu près était *Homère* : il a créé son art et l'a laissé imparfait : c'est un chaos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le *Clovis* de *Desmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, ces poèmes fameux par leur ridicule, sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pirame* de *Pradon* est plus exact que le *Cid* de *Corneille*. Il y a peu de petites nouvelles où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homère* est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de

beaucoup à *Virgile* dans tout le reste , il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche , c'est un feu dévorant qui , poussé par les vents , consume la terre devant lui. Si c'est un Dieu qui se transporte d'un lieu à un autre , il fait trois pas , et au quatrième il arrive au bout de la terre. Quand il décrit la ceinture de *Vénus* , il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille* , il personnifie les prières , elles sont filles du maître des Dieux ; elles marchent tristement , le front couvert de confusion , les yeux trempées de larmes , et ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans ; elles suivent de loiz l'*Injure* altière qui court sur la terre d'un pied léger , levant sa tête audacieuse. C'est ici sans doute qu'on ne peut sur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu la *Motte Houdart* de l'académie française , qui dans sa traduction d'*Homère* étrangle tout ce beau passage , et le raccourcit ainsi en deux vers :

*On apaise les Dieux ; mais par des sacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.*

Quel malheureux don de la nature que l'esprit , s'il a empêché M. de la *Motte* de sentir ces grandes beautés d'imagination , et si cet académicien si ingénieux a cru que quelques antithèses , quelques tours délicats pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence ! La *Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère* ; mais il n'a conservé aucune de ses beautés : il a fait un petit squelette d'un corps démesuré et trop plein d'embonpoint.

En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à *la Motte*; en vain avec tout l'art possible, et soutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti considérable; son parti, ses éloges, sa traduction, tout a disparu, et *Homère* est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ses beautés, sont la plupart des esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les pensées de *M. Pascal* qu'il n'y a point de beauté poétique, et que, faite d'elle, on a inventé de grands mots, comme fatal laurier, bel astre, et que c'est cela qu'on appelle beauté poétique. Que prouve un tel passage, sinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des poètes il faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider sur la musique ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille et de l'ame.

Qu'on ne croie point encore connaître les poètes par les traductions; ce serait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage et en gâtent les beautés. Qui n'a lu que *M^{me} Dacier* n'a point lu *Homère*; c'est dans le grec seul qu'on peut voir le style du poète, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera comme

ses héros tout plein de défauts, mais sublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de son poëme ! heureux qui peindrait les détails comme lui ! et c'est précisément par ces détails que la poésie charme les hommes.

C H A P I T R E III.

V I R G I L E.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand-homme. Elle est pleine de puérités et de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de maquignon et de feseur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguste* était né d'une jument malade ; et qui, étant interrogé sur le secret de la naissance de l'empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été jusque-là récompensé de l'empereur qu'en rations de pain. Je ne fais par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier consulat du grand *Pompée* et de *Crassus*. Les ides d'octobre, qui étaient le quinze de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *octobris Maro consecravit idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, et mourut à Brindes comme il allait en Grèce

pour mettre dans la retraite la dernière main à son *Enéide*, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les poètes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages et l'amitié d'*Auguste*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus* ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si tôt justice. Quoi qu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome qu'un jour comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations; honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux, modeste et même timide. Il se dérobaît très-souvent en rougissant à la multitude, qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire; ses mœurs étaient simples; il négligeait sa personne et ses habillemens: mais cette négligence était aimable. Il faisait les délices de ses amis par cette simplicité, qui s'accorde si bien avec le génie, et qui semble être donnée aux véritables grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés, et qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorsqu'il écrivait en prose. *Sénèque* le philosophe nous apprend que *Virgile* n'avait pas mieux réussi en prose que *Cicéron* ne passait pour avoir réussi en vers. Cependant il nous reste de très-beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu descendre

à la prose, puisque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la poésie ?

Horace et lui furent comblés de biens par *Auguste*. Cet heureux tyran savait bien qu'un jour sa réputation dépendrait d'eux : aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Auguste* a effacé l'horreur de ses proscriptions ; ils nous font aimer sa mémoire ; ils ont fait , si j'ose le dire , illusion à toute la terre. *Virgile* mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à *Tucca* , à *Varius* , à *Mécénas* et à l'empereur même. On fait qu'il ordonna par son testament , que l'on brûlât son *Enéide*, dont il n'était point satisfait ; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'*Auguste* composa au sujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant ; ils sont beaux et semblent partir du cœur.

*Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tum dirum mandare nefas ? ergo ibit in ignes ,
Magnaque doctiloqui morietur musa Maronis ? etc.*

Cet ouvrage, que l'auteur avait condamné aux flammes , est encore avec ses défauts le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. *Virgile* tira le sujet de son poëme des traditions fabuleuses , que la superstition populaire avait transmises jusqu'à lui, à peu près comme *Homère* avait fondé son *Iliade* sur la tradition du siège de Troie ; car en vérité il n'est pas croyable qu'*Homère* et *Virgile* se soient soumis par hasard à cette règle bizarre que le père *le Bossu* a prétendu établir , c'est de choisir son sujet avant ses personnages, et de disposer toutes

les actions qui se passent dans le poëme avant de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle, ou dans un roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'histoire ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques, au contraire, sont obligés de choisir un héros connu, dont le nom seul puisse imposer au lecteur, et un point d'histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout poëte épique qui suivra la règle de *le Bossu* sera sûr de n'être jamais lu; mais heureusement il est impossible de la suivre; car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, et que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'histoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan: il faudra de nécessité que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre; et y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire?

Virgile rassembla donc dans son poëme tous ces différens matériaux qui étaient épars dans plusieurs livres, et dont on peut voir quelques-uns dans *Dionys d'Halicarnasse*. Cet historien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée*; il n'oublie ni la fable des harpies, ni les prédictions de *Celeno*, ni le petit *Ascagne* qui s'écrie que les *Troyens* ont mangé leurs assiettes, etc. Pour la métamorphose des

vaisseaux d'*Enée* en nymphes, *Denys d'Halicarnasse* n'en parle point; mais *Virgile* lui-même prend soin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition : *Prisca fides facta, sed fama perennis*. Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, et qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappelant la croyance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on serait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un auteur français, qui prendrait *Clovis* pour son héros, de parler de la sainte ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Rheims pour oindre le roi, et qui se conserve encore avec foi dans cette ville? Un anglais qui chanterait le roi *Arthur* n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin*? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables, où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité en riant de leur absurdité. Après tout, quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudrait encore mieux les rejeter entièrement: un seul lecteur sensé, que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de la fable, *Virgile* est blâmé par quelques critiques et loué par d'autres de s'être asservi à imiter *Homère*. Pour moi, si j'ose hasarder mon sentiment, je pense qu'il ne mérite ni ces reproches ni ces louanges. Il ne

pouvait éviter de mettre sur la scène les dieux d'*Homère*, qui étaient aussi les siens et qui, selon la tradition, avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais assurément il les fait agir avec plus de jugement que le poète grec. Il parle comme lui du siège de Troye ; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art et des beautés plus touchantes dans la description que fait *Virgile* de la prise de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homère*. On nous crie que l'épisode de *Didon* est d'après celui de *Circé* et de *Calypso* ; qu'*Enée* ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulysse*. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on ; si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai que *Virgile* a emprunté du grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand *Virgile* est grand, il est lui-même ; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères *Homère* a jeté dans son *Iliade* : au lieu que dans l'*Enéide*, le fort *Cloante*, le brave *Gias* et le fidèle *Achate* sont des personnages insipides, des domestiques d'*Enée*, et rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste ; mais j'ose dire qu'elle tourne

à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée* et *Homère* l'oïiveté d'*Achille*. Le poëte grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros, et comme son talent était de faire des tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile* au contraire sentait qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage et le perdre dans la foule. C'est au seul *Enée* qu'il a voulu et qu'il a dû nous attacher; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté son poëme.

Saint-Evremond dit qu'*Enée* est plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il est vrai qu'*Enée* passe auprès de bien des gens plutôt pour un dévot que pour un guerrier, mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits gigantesques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins sage, si au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* et de *Diomède*, qui combattent contre des dieux, il aurait plu davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande et universelle objection que l'on fait contre l'*Enéide*. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers.

Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut ; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même, et que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguste* que le premier, le second, le quatrième et le sixième livre, qui sont effectivement la plus belle partie de l'*Enéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'*Enée* aux enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de *Troye*. De cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vue, ne saurait nous intéresser après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de *Troye*. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas croire que les six derniers chants de l'*Enéide* soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez *Virgile*. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme sage qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profusion sans règle.

Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de

L'Énéide, c'est qu'on est tenté en les lisant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la personne de *Turnus* un jeune prince passionnément amoureux, prêt à épouser une princesse qui n'a point pour lui de répugnance; il est favorisé dans sa passion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme son fils. Les Latins et les Rutules désirent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate* et même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambassade au roi latin pour obtenir un asile; le bon vieux roi commence par lui offrir sa fille, qu'*Enée* ne lui demandait pas; de-là suit une guerre cruelle; encore ne commence-t-elle que par hasard et par une aventure commune et petite. *Turnus* en combattant pour sa maîtresse est tué impitoyablement par *Enée*; la mère de *Lavinie* au désespoir se donne la mort; et le faible roi latin, pendant tout le tumulte, ne fait ni refuser ni accepter *Turnus* pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son palais, laissant *Turnus* et *Enée* se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre, quoiqu'il arrive.

Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut: il fallait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant qui avait tant de droits sur elle, et qu'il secourût le vieux roi *Latinus* au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du

ravisseur de *Lavinie*. J'aimerais qu'il en fût le vengeur, je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser davantage au héros. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le père et la mère de *Lavinie*, cette jeune princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin; ce n'est point à un jeune peintre à oser reprendre les défauts d'un *Raphaël*, et je ne puis pas dire comme le *Corrège*: *Son Pittor anche io*.

CHAPITRE IV.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers *Homère* et *Virgile*, il est inutile de les arrêter sur leurs copistes. Je passerai sous silence *Statius* et *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monstrueux imitateur de l'*Illiade* et de l'*Enéide*; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à personne ni ses beautés ni ses défauts, et mérite par cela seul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maison de l'ordre des chevaliers; il naquit à Cordoue en Espagne, sous l'empereur *Caligula*. Il n'avait encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maison de *Sénèque* son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de son langage.

Ils

Ils ont pris *Lucain* pour un Espagnol qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son style des barbarismes qui n'y font point, et qui, supposé qu'ils y fussent, ne peuvent assurément pas être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, jusqu'à ce qu'il eût la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poésie et le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traitaient tous deux était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut devoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flatterie, et en cela seul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il soit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conspirer contre lui; *Lucain* entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et mourut en récitant des vers de sa *Pharsale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un poëme épique. *Varius*, contemporain, ami et rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avaient exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité

des temps, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique et peu superstitieux où vivaient *César* et *Lucain*, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des héros réels qu'il fallait peindre d'après nature était une nouvelle difficulté. Les Romains du temps de *César* étaient des personnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mezence* et *Turnus*. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines, et les plus puissans hommes qui aient jamais été, disputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire : par-là il a rendu son poëme sec et aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'*Achille* et *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans *Homère* et dans *Virgile*, et que *César* et *Pompée* sont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans son poëme aucune description brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer et de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharsale* des beautés qui ne sont ni dans l'*Illiade* ni dans l'*Enéide*. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* est rempli ; quelques-uns de ses discours ont la majesté de

ceux de *Tite-Live* et la force de *Tacite*. Il peint comme *Salluste* ; en un mot , il est grand par-tout où il ne veut point être poëte. Une seule ligne telle que celle-ci en parlant de *César*, *Nil actum reputans , si quid superesset agendum* , vaut bien assurément une description poétique.

Virgile et *Homère* avaient fort bien fait d'amener les divinités sur la scène. *Lucain* a fait tout aussi-bien de s'en passer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus* étaient des embellissemens nécessaires aux actions d'*Enée* et d'*Agamemnon*. On savait peu de chose de ces héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que *Pindare* chantait , dont il n'avait presque rien à dire. Il fallait qu'il se jetât sur les louanges de *Castor*, de *Pollux* et d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'empire romain avaient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais *César*, *Pompée*, *Caton*, *Labiénius* vivaient dans un autre siècle qu'*Enée* : les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *César* jouerait-il dans la plaine de *Pharsale*, si *Iris* venait lui apporter son épée, ou si *Vénus* descendait dans un nuage d'or à son secours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même , sont persuadés qu'un poëme ne saurait sublister sans divinités , parce que l'*Iliade* en est pleine ; mais ces divinités sont si peu essentielles au poëme que le plus bel endroit qui soit dans *Lucain*, et peut-être dans aucun poëte , est le discours de *Caton* , dans lequel ce stoïque ennemi des fables dédaigne d'aller voir

le temple de *Jupiter Hammon*. Je me fers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ses défauts.

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
 A ces ames qu'agite un avenir douteux.
 Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
 Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre,
 Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers,
 Je ne consulte point les Dieux ni les enfers;
 Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être,
 Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître;
 Nous trouvons DIEU par-tout; par-tout il parle à nous.
 Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux;
 Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
 Si le charme des sens ne le force à se taire.
 Pensez-vous qu'à ce temple un Dieu soit limité?
 Qu'il ait dans ces déserts caché la vérité?
 Faut-il d'autre séjour à ce monarque auguste,
 Que les cieux, que la terre, et que le cœur du juste?
 C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit;
 C'est sa main qui nous guide, et son feu qui nous luit,
 Tout ce que nous voyons est cet être suprême, etc.

C'est bien assez, Romains, de ces vives leçons,
 Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissions.
 Si nous n'y savons pas lire nos aventures,
 Percer avant le temps dans les choses futures,
 Loin d'appliquer en vain nos soins à les chercher,
 Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage
 du ministère des Dieux, mais pour avoir ignoré

l'art de bien conduire les affaires des hommes , que *Lucaïn* est si inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *César*, *Pompée*, *Caton*, avec des traits si forts, il soit si faible quand il les fait agir ? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me semble que je vois un portique hardi et immense qui me conduit à des ruines.

C H A P I T R E V .

L E T R I S S I N .

A PRÈS que l'empire romain eut été détruit par les barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du latin, comme plusieurs royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie et leur ignorance. Tous les arts périrent ; et lorsqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths et Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'architecture et de la sculpture de ces temps-là est un composé bizarre de grossièreté et de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conservèrent la langue latine pour la corrompre ; les Francs, les Vandales, les Lombards mêlèrent à ce latin corrompu leur jargon irrégulier et stérile. Enfin la langue italienne, comme la fille aînée de la latine, se polit la première, ensuite l'espagnole, puis la française et l'anglaise se perfectionnèrent.

La poésie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. *Dante* et *Pétrarque* écrivirent dans un

temps où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable; chose étrange que presque toutes les nations du monde aient eu des poètes avant que d'avoir aucune autre sorte d'écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes qui ignoraient tous les arts. Les barbares des côtes de la mer baltique avaient leurs fameuses rimes *runicques*, dans les temps qu'ils ne savaient pas lire; ce qui prouve en passant que la poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, *le Tasse* était encore au berceau lorsque *le Trissin*, auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poème épique. Il prit pour son sujet *l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire sous l'empire de Justinien*. Son plan est sage et régulier: mais la poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, et cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta *le Tasse*.

Le Trissin était un homme d'un savoir très-étendu et d'une grande capacité. *Léon X* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de *Charles-Quint*; mais enfin il sacrifia son ambition et la prétendue solidité des affaires à son goût pour les lettres; bien différent en cela de quelques hommes célèbres que nous avons vu quitter, et même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était

avec raison charmé des beautés qui sont dans *Homère*, et cependant sa grande faute est de l'avoir imité; il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie sur *Homère* pour marcher et tombe en voulant le suivre: il cueille les fleurs du poëte grec, mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. *Le Trissin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère* où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des carettes qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur *Justinien* a les mêmes vues sur son époux dans l'*Italia liberata*. " Elle commence
 33 par se baigner dans sa belle chambre; elle met
 33 une chemise blanche; et après une longue énu-
 33 mération de tous les affiquets d'une toilette,
 33 elle va trouver l'empereur qui est assis sur un
 33 gazon dans un petit jardin; elle lui fait une
 33 menterie avec beaucoup d'agaceries, et enfin
 33 *Justinien* le diede un bascio."

*Soave, e le gettò le braccia al collo,
 Ed ella stette; e sorridendo disse:
 Signor mio dolce, or che volete fare?
 Che se venisse alcuno in questo luogo,
 E ci vedesse, avrei tanta vergogna,
 Che più non arderei levar la fronte.
 Entriamo nelle nostre usate stanze,
 Chiudamo gli usci, e sopra il vostro letto
 Poniam ci, e fate poi quel, che vi piace.
 L'imperator rispose: Alma mia vita,
 Non dubitate de la vista altrui;
 Che qui non può venir persona umana*

Se non per la mia stanza, et io la chiusi
 Come qui venni, et hò la chiave a canto;
 E penso, che ancor voi chiudeste l'uscio,
 Che vien in esso dalle stanze vostre;
 Perchè giamai non lo lasciaste aperto.
 E detto questo, subito abbracciolla;
 Poi si colcar ne la minuta erbetta
 La quale allegra gli fioria d'intorno; etc.

“ L'empereur lui donna un doux baifer et lui
 jeta les bras au cou. Elle s'arrêta et lui dit en
 souriant : Mon doux seigneur, que voulez-vous
 faire ? Si quelqu'un entrerait ici et nous décou-
 vrait, je ferais si honteuse que je n'oserais plus
 lever les yeux. Allons dans notre appartement,
 fermons les portes, mettons-nous sur le lit, et
 puis faites ce que vous voudrez. L'empereur lui
 répondit : Ma chère ame, ne craignez point
 d'être aperçue. Personne ne peut entrer ici que
 par ma chambre ; je l'ai fermée et j'en ai la clef
 dans ma poche. Je présume que vous avez aussi
 fermé la porte de votre appartement qui entre
 dans le mien : car vous ne le laissez jamais ouvert.
 Après avoir ainsi parlé, il l'embrasse et la jete sur
 l'herbe tendre, qui semble partager leurs plai-
 sirs et qui se couronne de fleurs.” Ainsi ce qui
 est décrit noblement dans *Homère* devient aussi bas
 et aussi dégoûtant dans *le Trissin*, que les caresses
 d'un mari et d'une femme devant le monde.

Le Trissin semble n'avoir copié *Homère* que
 dans le détail des descriptions : il est très-exact à
 peindre les habillemens et les meubles de ses héros ;

mais

mais
 parle
 mais
 etc
 poëme
 et qu
 il est
 ait ni
 qui a
 encha
 un p

T
 timid
 en Pe
 et s'ac
 mi se
 portu
 Ca
 naquit
 règne
 que J
 de Je
 anné
 du tr
 taient
 temp
 E
 T

mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui pour remarquer seulement ses fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait fait un poëme épique régulier et sensé, quoique faible, et qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus, il est le seul des poëtes italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots ni pointes, et celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs et de héros enchantés dans ses ouvrages, ce qui n'était pas un petit mérite.

C H A P I T R E VI.

L E C A M O U E N S .

TANDIS que *le Trissin* en Italie suivait d'un pas timide et faible les traces des anciens, *le Camouens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle, et s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes, qui l'appellent le *Virgile portugais*.

Camouens, d'une ancienne famille portugaise, naquit en Espagne dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, tandis que *Jean II* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean* il vint à la cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emmanuel le grand*, héritier du trône et des grands desseins du roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, et le temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel, déterminé à suivre le projet qui

T. 12. Suite de la *Henriade*.

H h

avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497 *Vasco de Gama* avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui était regardée comme téméraire et impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* et ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui passèrent pour des insensés qui se sacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation et avec larmes ces aventuriers, et les pleura comme morts. Cependant l'entreprise réussit, et fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vasco de Gama* dans son expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes; il n'alla aux grandes Indes que long-temps après. Un désir vague de voyager et de faire fortune, l'éclat que faisaient à Lisbonne ses galanteries indiscrètes, ses mécontentemens de la cour, et sur-tout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à sa patrie. Il servit d'abord volontaire sur un vaisseau, et il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un vice-roi dans les indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un des malheurs singuliers que la destinée réservait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, et où ils

commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il composa son poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Lusiade* ; titre qui a peu de rapport au sujet, et qui, à proprement parler, signifie la Portugade.

Il obtint un petit emploi à Macao même, et de là retournant ensuite à Goa, il fit naufrage sur les côtes de la Chine, et se sauva, dit-on, en nageant d'une main et tenant de l'autre son poëme, seul bien qui lui restait. De retour à Goa, il fut mis en prison ; il n'en sortit que pour essuyer un plus grand malheur, celui de suivre en Afrique un petit gouverneur arrogant et avare : il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec son poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ huit cents livres de notre monnaie d'aujourd'hui ; mais on cessa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite et d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie et qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables, et de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Ainsi il éprouva en tout le sort d'*Homère*. Il voyagea comme lui ; il vécut et mourut pauvre, et n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune et qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi

vif que *le Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fond de son poëme n'est ni une guerre ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute: "Je chante ces hommes au-dessus du vulgaire, qui des rives occidentales de la Lusitanie, portés sur des mers qui n'avaient point encore vu de vaisseaux, allèrent étonner la Taprobane de leur audace: eux dont le courage patient à souffrir des travaux au-delà des forces humaines, établit un nouvel empire sous un ciel inconnu et sous d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les voyages du fameux troyen qui porta ses dieux en Italie; ni ceux du sage grec qui revit Ithaque après vingt ans d'absence; ni ceux d'*Alexandre*, cet impétueux conquérant. Disparaissez, drapeaux que *Trajan* déployait sur les frontières de l'Inde: voici un homme à qui *Neptune* a abandonné son trident: voici des travaux qui surpassent tous les vôtres.

„Et vous, Nymphes du Tage, si jamais vous m'avez inspiré des sons doux et touchans, si j'ai chanté les rives de votre aimable fleuve; donnez-moi aujourd'hui des accens fiers et hardis; qu'ils aient la force et la clarté de votre cours; qu'ils soient purs comme vos ondes, et que désormais le Dieu des vers préfère vos eaux à celles de la fontaine sacrée."

Le poëte conduit la flotte portugaise à l'embouchure du Gange; il décrit en passant les côtes occidentales, le midi et l'orient de l'Afrique, et les différens peuples qui vivent sur cette côte:

il entre-mêle avec art l'histoire du Portugal. On voit dans le troisieme chant la mort de la célèbre *Inès de Castro*, épouse du roi dom *Pedro*, dont l'aventure déguisée a été jouée depuis peu sur le théâtre de Paris. C'est à mon gré le plus beau morceau du *Camouens*; il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendrissans et mieux écrits. La simplicité du poëme est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les temps et chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de Bonne-Espérance, appelé alors le promontoire des tempêtes, on aperçoit tout à coup un formidable objet. C'est un fantôme qui s'élève du fond de la mer; sa tête touche aux nues; les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui; ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux: ce monstre, ou ce dieu, est le gardien de cet Océan dont aucun vaisseau n'avait encore fendu les flots; il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui disputer l'empire de ces mers; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays sans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, et qui me paraît conforme au génie italien; c'est une île enchantée, qui sort de la mer pour le rafraichissement de *Gama* et de sa flotte. Cette île a servi, dit-on, de modèle à l'île d'*Armide*, décrite quelques années après par *le Tasse*. C'est là que *Vénus*, aidée des conseils du Père éternel, et secondée en même temps des flè-

ches de *Cupidon*, rend les néréides amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement ; chaque Portugais embrasse une néréide ; *Thétis* obtint *Vasco de Gama* pour son partage. Cette déesse le transporte sur une haute montagne, qui est l'endroit le plus délicieux de l'île, et de là lui montre tous les royaumes de la terre et lui prédit les destinées du Portugal.

Camouens, après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette île, et des plaisirs où les Portugais sont plongés, s'avise d'informer le lecteur que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée, dont *Vénus* est la déesse, et où des nymphes caressent des matelots après un voyage de long cours, ressemble plus à un *Musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend que dans ce poëme *Vénus* signifie la *S^{te} Vierge*, et que *Mars* est évidemment JESUS - CHRIST. A la bonne heure ; je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue que je ne m'en serais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout ; on ne sera plus tant surpris que *Gama* dans une tempête adresse ses prières à JESUS - CHRIST, et que ce soit *Vénus* qui vienne à son secours. *Bacchus* et la Vierge *Marie* se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais, après l'établissement de leur commerce, est la propagation de la foi, et *Vénus* se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs

ensés. Il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme ; mais la poésie du style et l'imagination dans l'expression l'ont soutenu ; de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Veronese* parmi les grands peintres , quoiqu'il ait placé des pères bénédictins et des soldats suisses dans des sujets de l'ancien testament.

Le Camouens tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens que *Vasco*, après avoir raconté ses aventures au roi de Melinde , lui dit : *O Roi, jugez si Ulysse et Enée ont voyagé aussi loin que moi et couru autant de périls* : comme si un barbare africain des côtes de Zanguebar faisait son *Homère* et son *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres, et le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails : mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisqué depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation spirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE VII.

LE TASSÉ.

TORQUATO TASSO commença sa *Gierri* *Salemme liberata* dans le temps que la *Lusiade* du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait

assez le portugais pour lire ce poëme et pour en être jaloux ; il disoit que *le Camouens* était le seul rival en Europe qu'il craignit. Cette crainte, si elle était sincère, était très-mal fondée ; *le Tasse* était autant au-dessus de *Camouens* que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. *Le Tasse* eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioste*, par qui sa réputation fut si long-temps balancée, et qui lui est encore préféré par bien des italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les poëtes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble ; et si on lit *Homère* par une espèce de devoir, on lit et on relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerais point des comédies de l'Avare et du Joueur en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Iliade* et l'*Enéide*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, est cependant très-inférieur au véritable poëme épique. Il en est des écrits comme des hommes. Les caractères sérieux sont les plus estimés, et celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des ogres et des géans que des héros, et d'outrer la nature que de la suivre. (*)

Le Tasse naquit à Sorrento en 1544 le 11 mars, de *Bernardo Tasso* et de *Portia de Rossi*. La maison dont il sortait était une des plus illustres d'Ita-

(*) Voyez l'article *EPOËE* dans le *Dictionnaire philosophique*.

lie, et avait été long-temps une des plus puissantes. Sa grand'mère était une *Cornaro* : on fait assez qu'une noble vénitienne à d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de sa maison, s'était attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était poète lui-même ; avec ce talent, et le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre et malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la seule richesse qu'il avait reçue de son père, se manifesta dès son enfance. Il faisait des vers à l'âge de sept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partisans du prince de Salerne, et qui connaissait par une dure expérience le danger de la poésie et d'être attaché aux grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune *Tasse* y réussit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en philosophie et en théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant un homme qui savait par cœur la logique d'*Aristote*, et ce bel art de disputer pour et contre en termes inintelligibles sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son poème de Renaud,

qui fut comme le précurseur de sa Jérusalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le déterminâ dans son penchant pour la poésie. Il fut reçu dans l'académie des *Ætherei* de Padoue sous le nom de *Pentito*, du repentant, pour marquer qu'il se repentait du temps qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit et dans les autres, où son inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la Jérusalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du duc de Ferrare, et crut qu'être logé et nourri chez un prince pour lequel il faisait des vers, était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans il alla en France à la suite du cardinal d'Este. *Il fut reçu du roi Charles IX, disent les historiens italiens, avec des distinctions dues à son mérite, et revint à Ferrare comblé d'honneurs et de biens.* Mais ces biens et ces honneurs tant vantés se réduisaient à quelques louanges; c'est la fortune des poètes. On prétend qu'il fut amoureux à la cour de Ferrare de la sœur du duc, et que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma vingt années, et qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques chants de son poëme avaient déjà paru sous le nom de *Godofroi*; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée*. Il pouvait dire alors comme un grand-homme de l'antiquité: J'ai

vécu
reste
mites
de h
fans
par l
plaint
amis,
pauvre
un po
l'omni
où le
mettre
depuis
de Na
il esp
ment
retour
encore
et le r
qui lui
préter
la 8^e
rurent
Manjo
Tout
c'est q
Sa
des m
nom
sa rép
mauv

vécu assez pour le bonheur et pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son père, sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il appelait ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même; et ce qui devait ajouter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison: il alla à pied couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrento dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait et dont il espérait quelque secours, mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut emprisonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste, et le rejeta dans des maladies violentes et longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la *St^e Vierge* et de *St^e Scholaistique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis *Manfo di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'est que *le Tasse* avait la fièvre.

Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un temps sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais poète. Enfin, après vingt années l'envie

fut lassé de l'opprimer ; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs et de la fortune , mais ce ne fut que lorsque son esprit , fatigué d'une suite de malheurs si longue , était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le pape *Clément VII*, qui dans une congrégation de cardinaux avait résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe ; cérémonie bizarre qui paraît ridicule aujourd'hui , sur-tout en France , et qui était alors très-sérieuse et très-honorable en Italie. *Le Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux , et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape ; *Je désire* , lui dit le pontife , *que vous honoriez la couronne de laurier , qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée*. Les deux cardinaux *Aldobrandins* , neveux du pape , qui aimaient et admiraient *le Tasse* , se chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait se faire au capitolé ; chose assez singulière , que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. *Le Tasse* tomba malade dans le temps de ces préparatifs , et comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment , il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le temps , qui sappe la réputation des ouvrages médiocres , a assuré celle du *Tasse*. La Jérusalem délivrée est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie , comme les poèmes d'*Homère* l'étaient en Grèce ; et on ne fait nulle difficulté

de le mettre à côté de *Virgile* et d'*Homère*, malgré ses fautes et malgré la critique de *Despréaux*.

La Jérusalem paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade*: mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troye; si *Renaud* est une copie d'*Achille* et *Godefroi d'Agamemnon*, j'ose dire que *le Tasse* a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'*Iliade*; mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits et mieux soutenus, car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le poète grec, et pas un qui ne soit invariable dans l'italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs et de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices et de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroi* est prudent et modéré; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle; la généreuse valeur de *Tancrede* est opposée à la fureur d'*Argant*; l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie et d'emportement; dans *Herminie* c'est une tendresse douce et aimable. Il n'y a pas jusqu'à *Permite Pierre* qui ne fasse un personnage dans le tableau et un beau contraste avec l'enchanteur *Ismeno*; et ces deux figures sont assurément au-dessus de *Calcas* et de *Taltibius*. *Renaud* est une imitation d'*Achille*; mais ses fautes sont plus excusables; son caractère est plus aimable; son loisir est mieux employé. *Achille* éblouit et *Renaud* intéresse

Je ne fais si *Homère* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam* l'ennemi des Grecs; mais c'est sans doute un coup de l'art d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur se ferait intéressé pour les mahométans contre les chrétiens; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe défoler un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit, et massacrer de sang-froid un vénérable monarque âgé de quatre-vingts ans, et tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une chose bien étrange que la folie des croisades. Les moines prêchaient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faiblesse d'antrui. Des princes quittaient leurs Etats, les épuisaient d'hommes et d'argent, et les laissaient exposés au premier occupant pour aller se battre en Syrie. Tous les gentilshommes vendaient leurs biens et partaient pour la Terre sainte avec leurs maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croisés mélaient les débauches les plus scandaleuses et la fureur la plus barbare, avec des sentimens tendres de dévotion; ils égorgèrent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe ni d'âge: mais quand ils arrivèrent au saint Sépulcre, ces monstres ornés de croix blanches, encore toutes dégoûtantes du sang des femmes qu'ils venaient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent

la terre et se frappèrent la poitrine ; tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le Tasse fait voir, comme il le doit, les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros qui, sous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles une terre consacrée par la naissance et la mort d'un Dieu. Le sujet de la Jérusalem, à le considérer dans ce sens, est le plus grand qu'on ait jamais choisi. *Le Tasse* l'a traité dignement : il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit ; presque tout y est lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il distribue sagement les lumières et les ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délicés de l'amour, et de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la sensibilité par degrés ; il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son style est presque par-tout clair et élégant ; et lorsque son sujet demande de l'élevation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, et se change en majesté et en force.

On trouve, il est vrai, dans la Jérusalem environ deux cents vers où l'auteur se livre à des jeux de mots et à des *concetti* puérils : mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut que son génie payait au mauvais goût de son siècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens sont entièrement défabusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a aussi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, et quelques-uns qui ne

doivent plaire nulle part. Il me semble que c'est une faute par tout pays d'avoir débuté par un épisode qui ne tient en rien au reste du poëme. Je parle de l'étrange et inutile talisman que fait le forcier *Ismeno* avec une image de la Vierge *Marie*, et de l'histoire d'*Olindo* et de *Sopronia*. Encore si cette image de la Vierge servait à quelque prédiction; si *Olindo* et *Sopronia*, prêts à être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en haut et disaient un mot de ce qui doit arriver; mais ils sont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce sont les principaux personnages du poëme; mais le poëte ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissemens de son art, et n'excite tant d'intérêt et de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'ouvrage. *Sopronie* et *Olinde* sont aussi inutiles aux affaires des chrétiens que l'image de la Vierge l'est aux mahométans.

Il y a dans l'épisode d'*Armide*, qui d'ailleurs est un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui assurément ne seraient point admis en France ni en Angleterre. Dix princes chrétiens métamorphosés en poissons, et un perroquet chantant des chansons de sa propre composition, sont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé, accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais; mais du temps du *Tasse* ils étaient reçus dans toute l'Europe, et regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie. Sans doute un homme
qui

qui vient de lire *Locke* ou *Addisson*, sera étrangement révolté de trouver dans la Jérusalem un forcier chrétien qui tire *Renaud* des mains des forciers mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer *Ubalde* et son compagnon à un vieux et saint magicien, qui les conduit jusqu'au centre de la terre ! Les deux chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoie à Ascalon, vers une vieille, qui les transporte aussitôt dans un petit bateau aux îles canaries. Ils y arrivent sous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'aquittent de leur ambassade, et ramènent au camp des chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand besoin. Encore ces imaginations dignes des contes de fées n'appartiennent-elles pas au *Tasse* ; elles sont copiées de l'*Arioste*, ainsi que son *Armide* est une copie d'*Alcine*. C'est-là sur-tout ce qui fait que tant de littérateurs italiens ont mis l'*Arioste* beaucoup au-dessus du *Tasse*.

Mais quel était ce grand exploit qui était réservé à *Renaud* ? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérife jusqu'à Jérusalem, la Providence l'avait destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt est le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants DIEU ordonne à l'archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes et qui tournaient son tonnerre contre les chrétiens en faveur des mahométans. *Michel* leur défend absolument de se mêler désormais de

affaires des chrétiens. Ils obéissent aussitôt et se plongent dans l'abyme : mais bientôt après le magicien *Ismeno* les en fait sortir. Ils trouvent alors les moyens d'é luder les ordres de DIEU, et sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques, ils prennent possession de la forêt, où les chrétiens se préparaient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrede* trouve sa *Clorinde* enfermée dans un pin, et blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y présente à travers l'écorce d'un myrte, tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'ermite *Pierre* et le mérite de la contrition de *Renaud* rompent l'enchantement.

Je crois qu'il est à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans sa *Pharsale* un sujet presque semblable. *César* ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de *Marseille*, pour en faire des instrumens et des machines de guerre. Je mets sous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* et la traduction de *Brebeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, est au-dessous de l'original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ panes, nemorumque potentes
Sylvani, nymphæque tenent; sed barbara ritu
Sacra Deùm, structæ diris feralibus aræ,
Omnis et humanis lustrata cruoribus arbos.

*Si qua fidem meruit superos mirata vetustas ,
 Illis et volucres metuunt insistere ramis ,
 Et lustris recubare feræ : nec ventus in illas
 Incubuit sylvas , excussa que nubibus atris
 Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris ,
 Arboribus suis horror inest. Tum plurima nigris
 Fontibus unda cadit , simulacraque mæsta Deorum
 Arte carent , cæsisque extant informia truncis ;
 Ipse situs , putrique facit jam robore pallor
 Attonitos : non vulgatis sacrata figuris ,
 Numina sic metuunt : tantum terroribus addit
 Quos timeant , non nosse Deos. Jam fama ferebat
 Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas ,
 Et procumbentes iterum consurgere taxos ,
 Et non ardentis fulgere incendia sylvæ ,
 Roboraque amplexos circumfulsisse dracones :
 Non illum cultu populi propiore frequentant ,
 Sed cessere Deis. Medio cum Phæbus in axe est ,
 Aut calum nox atra tenet , pavet ipse sacerdos
 Accessus , dominumque timet deprendere luci.
 Hunc jubet immisso sylvam procumbere ferro :
 Nam vicina operi , belloque intacta priori
 Inter nudatos stabat densissima montes.
 Sed fortes tremuere manus , modique verendâ
 Majestate loci , si robora sacra ferirent ,
 In sua credebant redituras membra secures.
 Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
 Ut vidit , primus raptam vibrare bipennem
 Ausus , et æriam ferro proscindere quercum ,
 Effatur merso violata in robora ferro :
 Jam ne quis vestram dubitet subvertere sylvas ,
 Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis*

*Imperiis non sublato securo pavore
 Turba; sed expensâ Superiorum et Caesaris irâ
 Procumbunt orni, nodosa impellitur illex,
 Sylvaque Dodones, et fluctibus altior alnus,
 Et non plebeios luctus testata cupressus.
 Tum primum posuere comas, et fronde carentes
 Admisere diem, propulsaque robore denso
 Sustinuit se sylva cadens. Gemuere videntes
 Gallorum populi: muris sed clausa Juventus
 Exultat. Quis enim læsos impunè putaret.
 Esse Deos?*

Voici la traduction de *Brebeuf*; on fait qu'il était plus ampoulé encore que *Lucain*; il gâte souvent son original en voulant le surpasser: mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux..

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
 Formidable aux humains, et des Dieux révérée,
 Dont le feuillage sombre et les rameaux épais
 Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
 Sous la noire épaisseur des ormes et des hêtres,
 Les faunes, les sylvains et les nymphes champêtres
 Ne vont point accorder aux accens de leur voix
 Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
 Cette ombre, destinée à de plus noirs offices,
 Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices;
 Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux
 Offensent la nature, en révéant les Dieux.
 Là du sang des humains on voit fuser les marbres;
 On voit fumer la terre; on voit rongir les arbres;
 Tout y ressent l'horreur; et même les oiseaux
 Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
 Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fières,

N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières;
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable, et n'y tombe jamais.
Èa de cent Dieux divers les grossières images
Impriment l'épouvante et forcent les hommages;
La mouffe et la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects et les vœux:
Sous un air plus connu la Divinité peinte
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre et qu'il faut adorer.
Là d'une obscure source il coule une onde obscure,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture;
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour:
Souvent du triste éclat d'une flamme enfouffrée:
La forêt est couverte et n'est pas dévorée;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De céraffes hideux et de dragons ailés.
Les voisins de ce bois si sauvage et si sombre
Laissent à ces démons son horreur et son ombre;
Et le druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore et d'y trouver ses Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilèges;
Les Dieux, même les Dieux n'ont point de privilèges:
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés,
Les arbres abattus, les autels dépourillés;
Et de tous les soldats les ames étonnées
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées,
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise;

Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise ;
 Seul j'offense! aujourd'hui le respect de ces lieux,
 Et seul je prends sur moi tout le courroux des Dieux.
 A ces mots tous les fiens, cédant à leur contrainte,
 Dépouillent le respect, sans dépouiller la crainte :
 Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;
 Mais quand Jule commande, ils sont mal écoutés.
 Alors on voit tomber sous un fer téméraire
 Des chênes et des ifs aussi vieux que leur mère,
 Des pins et des cyprès, dont les feuillages verts
 Conservent le printemps au milieu des hivers.
 A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent ;
 A ce fier attentat tous les prêtres gémissent.
 Marseille seulement, qui le voit de ses tours,
 Du crime des Latins fait son plus grand secours.
 Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
 Vont foudroyer César et terminer la guerre.

J'avoue que toute la Pharsale n'est pas comparable à la Jérusalem délivrée ; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel est au-dessus de celle d'un héros imaginaire, et combien les pensées fortes et solides surpassent ces inventions, qu'on appelle des beautés poétiques, et que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides, propres à amuser les enfans.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, et il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules et bizarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie mais encore dans toute l'Europe, étaient absolument incompatibles avec la gravité de la poésie épique. Pour se justifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout son poëme était allégorique. L'armée des

princes chrétiens , dit-il , représente le corps et l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail et avec beaucoup de difficulté. *Godofroi* est l'ame, *Tancrede*, *Renaud* etc. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les diables sont à la fois figures et figurés, *figura e figurato*. *Armide* et *Ismeno* sont les tentations qui assiègent nos ames ; les charmes , les illusions de la forêt enchantée représentent les faux raisonnemens, *falsi sillogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef que *le Tasse* ose donner de son poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les commentateurs ont fait avec *Homère* et avec *Virgile*. Il se suppose des vues et des desseins qu'il n'avait pas probablement quand il fit son poëme ; ou si par malheur il les a eus , il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées.

Si le diable joue dans son poëme le rôle d'un misérable charlatan , d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y est exposé avec majesté , et si je l'ose dire, dans l'esprit de la religion. Les processions , les litanies , et quelques autres détails des pratiques religieuses sont représentés dans la Jérusalem délivrée sous une forme respectable. Telle est la force de la poésie , qui fait ennoblir tout et étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de *Pluton* et d'*Alecton*, et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plupart des poëtes

modernes soient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables et notre enfer chrétien auraient quelque chose de bas et de ridicule, qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il est vrai que *Pluton*, *Proserpine*, *Rhadamanthe*, *Tisiphone*, sont des noms plus agréables que *Belzébuth* et *Astaroth*; nous rions du mot de *diable*, nous respectons celui de *furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE VIII.

DOM ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du seizième siècle l'Espagne produisit un poème épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, aussi-bien que par la singularité du sujet; mais encore plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Dom *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien II*, fut élevé dans la maison de *Philippe II*, et combattit à la bataille de Saint-Quentin où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au dehors que d'établir ses affaires au dedans, retourna en Espagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir, c'est-à-dire, de connaître les hommes et de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie et l'Allemagne, et séjourna long-temps en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit

dire

dire que quelques provinces du Pérou et de Chily avaient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans. Je dirai en passant que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté est traitée de rébellion par les auteurs espagnols. La passion qu'il avait pour la gloire, et le désir de voir et d'entreprendre des choses singulières, l'entraînèrent dans ce pays du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, et il y resta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, est une petite contrée montagneuse, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robustes et plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage et plus long-temps que les autres Américains; et ils furent les derniers que les Espagnols soumirent. *Alonzo* soutint contre eux une pénible et longue guerre. Il courut des dangers extrêmes: il vit et fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, et de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même temps le conquérant et le poëte; il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissait à en chanter les événemens; et faute de papier il écrivit la première partie de son poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine

à arranger. Le poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chily, et par la peinture des mœurs et des coutumes des habitans. Ce commencement, qui ferait insupportable dans tout autre poëme, est ici nécessaire, et ne déplaît pas dans un sujet où la scène est par-delà l'autre tropique, et où les héros sont des sauvages, qui nous auraient été toujours inconnus s'il ne les avait pas conquis et célébrés. Le sujet, qui était neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon. comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

“ Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés
 „ de voir des créatures pareilles à des hommes,
 „ portant du feu dans leurs mains et montés sur
 „ des monstres, qui combattaient sous eux ; ils
 „ les prirent d'abord pour des Dieux descendus
 „ du ciel, armés du tonnerre et suivis de la des-
 „ truction, et alors ils se foudroyèrent, quoiqu'avec
 „ peine. Mais dans la fuite s'étant familiarisés
 „ avec leurs conquérans, ils connurent leurs pas-
 „ sions et leurs vices, et jugèrent que c'étaient
 „ des hommes. Alors honteux d'avoir succombé
 „ sous des mortels semblables à eux, ils jurèrent
 „ de laver leur erreur dans le sang de ceux qui
 „ l'avaient produite, et d'exercer sur eux une
 „ vengeance exemplaire, terrible et mémorable.”

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième chant, dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de l'Iliade, et qui, ayant

été traité d'une manière différente, mérite d'être mis sous les yeux des lecteurs qui jugent sans partialité. La première action de l'Araucana est une querelle qui naît entre les chefs des barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* et *Agamemnon*. La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux sauvages vante son mérite et ses exploits ; enfin la dispute s'échauffe tellement qu'ils sont prêts d'en venir aux mains. Alors un des caciques nommé *Colocolo*, aussi vieux que *Nestor*, mais moins favorablement prévenu en sa faveur que le héros grec, fait la harangue suivante.

“Caciques, illustres défenseurs de la patrie, le
 „ désir ambitieux de commander n'est point ce
 „ qui m'engage à vous parler. Je ne me plains
 „ pas que vous disputiez avec tant de chaleur un
 „ honneur qui peut-être ferait dû à ma vieillesse
 „ et qui ornerait mon déclin. C'est ma tendresse
 „ pour vous, c'est l'amour que je dois à ma patrie
 „ qui me sollicite à vous demander attention pour
 „ ma faible voix. Hélas ! comment pouvons-nous
 „ avoir assez bonne opinion de nous-mêmes pour
 „ prétendre à quelque grandeur, et pour ambi-
 „ tionner des titres fastueux, nous qui avons été
 „ les malheureux sujets et les esclaves des Espa-
 „ gnols ? Votre colère, Caciques, votre fureur ne
 „ devraient-elles pas s'exercer plutôt contre vos
 „ tyrans ? Pourquoi tournez-vous contre vous-
 „ mêmes ces armes, qui pourraient exterminer
 „ vos ennemis et venger notre patrie ? Ah ! si
 „ vous voulez périr, cherchez une mort qui vous

„ procure de la gloire. D'une main brisez un joug
„ honteux et de l'autre attaquez les Espagnols, et
„ ne répandez pas dans une querelle stérile les
„ précieux restes d'un sang que les Dieux vous ont
„ laissé pour vous venger. J'applaudis, je l'avoue,
„ à la fière émulation de vos courages : ce même
„ orgueil que je condamne augmente l'espoir que
„ je conçois. Mais que votre valeur aveugle ne
„ combatte pas contre elle-même, et ne se serve
„ pas de ses propres forces pour détruire le pays
„ qu'elle doit défendre. Si vous êtes résolu de
„ ne point cesser vos querelles, trompez vos glai-
„ ves dans mon sang glacé. J'ai vécu trop long-
„ temps : heureux qui meurt sans voir ses compa-
„ triotes malheureux, et malheureux par leur
„ faute ! Ecoutez donc ce que j'ose vous proposer.
„ Votre valeur, ô Cacique, est égale ; vous êtes
„ tous également illustres par votre naissance, par
„ votre pouvoir, par vos richesses, par vos exploits :
„ vos ames sont également dignes de commander,
„ également capables de subjuguier l'univers. Ce
„ sont ces présens célestes qui causent vos querel-
„ les. Vous manquez de chef, et chacun de vous
„ mérite de l'être ; ainsi puisqu'il n'y a aucune
„ différence entre vos courages, que la force du
„ corps décide ce que l'égalité de vos vertus n'au-
„ rait jamais décidé, etc. ” Le vieillard propose
alors un exercice digne d'une nation barbare, de
porter une grosse poutre et de déférer à qui en
soutiendrait le poids plus long-temps l'honneur
du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner

notre goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de *Nestor* à celui de *Colocolo*, et renonçant à cette adoration que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité et de la raison.

Après qu'*Achille*, instruit et inspiré par *Minerve* déesse de la sagesse, a donné à *Agamemnon* les noms d'*ivrogne* et de *chien*; le sage *Nestor* se lève pour adoucir les esprits irrités de ces deux héros et parle ainsi: "Quelle satisfaction sera-ce
 „ aux Troyens lorsqu'ils entendront parler de vos
 „ discordes? Votre jeunesse doit respecter mes
 „ années et se soumettre à mes conseils. J'ai vu
 „ autrefois des héros supérieurs à vous. Non,
 „ mes yeux ne verront jamais des hommes sem-
 „ blables à l'invincible *Pyritboüs*, au brave *Cineüs*,
 „ au divin *Thésée*, etc. . . . J'ai été à la guerre avec
 „ eux, et quoique je fusse jeune, mon éloquence
 „ persuasive avait du pouvoir sur leurs esprits.
 „ Ils écoutaient *Nestor*; jeunes guerriers, écou-
 „ tez donc les avis que vous donne ma vieillesse.
 „ *Atride*, vous ne devez pas garder l'esclave d'*A-*
 „ *chille*: fils de *Thétis*, vous ne devez pas traiter
 „ avec hauteur le chef de l'armée. *Achille* est le
 „ plus grand, le plus courageux des guerriers:
 „ *Agamemnon* est le plus grand des rois, etc."
 Sa harangue fut infructueuse; *Agamemnon* loua son éloquence et méprisa son conseil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des *Caciques*, la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité, la tendresse majestueuse de ses

paroles ; combien l'amour du pays l'anime , combien les sentimens de la vraie gloire pénètrent son cœur , avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur , avec quel art il ne donne la supériorité à aucun. C'est un censeur , un panégyriste adroit. Aussi tous se soumettent à ses raisons , confessant la force de son éloquence , non par de vaines louanges , mais par une prompte obéissance. Qu'on juge d'un autre côté si *Nestor* est si sage de parler tant de sa sagesse , si c'est un moyen sûr de s'attirer de l'attention des princes grecs , que de les rabaisser et de les mettre au-dessus de leurs aïeux ; si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à *Nestor* qu'*Achille* est le plus courageux des chefs qui sont là présens. Après avoir comparé le babil présomptueux et impoli de *Nestor* avec le discours modeste et mesuré de *Colocolo* , l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* et le mérite d'*Achille* , avec cette portion égale de grandeur et de courage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui souffre volontiers qu'on lui préfère son inférieur pour le courage ; s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir un harangueur , qui , leur parlant avec mépris , vante leurs prédécesseurs à leurs dépens , alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il est vrai que si *Alonzo* est dans un seul endroit supérieur à *Homère* , il est dans tout le reste au-dessous du moindre des poètes. On est étonné de le voir tomber si bas , après avoir pris un vol si

haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Ce poëme est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage l'auteur, qui est un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue et ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats; et pour passer le temps, il fait naître entr'eux une dispute au sujet de *Virgile*, et principalement sur l'épisode de *Didon*. *Alonzo* saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens; et afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, et de restituer à la reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son poëme d'être composé de trente-six chants très-longs. On peut supposer avec raison qu'un auteur, qui ne fait ou qui ne peut s'arrêter, n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'auteur espagnol. Le véritable et solide amour de la patrie consiste à lui faire du bien, et à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible: mais disputer seulement sur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voisins, c'est plutôt sot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.

C H A P I T R E IX.

M I L T O N.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie, qui est au-devant de la traduction française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme, j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une comédie intitulée *Adam ou le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, et dédiée à *Marie de Médicis* reine de France. Le sujet de cette comédie était la chute de l'homme. Les acteurs étaient DIEU le père, les diables, les anges, *Adam*, *Eve*, le serpent, la mort et les sept péchés mortels. Ce sujet, digne du génie absurde du théâtre de ce temps-là, était écrit d'une manière qui répondait au dessein.

La scène s'ouvre par un chœur d'anges, et *Michel* parle ainsi au nom de ses confrères: "Que
 „ l'arc-en-ciel soit l'archet du violon du firmament;
 „ que les sept planètes soient les sept notes de notre
 „ musique; que le temps batte exactement la me-
 „ sure; que les vents jouent de l'orgue; etc." Toute
 la pièce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français, qui en riront, que notre théâtre ne valait guère mieux alors; que la *Mort de St Jean-Baptiste* et cent autres pièces sont écrites dans ce style; mais que nous n'avions ni *Pastor fido* ni *Aminte*.

Ma
 couvr
 mite
 ses ou
 grande
 de gé
 diable
 et de la
 par la
 geance
 de nos
 le plus
 fais que
 et triste
 glaise.
 gédie de
 un acte
 de lettre
 morte l
 La tr
 nologue
 chant d
 prit de
 découvr
 „ Toi,
 „ Soleil
 „ Jour q
 „ Toi q
 „ Deva
 „ Qui
 „ Ima
 „ Héli
 „ Sur

Milton, qui assista à cette représentation, découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses où tout paraît ridicule au vulgaire un coin de grandeur qui ne se fait apercevoir qu'aux hommes de génie. *Les sept péchés mortels dansant avec le diable* sont assurément le comble de l'extravagance et de la sottise ; mais *l'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés et les vengeances du créateur, la source de nos malheurs et de nos crimes*, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a sur-tout dans ce sujet, je ne fais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre et triste qui ne convient pas mal à l'imagination anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino* : il en composa même un acte et demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres, qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatrième chant de son poëme épique. C'est lorsque cet Esprit de révolte, s'échappant du fond des enfers, découvre le soleil qui sortait des mains du créateur.

- » Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
 » Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
 » Jour qui fais mon supplice et dont mes yeux s'étonnent,
 » Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
 » Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
 » Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
 » Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
 » Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
 » Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,

» Le trône où tu t'affieds s'abaiffait devant moi ;
 » Je fuis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme. »

Dans le temps qu'il travaillait à cette tragédie , la sphère de ses idées s'élargiffait à mesure qu'il pensait. Son plan devint immense sous sa plume ; et enfin au lieu d'une tragédie , qui après tout n'eût été que bizarre et non intéressante , il imagina un poëme épique , espèce d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bizarre sous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtemps à *Milton* le loisir nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Il était né avec une passion extrême pour la liberté. Ce sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des sectes qui avaient la fureur de dominer dans sa patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine , et il n'y eut point d'église qui pût se vanter de compter *Milton* pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi et du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I.* Il entra même assez avant dans la faveur de *Cromwell* et par une fatalité qui n'est que trop commune , ce zélé républicain fut le serviteur d'un tyran. Il fut secrétaire d'*Olivier Cromwell* , de *Richard Cromwell* , et du parlement qui dura jusqu'au temps de la restauration. Les Anglais employèrent sa plume pour justifier la mort de leur roi , et pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaïse* au sujet de cet événement tragique. Jamais cause ne fut plus belle et ne fut si

mal plaidée de part et d'autre. *Saumaïse* défendit en pédant le parti d'un roi mort sur l'échafaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, et de tous les rois même de l'Europe, intéressés dans cette querelle. *Milton* soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux, qui se vantait d'avoir jugé son prince selon les lois. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, et les livres de *Saumaïse* et de *Milton* sont déjà ensevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poète divin, était un très-mauvais écrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie que *Charles II* donna aux ennemis de son père; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amnistie, incapable de posséder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença son poëme épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre, abandonné et aveugle, et ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation; les beaux-esprits de la cour de *Charles II* ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien secrétaire de *Cromwell*, vieilli dans la retraite, aveugle et sans bien, fût ignoré ou méprisé dans une cour qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur toute la galanterie de la cour de *Louis XIV*, et dans laquelle on ne goûtait que les poésies efféminées, la mollesse de *Waller*, les fatires du comte de *Rochester* et l'esprit de *Cowley*.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulut imprimer son Paradis perdu. Le titre seul révoltait, et tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin *Tompson* lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompson*. Encore ce libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable qu'en cas qu'on fit une seconde édition du poëme: édition que *Milton* n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre et sans gloire: son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres, et *Milton* mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord *Somers* et le docteur *Atterbury*, depuis évêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompson* à faire une belle édition du Paradis perdu. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis, le célèbre *M. Addison* écrivit en forme, pour prouver que ce poëme égalait ceux de *Virgile* et d'*Homère*: les Anglais commencèrent à se le persuader, et la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre de poëmes latins faits de tout temps sur ce sujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, et beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre

dans *le Tasse* la description de l'enfer, le caractère de *Satan*, le conseil des démons. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire, c'est lutter, comme dit *Boileau*, contre son original; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangères; c'est nourrir son génie et l'accroître du génie des autres, c'est ressembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a jouté contre *le Tasse* avec des armes inégales; la langue anglaise ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens.

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne

Il rauco suon della tartarica tromba;

Treman le spaziose atre caverne,

E l'aer cieco a quel rumor rimbomba, etc. . . :

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces beaux morceaux. Il est vrai que ce qui n'est qu'un épisode dans *le Tasse* est le sujet même dans *Milton*. Il est encore vrai que sans la peinture des amours d'*Adam* et d'*Eve*, comme sans l'amour de *Renaud* et d'*Armide*, les diables de *Milton* et du *Tasse* n'auraient pas eu un grand succès. Le judicieux *Despréaux*, qui a presque toujours eu raison, excepté contre *Quinault*, a dit à tous les poètes :

Eh, quel objet enfin à présenter aux yeux,

Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux causes du succès que le Paradis perdu aura toujours : la première, c'est l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes et fortunées qu'un être puissant et jaloux rend par sa séduction coupables et malheureuses; la seconde est la beauté des détails.

Les Français riaient encore quand on leur disait que l'Angleterre avait un poëme épique, dont le sujet était le Diable combattant contre DIEU, et un serpent qui persuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton* et de *Shakespeare*. *M. du Pré de St Maur* donna une traduction en prose française de ce poëme singulier. On fut étonné de trouver dans un sujet qui paraît si stérile une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre DIEU, et le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Eden et des amours innocens d'*Adam* et d'*Eve*. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres poëmes l'amour est regardé comme une faiblesse ; dans *Milton* seul il est une vertu. Le poëte a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion ; il transporte le lecteur dans le jardin de délices ; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont *Adam* et *Eve* sont remplis : il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue ; et comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France est pleine, se réunirent à trouver que le Diable parle trop souvent et trop long-temps de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes,

ais jugé
l'auteur
les fa
cette f
salle d'
des col
pour ha
parler t
de ridi
occupé
se trans
monde
Après
prête à
porte,
prêts à
monste
tre, ce
Arrête
mon fils
répond
Je suis
char de
le côté
moi ; n
coup de
quand
fimer
ser, e
père ;
qu'il a
que t
entraî

ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées, et que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain et de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diabes auxquels il venait de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diabes, qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en pygmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux, *Satan* l'apprête à sortir de l'abyme; il trouve la Mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Pêché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père*, dit-il au Diable; *arrête, ô mon fils*, dit-il à la Mort. *Et qui es-tu donc*, répond le Diable, *toi qui m'appelles ton père?* *Je suis le Pêché*, réplique ce monstre; *tu accouchas de moi dans le ciel; je sortis de ta tête par le côté gauche; tu devins bientôt amoureux de moi; nous couchâmes ensemble; j'entraînai beaucoup de chérubins dans la révolte; j'étais grosse quand la bataille se donna dans le ciel; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'enfer, et ce fut ce monstre que tu vois dont je fus père; il est ton fils et le mien. A peine fût-il né qu'il viola sa mère et qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui sortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent et qui les déchirent.*

Après cette dégoûtante et abominable histoire, le Péché ouvre à *Satan* les portes de l'enfer; il laisse les Diabes sur le bord du Phlégéton, du Styx et du Léthé: les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague; quelques-uns disputent sur la grâce et sur la prédestination. Cependant *Satan* voyage dans les espaces imaginaires: il tombe dans le vide, et il tomberait encore si une nuée ne l'avait repoussé en haut. Il arrive dans le pays du chaos; il traverse le paradis des fous, *the paradise of fools*, (c'est l'un des endroits qui ne sont point traduits en français.) Il trouve dans ce paradis les indulgences, les *Agnus Dei*, les cha-pelets, les capuchons et les scapulaires des moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolté: et il faut que le poëme soit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons et les mauvais anges a paru aussi aux connoisseurs un épisode où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage; il faut qu'il conserve un air de vraisemblance et qu'il soit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraisemblance, ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Nifroth*, d'*Astaroth*, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée, et auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère*,

en

en parlant de ses dieux, les caractérisait par leurs attributs qu'on connaissait ; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond *Nisroth*, *Moloc* et *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues et inutiles harangues, et sur-tout les plaisanteries de ses héros. Comment souffrir dans *Milton* les harangues et les railleries des anges et des diables pendant la bataille qui se donne dans le ciel ? Ces mêmes critiques ont jugé que *Milton* péchait contre le vraisemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, et d'avoir armé d'épées tous ces esprits qui ne pouvaient se blesser ; car il arrive que, lorsque je ne fais quel ange a coupé en deux je ne fais quel diable, les deux parties du diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé que *Milton* choquait évidemment la raison par une contradiction inexcusable, lorsque DIEU le père envoie ses fidèles anges combattre, réduire et punir les rebelles. " Allez, " dit DIEU à *Michel* et à *Gabriel*, poursuivez mes ennemis jusqu'aux extrémités du ciel ; précipitez-les loin de DIEU et de leur bonheur dans le Tartare, qui ouvre déjà son brûlant chaos pour les engloutir. " Comment se peut-il qu'après un ordre si positif la victoire reste indécise ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle, et n'est point obéi : il veut vaincre, et on lui résiste : il manque à la fois de prévoyance et de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ses anges de faire ce que son fils unique seul devait faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossières qui fit sans doute dire à *Dryden*, dans sa préface sur l'Énéide, que *Milton* ne vaut guère mieux que notre *Chapelain* et notre *le Moine*. Mais aussi ce sont les beautés admirables de *Milton* qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* et de celle de *Virgile*. Ce n'est pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Versailles du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écrasé, avec sept croisées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étais à Londres, j'osai composer en anglais un petit Essai (*) sur la poésie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons juges français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé, et la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on se peut faire sur une traduction, que le *Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de grâces, et de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal, et qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France, et je ne fais même si nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée souvent: mais il y aurait trop de présomption à re-

(*) C'est en partie celui-ci même, qui en plusieurs endroits est une traduction littérale de l'ouvrage anglais.

garder ce poëme comme un ouvrage qui doit passer à la postérité , et effacer la honte qu'on a reprochée si long-temps à la France de n'avoir pu produire un poëme épique. C'est au temps seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des poëmes épiques, et que nous qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité et notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée : mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les *Chapelain*, les *le Moine*, les *Desmarets*, les *Cassaigne* et les *Scudéri*. Si un écrivain célèbre d'ailleurs avait échoué dans cette entreprise ; si un *Corneille*, un *Despréaux*, un *Racine* avaient fait de mauvais poëmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit français incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands-hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, et ils ont succombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des poëmes épiques , il n'y en a aucun qui soit connu par quelque autre écrit un peu estimé. La comédie des *Visionnaires* de *Desmarets* est le seul ouvrage d'un poëte épique, qui ait eu en son temps quelque réputation ; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne comédie. Les *Visionnaires* de *Desmarets* étaient réellement une très-mauvaise pièce, aussi-bien que la *Mariamne* de *Tristan* et l'*Amour tyrannique* de

Scudéri, qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre difette en donnant au *Télémaque* le titre de poëme épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des arts quand on donne le nom de poëme à la prose. Le *Télémaque* est un roman moral, écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en prose : mais l'illustre auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop savant et trop juste pour appeler son roman du nom de poëme. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poésie, et que de longs discours politiques et économiques ne plairaient assurément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation sentira qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, (*) *Qu'il faut distinguer les citoyens en sept classes ; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau et une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau et point de médaille, la troisième de verd avec une médaille sans anneau et sans frange, etc. et enfin donner aux esclaves des habits gris-bruns*. Il ne conviendrait pas davantage de dire, *qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logemens en soient dégagés, que l'ordre et la propreté s'y*

(*) Livre XII.

conservent , que l'entretien soit de peu de dépense, que chaque maison un peu considérable ait un salon et un petit péristyle, avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot, tous les détails dans lesquels *Mentor* daigne entrer, seraient aussi indignes d'un poëme épique qu'ils le font d'un ministre d'Etat.

On a encore accusé long-temps notre langue de n'être pas assez sublime pour la poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui le parle, et en partie par la construction de ses phrases, par la longueur ou la brièveté de ses mots etc. Il est vrai que le latin et le grec étaient des langues plus poétiques et plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne; mais sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'italienne et plus douce que l'anglaise. Les Anglais et les Italiens ont des poëmes épiques; il est donc clair que si nous n'en avons pas, ce ne serait pas la faute de la langue française.

On s'en est aussi pris à la gêne de la rime, et avec encore moins de raison. La Jérusalem et le Roland furieux sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'Enéide, et ont de plus l'uniformité des stances; et non-seulement tous les vers, mais presque tous les mots finissent par une de ces voyelles, a, e, i, o; cependant on lit ces poëmes sans dégoût, et le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un poëme épique; mais

ce n'est ni à cause de la rime ni à cause de la fécheresse de notre langue. Oferai-je le dire? c'est que de toutes les nations polies la nôtre est la moins *poétique*. Les ouvrages en vers, qui sont le plus à la mode en France, sont les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. *Despréaux* n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité. On fait que l'exactitude et l'élégance sont le mérite de ses vers, comme de ceux de *Racine*; et lorsque *Despréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Despréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poésie française à une marche trop uniforme; l'esprit géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la poésie. Notre nation, regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maitres, est de toutes les nations la plus sage, la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout, on préfère l'histoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélies* et les *Astrées* ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques romans nouveaux paraissent encore, et s'ils sont pour un temps l'amusement de la jeunesse frivole, les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général, qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée; on se moquerait également d'un auteur qui emploierait les Dieux du paganisme et de celui qui se servirait de

nos saints : *Vénus* et *Junon* doivent rester dans les anciens poèmes grecs et latins : *S^{te} Geneviève*, *S^t Denis*, *S^t Roch* et *S^t Christophe* ne doivent se trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes et les queues des diables ne sont tout au plus que des sujets de raillerie ; on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accoutument assez des saints, et les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable ; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai il y a plus de douze ans sur ma *Henriade* feu M. *Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit : " Vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre nation ; les Français n'ont pas la tête épique." Ce furent ses propres paroles ; et il ajouta : " Quand vous écrierez aussi bien que messieurs *Racine* et *Despréaux*, ce sera beaucoup si on vous lit."

C'est pour me conformer à ce génie sage et exact, qui règne dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux, que j'ai décrit des guerres réelles et non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent ; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense, et au temps seul à désarmer l'envie.

Fin de la Henriade.

T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE VOLUME DE LA HENRIADE.

P REFACE de la <i>Henriade</i> par le roi de Prusse, Pag. 3	
Préface pour la <i>Henriade</i> par M. Marmontel.	17
Traduction d'une lettre de M. Antoine Cocchi, lecteur de Pise, à M. Rinuccini, secrétaire d'Etat de Florence, sur la <i>Henriade</i> .	31
Idée de la <i>Henriade</i> .	37
Histoire abrégée des événemens sur lesquels est fondée la fable du poëme de la <i>Henriade</i> .	42

L A H E N R I A D E.

CHANT PREMIER. Argument. <i>Henri III réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion et son avènement au trône. Description de l'Angleterre et de son gouvernement.</i>	49
CHANT II. Argument. <i>Henri le grand raconte à la reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France: il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la St. Barthélemi.</i>	62
CHANT III. Argument. <i>Le héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III: son caractère. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom du Balafre. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la ligue.</i>	d'Aumale

d'Aumale en est le Héros. Réconciliation de Henri III et de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

Pag 100

CHANT IV. Argument. *D'Aumale était prêt de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le héros revenant d'Angleterre combat les ligueurs et fait changer la fortune.*

La Discorde console Mayenne et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Palitiqus; elle revient avec elle à Paris, soulève la sorbonne, anime les Seize contre le parlement et arme les moines. On livre à la main du bourreau des Magistrats qui tenaient pour le parti des rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

119

CHANT V. Argument. *Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.*

146

CHANT VI. Argument. *Après la mort de Henri III les états de la ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville; l'assemblée des états se sépare: ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts: description de ce combat. Apparition de St Louis à Henri IV.*

164

CHANT VII. Argument. *Saint Louis transporte Henri IV en esprit au ciel et aux enfers, et lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, et les grands-hommes que la France doit produire.*

180

T. 12. Suite de la Henriade.

M m

410 DE LA HENRIADE.

CHANT VIII. Argument. *Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne et des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le grand.* 211

CHANT IX. Argument. *Description du temple de l'amour : la Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque temps auprès de Mme d'Estrées, si célèbre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, et le roi retourne à son armée.* 240

CHANT X. Argument. *Retour du roi à son armée : il reconcommence le siège. Combat singulier du vicomte de Turenne et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiège. Le ciel récompense enfin ses vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.* 255

Essai sur les guerres civiles de France. 275

Dissertation sur la mort de Henri IV. 303

Extrait du procès-criminel fait à François Ravaillac. 312

Extrait du procès verbal de la question. 316

Essai sur la poésie épique. 317

CHAPITRE I. *Des différens goûts des peuples.* 319

CHAP. II. *Homère.* 334

CHAP. III. *Virgile.* 343

CHAP. IV. *Lucain.* 352

CHAP. V. *Le Trissin.* 357

CHAP. VI. *Le Camouens.* 361

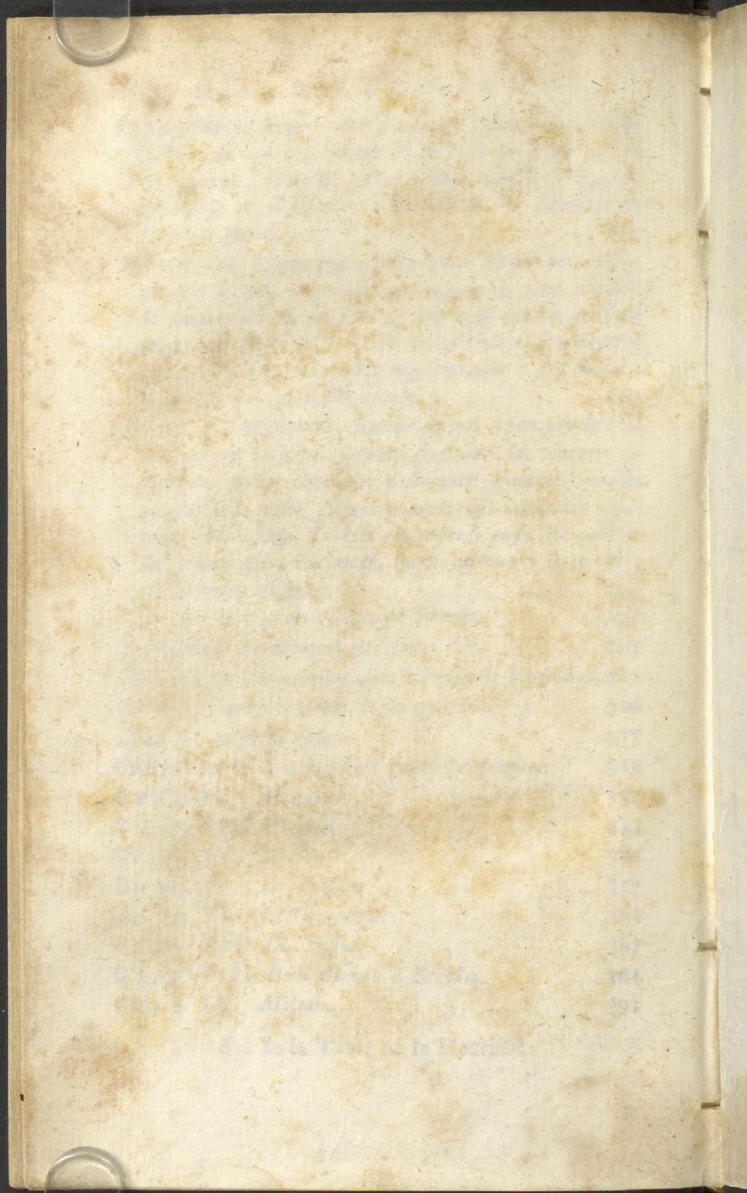
CHAP. VII. *Le Tasse.* 367

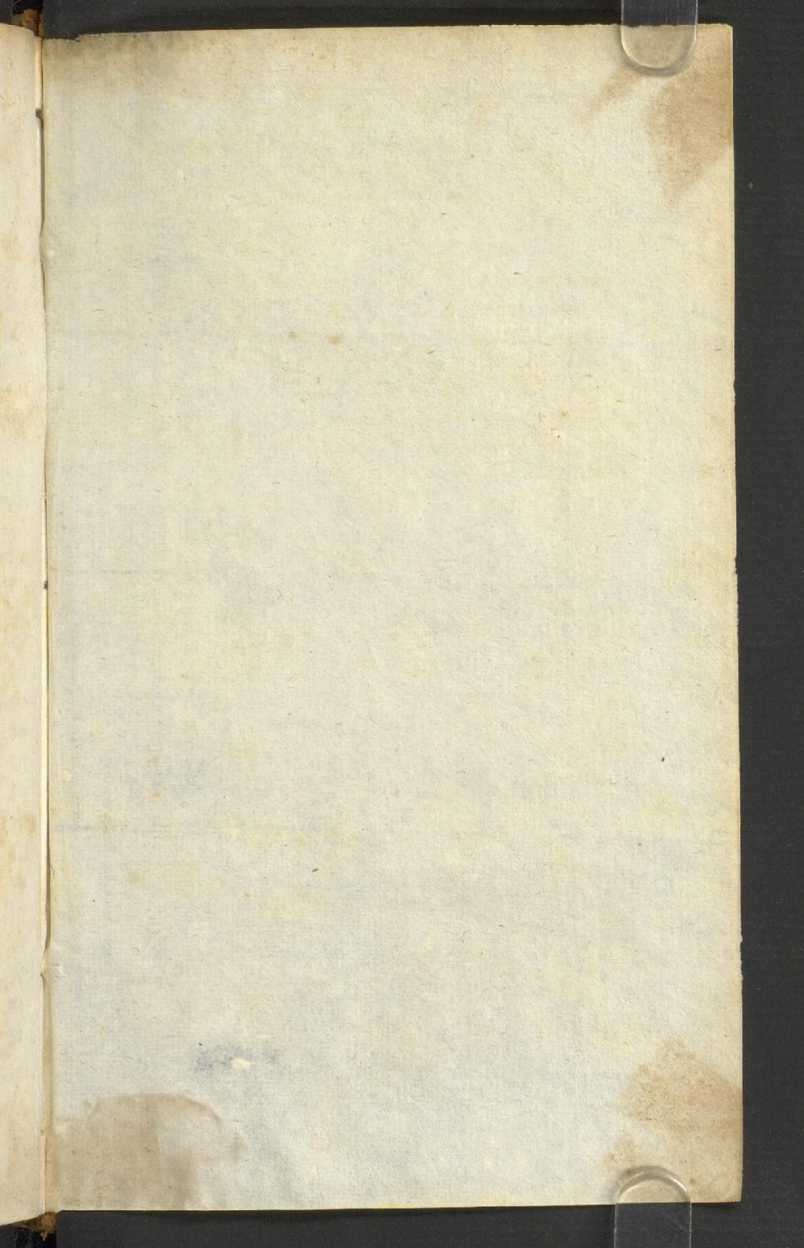
CHAP. VIII. *Dom Alonzo d'Ercilla.* 384

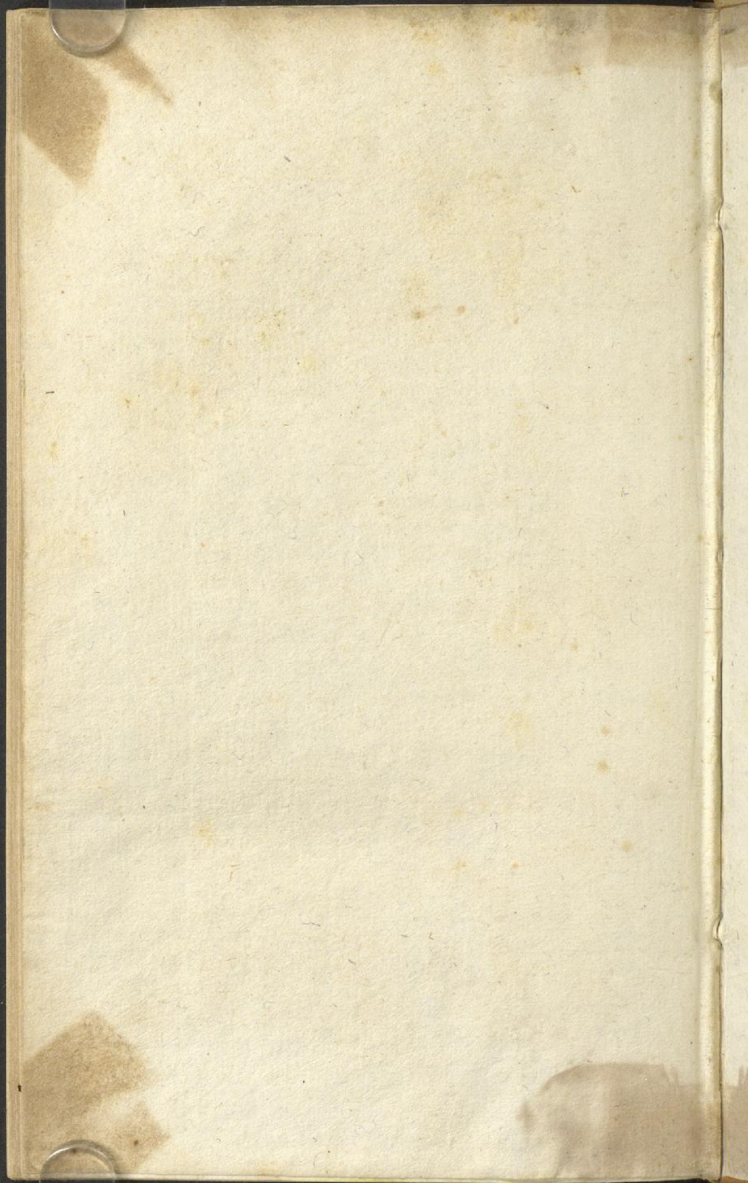
CHAP. IX. *Milton.* 392

Fin de la Table de la Henriade.

ti de
e si
enpe
re de
211
Pa-
olhir
lque
nom.
ur,
240
o: il
te de
ribbe
babi-
ertus.
ortes,
255
275
303
e. 311
316
317
319
334
340
351
357
361
367
384
392







Zentralbibliothek Zürich



ZM01532161

